

LE
PHILANTROPE
POÈME
EN TROIS CHANTS.



PHILANTHROPE

POEME

EN TROIS CHANTS.



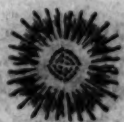
1
2

LE
PHILANTROPE
POËME
EN TROIS CHANTS.

AVEC NOTES PHILOSOPHIQUES.

Define quapropter novitate exterritus ipsa
Exspuere ex animo rationem.

Luc. lib. sec. de nat.



A LONDRES,

Et se vend,

A Paris, chez les Libraires Marchands
de nouveautés.

M. DCC. LXXVIII.

THE
PHILANTHROPE

FOR

THE

THE

THE



LONDON

18

Paris, chez les Libraires Marchands
de nouveautés

M. DCC. LXXIII

P R É F A C E

SI la Poésie honorée dans les siècles les plus reculés en a été nommée un langage divin, c'est que les Prêtres ont toujours révélé dans ce langage les oracles des Dieux aux nations. Ceci est su de tout le monde ; mais dans les raisons de ce choix, on n'a point reconnu si bien le caractère de la poésie. Il s'y montre lorsqu'on rentre dans ces raisons.

Il paraît évidemment que la morale appuyée sur des principes abstraits ou sur les différens rapports des hommes entr'eux, n'eut pu jamais être saisie par l'entendement des peuples, si elle avait été dictée dans son abstraction. Abstraction, du mot latin *abstrahere*, abstraire, retrancher, ou mieux, isoler, signifie lui-même la chose. L'appliquons-nous à quelque mot, à celui de justice par exemple, chez un homme, la justice, se définit, selon moi, cette règle dans toutes

les actions par laquelle il tend au nécessaire de sa conservation, sans s'embarasser des autres, & à toutes les agréables superfluités, lorsque cela n'ôte rien au nécessaire de ses concitoyens, ni d'aucun homme.

Réfléchissez sur ce mot de justice, & comment il a été composé ? vous reconnaîtrez qu'il a fallu d'un seul coup d'œil embrasser la multitude des hommes & les faire passer un par un sous sa vue, en tant que placés sur la terre & s'interroger. Cet un que doit-il faire sur la terre avec des organes propres à une consommation nécessaire au prolongement de son existence ? Au moins prendre d'abord & incontestablement les objets de cette consommation. Il faut enfin qu'il vive ou qu'il meure. Il vaut mieux qu'un consomme plus & vive, plutôt que tous consomment & meurent également. On peut faire produire à la terre plus de grains & d'autres fruits que les hommes vivans maintenant n'en

ont besoin pour se nourrir. Là coule cette conclusion naturelle que le partage des superfluités devrait être égal entr'eux ; mais ne sent-on pas que tous les hommes bien nourris & n'ayant l'idée d'aucun autre objet , comme de ceux du luxe , rejetteraient dès-lors cette superfluité qui , loin de leur être agréable , leur deviendrait absolument inutile & fastidieuse ? Mettra-t-on en poussière ces objets superflus ? Pourquoi les perdre ? Leur possesseur actuel , de quelque manière qu'il les ait acquis , après le tems de la prescription des loix sous lesquelles il vit , a donc le droit de dire à son voisin : tiens , vois-tu cet or , je t'en donnerai le quart , pourvu que tu me bâtisses une maison plus commode. Il en est là de l'or , ainsi qu'il en ferait de tout autre représentant des divers objets de consommation. Cette restitution du riche oisif à l'indigent artisan rétablit l'égalité. Si l'artisan n'avait pas d'abord son nécessaire , ce système ferait monstrueux.

On trouvera cette chaîne d'argumens fondue poétiquement dans mon Philantrope.

Je suppose qu'un homme voulût établir une cité sur ces principes : si la terre n'avait pas reçu l'Evangile où sont écrites immortellement les règles d'une morale précieuse pour le bonheur de cette vie & pour la glorification de l'autre, qui toutes ont le sceau du vrai Dieu ; comment s'y prendrait ce législateur ? S'écrierait-il qu'il a son Genie ou son Dieu qui lui révèle ses oracles ? Il n'irait pas débiter des raisonnemens au peuple qui n'est Logicien dans aucun lieu de la terre. C'est ce que sentoient les premiers sages. Ils se crurent obligés de faire honneur à quelque Dieu de ces rares productions de leurs longues veilles. Ils le firent parler. Alors interprètes de ces prétendus décrets qu'ils exposèrent toujours sous des corps physiques d'expressions, qui frappèrent immédiatement les organes du peuple, ainsi que

les objets les plus sensibles, les voilà réellement assis sur le sacré trépied.

Je prie d'observer que je ne parle ici que des Prêtres législateurs.

La justice ou Thémis portant dans une main la balance & dans l'autre un glaive, devint pour le peuple une déesse, & pour le Prêtre, la loi qui juge les actions des hommes & punit le coupable. Les fruits délicieux de l'arbre de la vertu sont les plaisirs qui suivent tout acte vertueux. Les aîles de l'amour, ses flèches d'or, son flambeau & des chaînes de fleurs dont il nous lie, peignent la promptitude avec laquelle nous cessons d'aimer, nos blessures dans ce genre honorables, nos flammes & nos plaisirs dans une passion continuée. Les hommes savent bien ce que sont des fleurs, un flambeau, des flèches d'or, des aîles, un arbre & ses fruits, un glaive & une balance. Leurs sens ont tous les jours été frappés par ces objets, & sont alors nécessairement remués par leur répétition,

lorsqu'ils n'auraient apporté, qu'un étonnement stupide aux termes de relation abstraite, des citoyens & d'un corps social, de bonne action & de conscience satisfaite, d'affection & de constance, & d'inconstance.

Une chose donne encore un sens plus juste & assure les bons effets de cet art que les Poètes ont de donner des corps aux passions nobles & aimantes & aux suites qu'elles produisent. Observez l'or du présent des nœces, le flambeau d'hyménée, les fleurs du chaperon de la fiancée, ou celles dont on respire le parfum sur le sein d'une maîtresse, le palmier ou le chêne sous lequel l'homme juste va trouver la volupté dans la méditation de ses actes bienfaisans, les premiers fruits que le colon indigent vient lui offrir comme au palès de ses vergers, ce qu'a fait l'accusé mis dans une main du juge, ce qu'il devait faire dans l'autre, & la loi habitante dans le cœur du même juge, le glaive qui abat la tête

du criminel ; tout cela forme des événemens enchaînés qui accomplissent le sens de ces figures. Thémis au glaive, &c., l'amour aux flèches d'or, &c. l'arbre de la vertu aux fruits délicieux.

Quoique d'autres objets sont venus dans nos sociétés à la place de ceux-ci, les choses n'en sont pas moins les mêmes, puisqu'ils sont les uns aux autres encore tous liés dans le même sens. Si la poésie naissait aujourd'hui, elle dirait les diamans de l'amour plutôt que ses fleurs, parce qu'on trouve sur le sein de nos dames moins de fleurs que de diamans, & que surtout, c'est souvent avec des diamans qu'on devient heureux. Ainsi que des fleurs ont dû être le seul don que les premières amantes aient reçu de leurs amants chez les premiers hommes tous ruraux ; les flèches auront pu être la raison du choix du meilleur arbalétrier dans des hordes chasseuses ; le flambeau du jour ou de la nuit, le seul témoin de leur

foi jurée , les objets de dispute des fruits ou quelque proie d'oiseaux pésés réellement dans les mains des vieillards seuls juges naturels & aveugles peut-être , ce qui donne l'explication du bandeau de Thémis & de ce qu'il ne doit être fait par le juge aucune acception de personne ; comme ces vieillards qui ne voyaient pas les disputans qu'ils jugeaient & qui allaient les trouver sous des chênes où ils apportaient à ces hommes justes & débiles leurs fruits pour récompense. Le glaive chez des peuples chasseurs a dû seul punir long-tems les criminels.

La poésie a pu ainsi s'être formée toute seule dans l'expression physique de tous les rapports particuliers des hommes entr'eux ; mais dans les rapports généraux d'un homme à la société & au reste du genre humain : elle a sans doute été l'ouvrage des Prêtres législateurs , hommes sublimes & chez qui l'amour du genre humain a aggrandi & exalté les organes ; au point qu'ils ont saisi dans

le petit & dans le grand & aussi réellement que le Pilote manie son gouvernail, les relations profondes de droit, de justice, de vertu, d'amour, d'amitié, qui tous mots, ainsi isolés, n'offriraient encore rien aux communs entendemens, s'ils n'étaient revêtus des qualités connues des corps qui sont tous les jours sous nos pieds ou dans nos mains, & touchent enfin quelqu'un de nos sens.

Je passe aux Prêtres en tant que purement religieux, ceux des livres sybillins & de tous les mystères si connus dans l'antiquité de tous les peuples, excepté chez les Américains où ce qui faisait les mystères des autres, se trouve avoir composé chez eux la tradition généralement sue du pays.

Vous avez vu les êtres moraux revêtus de corps. Là, ce sont les êtres physiques que l'on va remplir d'esprits à vos yeux. La justice plus haut tenait une balance ; ici la terre ou une fleur renferme chacune dans leur sein un Dieu différent.

Le vrai Dieu ne parlait qu'aux hébreux ; les autres peuples formés par des émigrations dans des pays très-lointains l'eurent bientôt oublié. Les Prêtres religieux ne chanterent même plus que les bienfaits de la terre. Ces chantres moururent. Leurs cantiques restèrent dans la mémoire de leurs neveux qui en méconnurent l'objet. Ils éprouverent que leur pêche ou leur récolte avait été plus abondante, lorsqu'ils étaient allés pêcher à certaine fontaine ou qu'ils avaient semé dans certains mois. Ils firent donc des êtres à part, des facultés regnantes, des génies surveillans aux productions de la terre, de ce qui n'était que la moisson & le chant, certaine fontaine & une pêche ou une moisson heureuse & un certain mois qui s'étaient suivis naturellement.

C'est l'origine généralement reconnue du Polythéisme.

Je crois, comme tout le monde, cette histoire très-juste dans les applications si multipliées & presque universelles de

l'idée d'un esprit une fois entrée dans le cerveau des hommes. Mais ceux à qui le vrai Dieu n'a jamais parlé d'aucune façon, les hommes naturels enfin, tels que nous naissons, vivons & mourons maintenant. Où ont-ils puisé cette idée intellectuelle & abstraite, & dont nous n'appercevrons aucun élément pour eux, tant que nous nous les représentons marchant sur une terre ferme, heurtant un arbre solide, & prenant des poissons ou des fruits dans une eau ou à des arbres tous également palpables à leurs mains.

La destruction ou l'annihilation pour eux d'un être dont ils avaient long-temps joui par tous leurs sens, me paraît un type bien probable de l'image d'un être extérieur à eux & purement abstrait, d'un esprit.

Comme les premiers hommes étaient nomades ou vagabonds, à cause de la grande consommation de tout animal frugivore, ils ne durent point observer

la mort des animaux ni la ruine des arbres ou des monts. Ils devaient être singulièrement affectionnés entr'eux, parce qu'il n'y avait qu'un petit nombre d'individus ou qu'un couple de la même espèce. Quelle épouvantable catastrophe la mort du premier père dût être pour ses enfans ! ils entourèrent sans doute son corps mort, & peut-être dès-lors cessèrent-ils leur vie errante. Ils se fixèrent au même lieu. L'un allait au loin chercher des fruits pour la nourriture de tous & revenait les rapporter aux autres qui veillaient à la garde du cadavre pourrissant de leur père. Enfin il fut en entier dissipé. Leur cœur plein de ses bienfaits communiqua sa flamme à leur cerveau qui s'alluma & crut encore le voir lorsque rien ne fut plus de lui. Leur langage ensuite ne devait être aucunement formé. Leurs signes imparfaits donnerent sûrement à croire à leurs enfans qu'un autre être semblable à eux, d'abord plein de la vigueur de l'âge fait,

avait lentement dépéri & était enfin réduit à rien. Ils firent reconnaître l'arbre, le vallon où il était ainsi arrivé. Les enfans durent penser qu'il y était renfermé invisiblement, puisqu'on leur faisait signe qu'il y était & qu'ils ne le voyaient point. Les enfans assistans à la mort de leur père à leur tour durent penser qu'il allait retrouver le sien. L'erreur des Dieux multipliés & des deux sexes dut ainsi croître avec les générations humaines.

Le caractère assez formé dans la tête une fois d'être qu'on ne voyait point au dehors, s'appliqua naturellement & même nécessairement par l'analogie des élémens de ces pensées; aux phénomènes, sur-tout quand furent morts quelques sages qui avaient avancé leur famille ou petite société dans la route du bonheur ou la science de rendre meilleures & plus abondantes toutes les productions. Cette fécondité remplissait tous leurs

besoins : leur père y avait également pourvu ; aussi l'erreur des Dieux bons fut la première.

La brièveté d'une note m'empêche de développer les idées ; mais il est des intelligences rapides & assez heureuses pour tirer tout-à-coup d'un seul principe primitif une longue série de conséquences.

Je laisserai donc aux hommes qui en sont doués le soin d'observer toutes les inductions si favorables à cette hypothèse qu'offre l'accord de tous les peuples dans tous les âges , sur ce qu'ils ont donné à leurs Dieux les mêmes rangs de famille ou de parenté entr'eux mêmes qu'ils durent avoir compté chez leurs aïeux (A)

(A) On voit aussi par le poëme d'Ossian fils de Fingal , ainsi que dans les chants des Bardes , que les âmes des morts errent dans un palais aérien , & qu'une ombre tutélaire en descendait auprès de chaque parent , ancien Calédonien ou maintenant habitant du nord de l'Ecosse.

Affurer que des météores, des volcans, des inondations particulières ou universelles ont fait remonter le cerveau des hommes à l'imagination d'un Dieu, parce qu'ils auront pensé que de si grands effets partaient d'une cause, c'est là, je crois, une trop hardie présomption. Tous ces grands événemens n'y sont que secondaires. Le terme cause lui-même toujours poussé de raions en raions ou effets subséquens, paraît une grande généralisation & à la fin mis hors du cercle, s'évanouit devant un entendement éclairé.

Dans le monde physique je ne vois

Plus un peuple est simple, plus devons-nous croire que ses mœurs & opinions sont dans le modèle de la nature. Cette origine des esprits commune à tant d'autres peuples part toujours de la même source. Ils devinrent des Dieux selon qu'on leur accorda un plus haut degré de perfection ou de puissance, qui ne fut dès-lors que l'expression articulée ou remémorative des grandes impressions laissées par le premier homme chez ses enfants après sa mort.

qu'un grand effet. Les premiers hommes ne durent y distinguer que des rayons brisés ou isolés & dispartis d'un cercle d'effets. Accoutumés à se peindre comme réelles les images sacrées de leurs pères bienfaisans , ainsi que les effigies hideuses des premiers tirans destructeurs , ils furent très-portés à croire dans les catastrophes de la terre , soit du feu , soit de l'eau , que c'était ces mêmes personnages qui se plaisaient sous le voile de la nature à les tourmenter & à les consoler par de nouveaux présens ou fléaux reproduits sur la terre.

Les tems immédiats des divers déluges doivent être l'époque où les hommes commencerent à mettre des Dieux dans le Ciel ; parce qu'après la confusion universelle , c'est par en haut que l'ordre parut revenir. A cette époque , encore , l'idée de la multiplication de leurs Dieux dut se simplifier , parce que les ténèbres se dissipant sous le Soleil ,

il parut tout régénérer par sa puissance. Il fut sans doute leur grand Dieu dans le Ciel comme Pan le fut sur la terre & tous deux sous divers noms dans les divers lieux. Les autres Dieux des deux domaines étaient subordonnés à ces deux premiers.

Mais les hommes, (c'est M. Boulanger qui va parler dans son ant. dev.) furent d'a bord épouvantés horriblement par les ruines que les eaux avaient semées sur le Globe. La mémoire s'en conservait toujours ; les terreurs croissaient avec le tems ; des sages que de pareils avant-coureurs avaient eux-mêmes persuadés de la destruction totale & prochaine de l'Univers , crurent cependant pour la consolation des hommes devoir détourner ces idées funestes & envelopper les événemens passés sous des emblèmes. Ils composèrent leurs mystères ; ils assurèrent les peuples que c'étaient d'énormes esprits ou des démons méchans qui avaient

voulu renverser les Dieux bons du trône de la nature ; mais que ceux-ci les avaient précipités dans les gouffres du cahos pour n'en jamais sortir , & que les Dieux bons étaient alors montés au Ciel d'où ils régleraient le bonheur de la terre.

Je reprends ici. les idées des Dieux renouvelées ou étendues si puissamment après les désastres de la terre , n'ont pas pu prendre moins leur origine dans la mémoire des premiers parens ou législateurs si chéris depuis plusieurs siècles.

Cette tromperie sacrée des Prêtres religieux si bien intentionnés se répandit prodigieusement , parce que les erreurs antérieures à ces malheurs , y restèrent encore jointes. Tout alors dans le Ciel , sur la terre eut son génie favorable qui y veillait pour l'avantage des hommes ; croyance facilitée encore par les productions de la terre probablement abondantes après qu'elle eut eû un aussi long-tems de repos qui fut pour elle un vrai chaume.

Le secret des mystères fut à la longue perdu par les Prêtres mêmes des divers cultes. Ils crurent comme les peuples que les Dieux invincibles habitaient les différens êtres. Quelques-uns d'eux cependant en reconnurent toujours l'absurdité, n'en avouèrent qu'un seul, & d'autres n'y virent que l'emblème des différens individus de la nature. Mais sentant l'avantage de parler aux hommes au nom d'êtres sensibles ou la nécessité puisqu'on ne peut pas se faire entendre autrement, ceux-là même qui crurent aux Etres abstraits ou factices du Polythéisme, donnerent un trident à Neptune, la foudre aux mains de Jupiter, des urnes & des cheveux verdoyans aux Nymphes, & s'écrierent alors que Neptune ou la mer, Jupiter ou le feu des tonneres, les Nymphes ou les ondes allaient punir les mortels injustes ou arroser les verges du pieux colon.

Porter une volonté dans un corps phy-

fique , dans un élément , & le faire mouvoir par elle ; composer un corps physique dont on embrasse l'être moral toujours impassible & fugitif pour le rendre fixe & sensible , constituent donc les deux véritables considérations de la poésie.

Le prosateur ainsi peut traiter un objet poétiquement & cependant n'être pas Poète, parce que, pour mériter ce nom, il faut y réunir le mètre & sur-tout le nombre. Un vérificateur observant exactement le mètre & le nombre , n'est pas Poète non plus ; si dans son audace , comme Prométhée , il ne dérobe pas le feu du Ciel pour animer les corps bruts & dans le repos ; & si dans sa sagesse , ample & laborieux collecteur de toutes les couleurs des différens corps de la nature rapportées sur sa palette , il n'en combine pas souvent des voiles neufs & riches qu'il déploie sur les objets intellectuels , dès-lors brillans & reconnus par les diverses nuances d'une

composition propre à chacun d'eux-mêmes.

L'homme par le talent des vers rend-il les scènes les plus magnifiques de la nature avec tout l'ordre de leur dessein , ou les plus grands Etres vivans dans leurs mouvemens les plus nobles avec toutes leurs proportions , mais sans rien ajouter ; alors il est un grand peintre.

Ajoute-t-il à ces scènes ou à ces Etres , cependant avec vraisemblance ou au moins possibilité , ainsi qu'Ovide dans la méthamorphose en hommes des dents du serpent tué par Cadmus , ayant à peindre ce monstre , dit que dressé seulement à moitié , il dominait de sa tête une forêt antique. L'écrivain est Poëte dans un second ordre.

On fait qu'un aussi grand serpent est hors de son espèce & qu'à partir de la longueur du plus long qui soit connu , le reste est l'ouvrage de l'imagination.

Ovide a réuni cet ordre de poésie

& le premier en ajoutant que le serpent méprisait la forêt élevée au dessus. Le mépris n'appartient qu'à un être intelligent.

Vous sentez bien qu'il ne faut pas un art aussi supérieur, pour ajouter à un corps réel sur lequel le talent est déjà appuyé des qualités également physiques & recueillies sur d'autres corps de même nature, ainsi que d'ajouter à une moralité d'autres moralités. La même poésie du second ordre doit s'estimer dans toutes les relations établies nouvellement entre des objets de même nature. Le genre sublime fait monter ses objets par ces relations à des objets plus relevés. Le genre léger ramène les objets relevés à ceux qui sont communs ou badins. Il y aurait absolument même travail des deux parts, pour un homme dont l'esprit serait en lui-même comme un terme intermédiaire du léger & du sublime.

Mais le vrai effort de la poésie est de transporter le physique dans le moral & le moral dans le physique. Il faut avoir des fibres capables encore d'un ton plus élevé , lorsqu'on crée le moral ou le physique , là où il n'y a rien.

La traduction que M. de la Harpe donne dans son ode sur la navigation , de ce passage du Camouens où ce Poëte rapporte l'apparition d'un fantôme épouvantable aux yeux de Gama , ce hardi Portugais. Gama dont le courage , &c. je supprime le reste de cette strophe & les quatre autres.

Entrons dans le détail des procédés du génie dans un pareil morceau. Gama voguait. Un fantôme s'élève. Voici le passage du néant à l'Etre. Il n'y avoit rien entre Gama & l'océan. Le fantôme purement créé est une ombre , un esprit. Son élévation jusqu'aux nues &c. C'est le physique dont le moral est revêtu. Les conseils que le fantôme donne au peu-

ple impie , les sons de l'airain qu'il annonce mêlés avec le bruit des orages, &c, forment le physique antérieurement créé mais appliqué dans une relation nouvelle , rien de semblable ne fut ni vu ni ouï alors , mais a été vu & ouï ailleurs & une autre fois. Le fantôme s'est précipité dans les roches bruiantes. Enfin va paraître le physique à qui l'on prête le moral. L'air s'embrase , le roc se dissout , & les traits de la foudre éclatent trois fois sur l'écueil enflammé.

Tous ces corps-là sont insensibles & ne pouvaient point dans leur propre nature partager la colère du fantôme.

A l'égard des Etres physiques ou moraux que crée absolument le genie , il faut se livrer à cette inspiration avec beaucoup de reserve ; autrement le lecteur & même l'auteur ne se reconnaîtraient plus. Nous ne sommes que par nos idées reçues ; ainsi tout paraîtrait étranger ; rien ne serait plus commun avec nous.

Le peintre fait-il sur la toile revêtir d'un corps les passions & les faire vivre à nos yeux par tous les caractères d'une personnification propre ou d'allégorie , ou animer sous ses pinceaux cet ensemble de traits colorés qui forment une figure ; jusques-là que chez un lâche , un héros , un heureux , un infortuné , le vice ou la vertu , l'audace ou la peur , la douleur ou le plaisir paraissent mouvoir tout le corps à la fois & étinceler ou pâlir , dans les yeux , sur la bouche , sur le front ; le peintre est Poëte en ceci.

Mais la fixité constante des objets de leur exécution enchaîne trop-tôt les peintres & leur dérobe le plus grand charme de ces deux parties de la poésie , dans tous les cas ou instans au mouvement.

Le talent qui combine un grand nombre de matériaux analogues & connus , conserve le nom de talent pour le dessein des détails. Les matériaux neufs consti-

tuent le génie des détails , comme les expressions neuves , celui de la diction. Tous deux le cedent à l'harmonie nouvelle de toutes les parties d'un grand plan ou d'une machine vaste , mais simple dans ses ressorts pleins d'un jeu sur & assez compliqué seulement pour marcher au but le plus étendu ; ce qui forme le génie de l'entendement ou l'esprit supérieur.

Cependant cette dernière gloire disparaît fort loin devant celle de l'homme qui n'emploiera que des pensées & des images neuves , dans l'ordre également neuf d'un ouvrage de grande composition. C'est ici à dire absolument & collectivement le génie. Tout ceci ne doit s'entendre que par relation ; car dans le monde intellectuel , ainsi que dans le physique , il n'y a rien d'essentiellement neuf ou d'incrée que l'on traduise à l'Etre.

Le public n'est-il pas coupable d'un

énorme abus dans la distribution qu'il fait de son estime aux écrivains. La supériorité de l'art est seulement comptée & presque point du tout la grande utilité de l'ouvrage. Il semble que rien ne soit fait que pour la vanité des arts & de l'artiste & nullement pour les hommes.

J'ai exposé sur la poésie & généralement sur tous les arts les idées que j'estime justes , & j'ai tâché de les accommoder à la conception de tout le monde ; afin qu'on pût mieux me juger. Comme le public est toujours impartial , c'est de son tribunal , plus que d'aucun autre , qu'on est sur d'entendre la vérité.

Maintenant j'ai une crainte. Les règles de jugement que j'ai indiquées sur la poésie sur-tout , ne serviront-t-elles point contre moi-même ? Elles sont sévères. Je sens mon peu de talent & les difficultés énormes qu'il m'a fallu surmonter , en mettant en poésie des idées nouvelles & parfois étrangères aux opinions

reçues. Si l'on songe encore que ce sont des idées de physique , de morale , de métaphysique , de politique , de philosophie. Le public ne se sentira-t-il point porté à me pardonner mon insuffisance dans l'exécution ? Il ne me condamnera pas surtout on ne m'applaudira point , qu'après m'avoir lu plusieurs fois.

Quelques vers ont des notes que j'ai cru nécessaires pour l'éclaircissement. Je prie d'en lire chacune avec le vers qui en est l'objet. Cela me fâche ; mais il arrivera autrement que les lecteurs ordinaires ne m'entendront point. Ces matières mêmes écrites en prose offrent encore tant d'absurdités aux esprits les plus pénétrants. Pour mes intentions je les crois exemptes de blâme. L'amour du genre humain m'a dicté cet ouvrage , & j'ai placé à la tête le nom de Philantrope.

Qui ne se ressentirait point en effet agité par la pitié & ne tenterait point

d'écrire

d'écrire quelques mots en faveur de l'humanité ? Lorsque l'on contemple la tyrannie foulant sous ses pieds des hommes innombrables dans ces immenses contrées depuis l'Archipel de la Natolie jusqu'au bout du Japon ; excepté quelques pays des Indes où les femmes qui seules y montent sur le trône , conservent encore la douceur spéciale de leur sexe & en font descendre sa bénigne influence sur toute l'étendue de leurs petits états ; le monstre dans un seul pas arrivé du Japon par de-là quarante degrés sur l'autre côté du globe entre l'ouest & le nord de l'Europe , & là dans quelques royaumes se relâchant un peu de ses anciennes fureurs , mais se maintenant toujours dans tous les droits de redevenir atroce à son gré ; la superstition encore plus épouvantable qui géant Protée sous la figure d'une idole parée & tamée magnifiquement devant le temple de Jagernat dans l'Indostan appelle de plus de quatre

cent lieues autour d'elle les mères enceintes qui jettent leurs enfans déjà nés sous les roues du char pour y être saintement brisés, & elles-mêmes; ainsi que des milliers d'hommes de tout âge & des deux sexes, qui sous différentes formes nommée diversement & avec trois cens bras pese sur la plu part des territoires des quatre parties du monde, pressure pour la race de ses Prêtres la substance des générations vivantes, jusqu'à les étouffer ou les empêcher au moins d'en enfanter d'autres.

L'homme sensible né comme moi dans un pays où la religion est douce & l'administration modérée, remercie là Dieu & son Roi. Il est heureux.

Fut-il né dans ces pays ensanglantés par le despotisme & la superstition, s'il ne voyait jamais naître l'occasion si attendue d'exposer sa vie dans un de ces grands coups qui peuvent opérer la révolution de la délivrance de sa nation,

il vivrait humblement & ferait ; encore assez heureux.

Mais l'homme doit-il se dire tel, & nous l'en estimerons-nous, l'en plaindrons-nous, l'en abhorrons-nous, quand le reste de la terre ou du moins de son pays où l'on a sa famille étendue, est en proie à de destructrices calamités.

Il serait justement permis de calmer toutes ses douleurs, si l'on avait une fois persuadé aux hommes vivans sous la double tyrannie des despotes & des Prêtres, qu'il est encore beaucoup de plaisirs simples dont ils peuvent jouir. Cela est si vrai sur-tout de ceux que l'obscurité de leur condition dérobe dans la foule à tous les yeux exterminateurs. Si la superstition & le despotisme étaient une fois chassés de ces contrées qu'ils écrasent depuis tant de siècles, les habitans goûteraient bientôt les vertus si douces, & marcheraient rapidement à la grandeur dans les arts qui y sont main-

tenant ignorés absolument , ou beaucoup empêchés dans leur progrès , parce qu'ils auraient après quelques années la vigueur de la renaissance ou de la jeunesse & la pureté de la sagesse du coupable que son penchant a rappelé dans le sein de la vertu ou de l'homme de la nature , lequel n'a point encore failli. Cette terre défigurée à leurs yeux malades , reprendrait toutes ses beautés & sa grace. Le mal est qu'on ne peut guère espérer prochainement cette grande révolution.

Il en est une autre moindre qui serait plus facile, mais autant inespérée. Je veux dire que dans les pays où le despotisme & les superstitions n'ont point de cordeaux ou de coutelas toujours sanglants ni aucun au-todasé , les hommes pourront quelque jour sortir de ces terreurs frénétiques seulement causées par une imagination trop vivement frappée du tableau épouvantable des peines éter-

nelles de l'autre vie. Le zèle indiscret & aveugle de quelques Prêtres qui aiment souvent à charger horriblement ce tableau nuit beaucoup aux religions ; en ce qu'ils font que les hommes une fois coupables perdent toute confiance & dès-lors se rejettent dans tous les excès.

On pourrait faire une autre observation absolument abstraite de toute idée religieuse & seulement de raison ; sur l'ennui & cette langueur indifférente , ou apathique dans laquelle le plus grand nombre des individus semble tomber , surtout dans les Capitales des nations les plus civilisées de l'Europe. Le physique souffre affreusement & s'offre presque éteint dès la vingt-cinquième année de l'individu. Si l'on ne refond pas chez eux le moral , tout sera perdu bientôt, les Nervins ne doivent plus rien faire.

On peut, en remontant, compter quatre ou cinq générations qui se sont tou-

jours livrées avec ivresse aux soupers-fins où dominent les liqueurs & les vins exquis, mais toujours meurtriers par la quantité & la violence, l'artifice; aux veilles, à l'amour, au jeu, aux chasses. Le jeu use la santé & éteint l'esprit en allumant trop le sang & desséchant le cerveau, étrecit le cœur & abaisse l'ame. La chasse & tous les autres exercices du corps l'entretiennent dans sa vigueur lorsqu'on n'y dépense qu'une force surabondante; mais nous écrasent, si nous nous y livrons déjà affoiblis comme par la débauche des femmes & de la table.

L'amour emporte toujours avec soi cela de funeste, que les premières jouissances prises pour le seul besoin physique ou selon le penchant du cœur, excitent inévitablement dans nos sens des desirs fort au dessus des forces réelles: on veut en poursuivre la satisfaction; on s'épuise. On doit observer à l'égard des longues

veilles que ce n'est pas en dormant le jour, qu'on se fatigue, mais par la nécessité qui reste à l'homme de vivre la nuit avec une atmosphère toujours froide ou humide & beaucoup plus dense que celle du jour à laquelle la nature avait probablement accommodé notre organisation.

La plupart des hommes de plaisir y emploient toutes leurs fortunes, & ne gardent rien pour se procurer les secours du régime & de l'art. Ils languissent & meurent. Les autres plus riches ne recouvrent jamais la santé, mais obtiennent de l'art à grands frais qu'on fasse toujours tenir debout & marcher leur cadavre, avec lequel ils figurent encore assez bien dans les conseils & dans les camps. L'amour du Prince, l'impérieuse & enchanteresse voix de l'honneur les relevent dans leur faiblesse & remettant sur leur front l'ardeur de la gloire, ont rendu à leurs sens toute

leur activité intérieure. Mais au dedans c'est la gêne physique. L'animal souffre ; quand l'homme ou le héros jouit. L'individu n'est conservé que pour les tourmens.

Les hommes vivant depuis long-tems sous des gouvernemens tempérés sont donc ramenés par les funestes effets des passions excessives à cette faiblesse des vieux esclaves , ou des vieilles victimes du despotisme & des superstitions ; la même faiblesse chez tous fait que les premiers ne peuvent plus goûter que les plaisirs simples ainsi que les autres. La raison doit les y déterminer tous également.

Une question assez curieuse à élever est de savoir à laquelle des deux classes il faudra plus de tems pour recouvrer la force d'hommes.

La faiblesse des esclaves nés de la superstition & du despotisme me paraît un état de contrainte assez analogue à

celui de l'enfance sous la verge des précepteurs. Ils y seront maintenus, tant qu'ils seront garottés par les chaînes de leurs tirans. Cependant l'usage des plaisirs simples doit peut-être leur rendre insensiblement leurs forces jusqu'à ce point qu'ils seraient emportés par un degré de puissance surabondante à leur genre de vie, à renverser tout d'un coup l'absurde empire de leurs despotes civils & religieux. La faiblesse des anciennes victimes des passions tient au dépérissement de l'individu ou du moins à une grande dégradation de toutes les facultés.

Nous ne pouvons espérer que de nous conserver durant le période accoutumé. Si la lenteur du mal a usé jusqu'au tissu intime des organes; il faut une régénération pour ravoïr des hommes. Enfin la race présente doit aussi-tôt reprendre des mœurs afin qu'elle s'assure une existence assez supportable & que la race future composée de ses enfants jouisse d'une force soutenue depuis sa naissance

jusqu'à sa mort. C'est ainsi que nous devons être dans tous les siècles.

C'était-là cette condition précieuse de l'homme de la nature. Souvent quelques Prêtres imbécilles l'ont nommée fausement pauvre cette condition en calomniant également la créature & le créateur pour maintenir dans l'esclavage du sacerdoce , l'homme ainsi convaincu du sentiment de sa bassesse & misère devant des Etres rapprochés de Dieu par l'excellence de leur ministère. Souvent des Philosophes ont prodigué toutes les louanges à la nature & à son ouvrage , & en s'échauffant ainsi le cerveau, ont voulu faire entendre combien ils étaient au dessus de cet ouvrage commun de la nature ou des autres hommes puisqu'ils pouvaient expliquer seuls les mystères de l'une & donner des leçons de conduite aux autres. Souvent des philosophes ont ravalé l'homme au dessous des bêtes & ont insulté à la nature , en lui reprochant tous les désordres physiques , & en la

rendant comptable de nos vices abominables; jusques-là qu'ils l'ont nommée une puissance aveugle ou privée de toute intelligence & même d'instinct: on ne peut se méprendre à la franchise véhémence du style: chez quelques-uns ils étaient de bonne foi en l'écrivant, & ils ne l'ont publié que parce qu'ils se l'étaient démontré à eux-mêmes par une dialectique sûre dans ses conséquences, mais égarée dès les premiers pas, par l'élan impétueux du génie ou les écarts éclatants de l'imagination.

Pour raisonner sainement sur l'homme en philosophie, il ne faut qu'ouvrir les yeux devant soi, & voir; sans les jeter trop loin: le cercle étroit de la nécessité est décrit autour de nous. Voilà le tipe tout dressé sur lequel nous devons calquer nos modèles en morale.

Que veut dire ce vieil abus de raison & de maux? Nos vices appartiennent-ils à l'homme ou à la nature? Mes amis, écoutez là-dessus un esprit philanthropique? Qu'est-

ce que la nature considérée dans son rapport aux hommes , si ce ne sont les hommes pris collectivement ? Vous à qui je parle , & qui mangez , buvez , digérez , sentez & pensez dans ce jour , vous êtes pleins de vices. Vous deviez être vertueux , vous pouvez le redevenir. N'êtes-vous pas dans vos organes composés des mêmes éléments que le juste Aristide le sage Perilés , ou le brave Epaminondas ? Vos éléments ont été diversement figurés : on pourra les imprimer nouvellement & plus heureusement chez vos enfants du moins.

Les périodes nécessaires de grandeur & d'abaissement , de sagesse & de vices , alternatifs chez toutes les nations seraient raisonnablement admissibles si tout n'était gouverné que par le fatum. Mais une sage législation , peut toujours donner à une race nouvelle , un sceau durable de force & de sagesse en armant singulièrement son éducation contre les mauvais effets que j'avoue autrement

inévitables avec la plus grande gloire d'un état. Ainsi cette calamité serait-elle réculée jusqu'à ce qu'il ait perdu ce trop qu'il avait acquis? Cette intensité de grandeur n'est ordinairement que passagère, & l'état resterait toujours dans son entier, si les loix veillant maternellement sur les mœurs avaient pris soin de conserver les hommes.

Il ne faut pas s'aveugler sur-tout pour son tourment & sa perte. Je crois que les hommes n'ont point été essentiellement malheureux & vicieux dans aucun tems, comm'on l'a dit tant de fois, le feraient-ils en Europe dans ce siècle? Car ces deux choses se tiennent dans le fait. Ils peuvent facilement redevenir bons & heureux. Car ces deux choses se tiennent inévitablement dans l'exécution.

P. S. Si je paraissais en contradiction avec moi-même dans le cours de cet ouvrage, comm'en ces deux endroits: rapprochez d'abord celui du premier chant, où je dis : le fanatisme enfin

expire , & ensuite celui du troisieme Chant , où je m'écrie : Jusqu'à quand donc mortels languissez-vous sous l'esclavage du fanatisme ; il est bon d'observer à chaque fois.

Mon dessein étant de faire succéder chez les hommes les avantages du règne de la vérité , des vertus , des beaux arts & de l'industrie , de la liberté , à l'oppression & aux langueurs du joug des superstitions & de la tyrannie ; j'établis ce changement dans les derniers vers du premier Chant & dans tout le cours du second. Je parle en tout ceci , comme si la révolution était opérée , ou selon le présage de la confiance. Je me replie dans le troisieme Chant , sur les malheurs exposés dans le premier , comme si je n'avais pu les éloigner des hommes , à qui j'explique encore une leçon des plaisirs simples & possibles à mes yeux sous le joug même des superstitions & de la tyrannie.

ERRATA.

DE la nécessité. p. 1. lig. 6. *lis.* du sort.
Par un. p. 9. lig. 21. *lis.* Pour une.
Lassés. p. *idem.* lig. 26. *lis.* Lassé
De. p. 10. lig. 29. *lis.* Des.
Embrafer. p. 11. lig. 4. *lis.* Embrasser.
Tiran. p. *id.* lig. 15. *lis.* Titan.
Vertume. p. 18. lig. 20. *lis.* Vertumne.
De p. 30. lig. 4. *lis.* Des.
Le p. *id.* lig. 24. *lis.* les.
Font. p. 33. lig. 18. *lis.* fort.
Agitée p. 33. lig. 11. *lis.* agitées.
Que je. p. 35. lig. 22. *lis.* que je ne.
Quant. p. 38. lig. 33. *lis.* quand.
Dissensination. p. 39. lig. 11. *lis.* dissémination.
Leurs. p. *id.* lig. 12. *lis.* leur.
Charmes. p. 45. lig. 4. *lis.* chances.
L'éirain. p. 46. lig. 1. *lis.* airain.
Le. p. *id.* lig. 31. *lis.* les.
Des potes. p. 37. lig. 23. *lis.* des despotes.
Diptomes. p. *id.* lig. 24. *lis.* diplomes.
Mœurs. p. *id.* lig. 33. *lis.* lois.
Croitait. p. 61. lig. 6. *lis.* croyait.
Quimar. p. 63. lig. 18. *lis.* Guimar.
Naissantes peinturas. d. 67. lig. 5. *lis.* naissantes, peinture.
Récompensée. p. *id.* lig. 11. *lis.* récompense.
Pour p. 71. lig. 25. *lis.* pur.
Didastique. p. 73. lig. 19. *lis.* didactique.
Leurs faucilles. p. 74. lig. 13. *lis.* leur faucille.

De fleur. p. id. lig. 27. *lif.* des fleurs.
 Allumée l'étendra. p. 75. lig. 14. *lif.* allumée l'éteindra.
 Tout p. 76. lig. 17. *lif.* tous.
 Euredice. p. 82. lig. 5. *lif.* euridice.
 Faite. p. 85. lig. 19. *lif.* faite.
 A l'envie. p. id. lig. 17. *lif.* à l'envi.
 Fut. p. 86. lig. 19. *lif.* ce fut.
 Moneaux. p. 87. lig. 26. *lif.* monceaux.
 Déserte. p. 88. lig. 13. *lif.* desertes.
 D'ans est an. p. 89. lig. 5. *lif.* d'ans en an.
 A l'entour. p. 71. lig. 21. *lif.* alentour.
 Chacun. p. 92. lig. 7. *lif.* chacune.
 Les. p. 93. lig. 4. *lif.* ses.
 N'être. p. 95. lig. 13. *lif.* n'est-ce.
 Tourbe. p. 96. lig. 19. *lif.* fourbe.
 En. p. 109. lig. 23. *lif.* à
 Hautes. p. 114. lig. 8. *lif.* haut.
 Terrains. p. 117. lig. 9. *lif.* terrains.
 Lors. p. id. lig. 12. à effacer.
 Main d'œuvres. p. 119. lig. 19. *lif.* maind'œuvres.
 Fonds. p. id. lig. 13. *lif.* fond.
 Fissent. p. 133. lig. 22. *lif.* fassent.
 Du. p. 141. lig. 28. *lif.* de.
 Œil. p. 147. lig. 4. *lif.* ciel.
 Penchan. p. 152. lig. 11. *lif.* penchants.
 Leurs êtres. p. 157. lig. 21. *lif.* leur être.
 Marqué. p. 177. lig. 17. *lif.* marques.
 Voix. p. 183. lig. 16. *lif.* voie.
 Sensation. p. id. lig. 27. *lif.* sensations.
 L'amitié. p. 184. lig. 19. *lif.* limite.

ARGUMENT.

CHANT PREMIER.

PORTRAIT du malheur. Indignation du Poëte. Dessen de sauver les hommes. Refus des secours des muses & d'Apollon. Invocation à l'humanité. Aveu donné par le succès. Examen philosophique de la nécessité. Exclamation aux hommes. Peinture & destruction des divers préjugés du Globe. Conseils de recourir à la sagesse. Condition de l'homme sur la terre. Invitation aux plaisirs. L'amour de la nature pour les hommes. Leur ingratitude envers elle pour courir à la superstition. Rappel des hommes à la Nature. Emblème de la terre qui y est reconnu.

ARGUMENT.

Comparaison des plaisirs & des peines où les plaisirs l'emportent. Conclusion. Folie démontrée des desirs que les hommes avoient eu autrefois des changemens de la terre par les malheurs épouvantables qui les ont accompagnés. Image de ces malheurs. La Nature ou le mouvement & l'ordre fuyent du Globe. Empire de l'Univers remis au repos. Désolation des Hommes. Ténèbres universelles. Mort des Hommes. Montagnes, forêts & sphères abaissées, réunies & applanies sous le poids du Dieu. Océan immobile ou cahos. Quelques Hommes & leurs plus chers animaux seuls échappés au naufrage. Renouvellement de la terre & de leurs especes sur elle. Adoration que la Nature fait de l'essence de l'Etre. Discours de la Nature aux Hommes. Rétablissement de l'Univers. Restes de ruines établies sur notre Globe. Naissance des

ARGUMENT.

Fables du combat des Dieux & des Géants. Aux Dieux méchants succèdent les Dieux bons. Autels élevés sur la Terre. Quelques uns encore sont debout. Provocation des Hommes à briser ces monumens de superstition. Règne préférable de la Justice. Louanges alors aux Hommes par le Poëte. Il s'élève au dessus de l'atmosphère. Discours sur la Terre & sur son entretien par la voie de destruction & de reproduction. Nouvelle espece, nouvelle race. Serment du Poëte de défendre toute race sensible. Apostrophe à l'Espagne & à l'Amérique. Tableau de la tyrannie de l'Asie & de l'Afrique. Désespoir des Hommes. Cri du cœur du Poëte. Conseils aux hommes contre la superstition & la tyrannie. Bonheur des Hommes après l'expulsion de ces deux monstres. Mœurs & législation. Apologue

ARGUMENT.

à ce sujet des Abeilles , des Frelons & des premiers Hommes. Frelons exemple de rapines. Destruction de l'égalité & du bonheur parmi les premiers Hommes. Nouveau feu lancé par la main du Poëte. Dernier tableau du fanatisme & de la tyrannie expirants enfin sous les bras des Hommes. Descente des vertus sur la Terre. Vœu du Poëte.





LE
PHILANTROPE
P O È M E
EN TROIS CHANTS.

CHANT PREMIER.

LA douleur contre nous s'unit avec l'ennui:
Et tour-à-tour Tirans regnent-ils sur la terre.
Le trait empoisonné d'une lente misère
Accable les Mortels languissans aujourd'hui ,
Leur cœur n'est plus ravi par ces clartés célèbres
Dont l'espoir seul toujours nous guide à de hants
faits :
Les uns avec dégoût fuyant dans les ténèbres
Dépécent en pleurant le laurier du succès.
Les autres n'ont saisi qu'avec inquiétude
La coupe du plaisir & soupirant dessus ,
Ils la foulent aux pieds pour ne la toucher plus.

On trouve que la vie est un fardeau trop rude ,
Mon cœur à cet aspect est brisé de chagrin ;
Je devrais à l'instant l'arracher de ma main.
Ou m'enfuir harassé comme par la tempête,
Sous l'ennui dont le poids dans ma course m'arrête,
Je me récrie en vain : ô ! Globe infortuné ,
Où l'urne des maux panche & jamais ne se vuide ,
Que nous fait l'Etre alors ! pourquoi l'Homme
est-il né ?

Mais qu'il ouvre son sein à la foudre homicide ,
Péris , homme , au désastre en naissant condamné,
Péris : ton existence est un présent perfide.

Cependant solitaire & mon front abattu ,
Comme se détournant d'un insolent outrage ,
Le désespoir n'a point sous ses coups confondu
Mon courage superbe & lassé ma vertu.

Je résous de sauver les humains du naufrage ,
Et je veux obtenir en voyant mon ouvrage
De mon cœur indompté le Triomphe attendu.

Non , vous ne pourrez point , Mortels , jamais
m'entendre ;

Aux accens de mon luth ou formidable ou tendre ,
Inviter les neuf sœurs au sommet de leur mont
A saisir des lauriers & dans ces lieux descendre ,
Pour en parer mes mains & couronner mon front.
J'errerais sur leurs pas sous ces superbes voutes
Où les fleurs avec l'or embellissent les routes :
Plutôt souillons les eaux de leurs sacrés bassins,
Mon cœur repousserait leurs délires divins.

Ou sur leur char brulant à ma vue enhardie ,
Je ne veux point nouant leurs festons immortels ,
M'élancer dans les airs , comme plein du génie ,
Qui saisissant la foudre aux mains des Eternels ,
L'agite dans la fienne , & frappe les mortels.
Ma voix moins orgueilleuse en son docte langage ,
De ces songes brillans veut percer le nuage.
(A). Je proscrire le Temple où préside Apollon ,
Et même d'Hippocrène insultons le rivage.
Que les muses & lui pâlisent au vallon.
Je veux bouleverser les demeures divines ,
Anéantir les dieux cachés dans leurs ruines ;
Et chassant devant moi ces fantômes obscurs ,
Lancer d'un feu nouveau les rayons toujours purs.
Toi qui fais mon espoir , mon seul amour encore ,
Qand loin des lambris d'or & des palais des Grands ,
Tu cours te renfermer sous des toits indigens.
Entends mes humbles vœux , mon cœur simple
t'implore.
Ma main veut parmi nous relever tes Autels.
Jadis l'œil dans les pleurs t'exilant de nos Temples
Tu fuis aux cris du sang de nos prêtres cruels.
De tes augustes loix d'éployons les exemples ,
Tu reviendras peut-être à ces jours solemnels.
On t'apperçut parsois t'asseoir dans les bocages.
Le pâtre te connoît ; tu vis avec les sages ;
Mon amante chérie , ô douce déité ,
Ton souris m'affermir si le malheur m'accable ,
O noble & bienfaisante & tendre humanité

Prêtes-moi l'un des luths de l'immortalité
Ta vigueur invincible & la ta candeur aimable
Déjà vois-je à mes chants sourire le succès ,
Et moi-même en ses mains prens son sceau respectable ;

D'abord j'y vois écrit que du sort je devrais
Contempler la puissance , approfondir ses traits ;
Oui , mais comment connoître un monstre épouvantable ,

Qui seul conserve tout , à son gré tout confond ,
Et qu'un abîme cache aux yeux impénétrable ,
Sous des chaînes de fer , d'un œil impitoyable
A d'invincibles maux il lia notre front ?

Tous subissent ce joug : non , ce n'est qu'une fable.
Jusqu'au fantôme enfin mes pas arriveront

Je m'arme des flambeaux que la raison m'allume :
De l'abîme du Dieu pénétrant les détours ,
Je ne vois rien. Plongeons dans le vuide toujours :

(b) Par-tout le tems seul roule & sans cesse consume
Nos peines , nos plaisirs , nos haines , nos amours.
Il engloutit nos ans , & nos nuits , & nos jours.

Je reviens sur mes pas qu'éclaire la Nature ;
Là des savans trompés éclate l'imposture ,
Leur sentence à jamais nous dévoue au malheur.

Ah ! C'est que de leurs loix la balance est peu sûre ,
On conclut toujours mal emporté par l'erreur !

La mort ce matin prend une double victime ;
Sous les traits du chagrin l'une se sent mourir ,
L'autre se voit percer dans les bras du plaisir ,

Dont l'amoureux instinct quelque instant la ranime
Hier eut-ce été le jour assigné pour leur mort ?
Dans les bras du plaisir qui des deux l'eut subie ?
Nous ne le savons pas. Chacun toujours s'endort ,
Conservant dans ses mains la boîte de sa vie :
Il l'ouvre en s'éveillant , & la mélancolie
Ou la gaité d'un jour indifféremment sort.
L'existence est un bien que la raison estime.
Nous pouvons nous soustraire à la fatalité.
Les rocs les plus affreux ont des fleurs sur leur
cime ;
Mais pour les moissonner quand aurons-nous mon-
té ?
Ainsi les Diamans éclatent dans l'abîme ,
Et je veux du séjour des malheurs & du crime
Faire éclore les ans de la félicité.
Comment y parvenir ? N'est-il donc qu'une route ?
Eh bien , ç'en est assez : marchons y fièrement.
Je crois la distinguer. O sublime moment ,
Je m'écrie avec joie ; ô race humaine écoute :
Débarrasse tes sens des songes insensés ,
Souffle sur leur vapeur ; l'opinion est vaine.
Vois d'abord son Empire avec des yeux glacés ,
Et soudain de tes bras affermis par la haine ,
Brise donc à mes yeux tes fers entrelacés.
La foule des mortels d'elle-même s'enchaîne ;
De préjugés menteurs avec l'âge pressés ,
La terreur sur vos pas s'acharne à vous poursuivre ,
Je le crois ; en tremblant vous devez même vivre.

Quand vos yeux détournés des faveurs du destin ,
Fixent obstinément l'abominable livre
(E) Où les calamités se lisent dans l'airain.
L'Africain pense voir à la moindre tempête
Ses empires entr'eux soudain bouleversés ,
Et les axes du Globe écrasés sur sa tête ;
Sous la foudre des Dieux les géants terrassés ,
Et que de monts garotte une chaîne pesante
Renversent à nos yeux cent peuples oppressés ,
Dans les terreurs encor d'une attaque sanglante ,
Où l'Olympe ébranlé par leur main insolente ,
Couvrirait de débris dans les airs dispersés ,
De leurs fils malheureux la race alors vivante.
Là dans un autre doute , au même effroi tremblans ,
Les mortels ont cru voir vers la céleste Sphère
De l'avenir pour eux s'ouvrir le sanctuaire ;
Un grand Juge accourir sur les ailes des temps ,
Et des Soleils sans nombre autour de lui roulans
Pour les plonger soudain aux éternels abîmes.
Dieu sur ce foible Globe abattrait ses Victimes ?
Roi des mondes sans fin , maître des Elémens ,
Il suspendrait plutôt ses pas par-tout errans ;
Et s'il vient, c'est un pere en ses transports sublimes,
Qui , pour calmer leurs maux , visite ses enfans.
Mais ces maux de vos cœurs deviennent les ouvrages.
L'imagination dans ses fougues écarts ,
De l'audace à la peur , du repos aux orages ,
Vous promene & vous pousse , & vous livre aux ha-
zards ,

Qui, pour quelques faveurs, entassent les ravages.
Consultez la Sagesse, elle aime les humains ;
Le sort vous l'envoya dans un moment prospère ;
Elle doit guider l'homme égaré sur la terre,
De sa main maternelle indiquer les chemins,
Où les plaisirs croîtraient ou bientôt des chagrins
Descendrait sur vos sens la vapeur meurtrière :
Ainsi marchez toujours à ces éclairs certains.
(F) C'est d'insensés desirs qu'il faut que l'on repousse
Au vaste sein des eaux par l'orage agités,
Vers de bords imposteurs vos vaisseaux emportés,
Se bouleverseraient dans leur vaine secousse ;
L'écueil rompt votre effort, vous êtes rejetés.
La médiocrité reste après les naufrages,
Et veut d'un doux regard au port vous accueillir.
Suivez-la ; chaque jour on la voit s'embellir.
Vous serez plus heureux si vous êtes moins sages,
Vos débris suffiront, sachez les recueillir.
Ah ! loin de nous ont fui les jours de l'innocence,
Du premier âge simple & douce illusion.
L'homme en vain ne cherchait jamais sa subsistance,
Jouissait de lui-même & de l'émotion
Dont le cœur est séduit par la sure espérance.
Mes vers ne veulent point mollement caresser
Votre indocile esprit & votre ame imprudente.
Le silence à mes yeux fit long-tems tout passer ;
J'ai pesé sûrement chaque loi différente ;
C'est-là ce qui m'acquie le droit de vous fixer.
Hommes, je vous chéris, à vos pieds, je le jure ;

J'ai cru ces conseils surs pour la félicité.
Oui, d'abord contemplés la terre en sa beauté.
(g) Combien d'entraves d'or que forgea la nature,
Enchaînent au bonheur votre cœur indompté !
Sur des bords plus rians vous ne pouviez point naître,
La terre n'en a point pour les jours d'aucun être.
Sont-ils à l'antipode ou cachés dans son sein ?
La fourbe est confondue, & tout prodige est vain.
Votre bras tient le sceptre, & vous marchez en
maître :

Mortel, l'athan écrase & le sceptre & le Roi.
Eh ! bien que voulons-nous, & qu'importe après soi !
Si l'Acteur a joué, qu'il sache disparaître.
Ce n'est pas au tombeau que l'assiege l'effroi.
(h) Plus paisibles qu'ailleurs, on s'y sent mieux peut-
être.

Je fixe sur la mort mes yeux avec froideur.
Accoura-t-elle un jour me fermer la paupière,
Ma tête sous ses mains se baisse avec douceur,
Je m'envelopperais au sein de la poussière,
Je croirais y trouver un lit hospitalier.
Cependant de vos cœurs éloignez sa pensée.
Recherchez les plaisirs ; vers eux l'ame élancée
Dans un céleste feu soudain peut se noyer.
Vous végétiez souvent, vivez donc en entier.
Les champs élyséens sont réplongés dans l'ombre.
De l'Epoux de Fathmé l'Edenencor détruit,
Ne devrait point sur vous jeter un voile sombre.
De ces séjours heureux le charme reproduit,

Etale sur vos pas des délices sans nombre ,
Sur ce globe riant qui pour vous est construit.
La nature en son sein portant comme un doux fruit
Les mortels qu'elle engendre en sa rare tendresse ,
Pour eux de ses présens épanche la richesse.
Fils ingrats qui portez un cœur dénaturé ,
Quand amoureuxment votre mère vous presse
Sur son sein qui se sèche , & par vous altéré
Et de sa propre vie alimente sans cesse
Votre corps par le vice encor défiguré.
Vous regardez ses soins de l'œil de la colere ;
Vous aimez mieux loin d'elle expirer de langueurs ,
Où vos cris douloureux percent un Sanctuaire
Et les yeux offusqués sous de lourdes vapeurs ,
Vous poursuivez encor la marâtre étrangere
Qui vous étouffera dans ses noires fureurs.
O superstition... fantômes immobiles ,
Vieux fils de l'ignorance & du vuide des tems ;
Sous un aride souffle on voit nos ans débiles
Se sécher dans leur fleur toujours reverdissans.
Une fausse espérance a consumé les Hommes.
Enflammé par un ombre , on est bientôt aigri ;
On voit que l'on n'a rien , on crut l'avoir saisi.
Nous retombons toujours sur la terre où nous sommes.
D'un Elizée aux yeux dans l'air évanoui , (j)
Lassés par les efforts & sans avoir joui ,
Notre cœur s'épouvante & se trouble lui-même ;
On frémit dans l'horreur long-tems enseveli.

Sous le vent du chagrin dans ce moment extrême ,
Le flambeau de vos jours s'est en effet pâli.
Mais à ma voix levez une vue assurée ;
De l'antique Univers envisagez le cours ;
Ces Globes suspendus & les nuits & les jours ,
Conduisent sur son char l'immortelle durée.
D'un spectacle si grand & touchant pour le cœur ,
Jamais n'éclatera votre faux empiée :
Loin de lui pour vous coule une vie épurée.
Du sort à vos regards découvrons la faveur.
Tout pour vous est possible à mes sens indomptables ;
La nature servant mon utile dessein ,
Vient enfin renverser ses portes redoutables
Sous mes bras qui long-tems les secouaient en vain.
Admirez cette Reine abaissant sa couronne !
Au dessus de l'orgueil & du Sceptre & du Trône
Qu'elle est sublime encor ! sans mouvoir l'œil soudain
Sa seule volonté du fond du Sanctuaire ,
Fait marcher l'Univers dans son ordre certain ;
Et pressant chaque pôle , aplatisant la terre ,
En raffermir le corps & relève son sein.
Non , ce n'est en effet que la terre elle-même ;
Voici les Elémens que composent sa cour.
L'air & l'onde & les feux dans leur accord suprême ,
D'êtres reproducteurs peuplent votre séjour.
Le foyer des volcans dans leurs flancs redoutables
Roule , épure & condense & fixe les métaux ,
Le vaste dos des mers transporte vos vaisseaux ,
Et leur sein vous nourrit de poissons innombrables.

Les Aquilons parfois brifant quelques forêts ,
Et parfois écrasant des vailſſeaux ſur les ondes ,
De l'hieble ont nettoyé les ſemences fécondes ,
Qu'on voit en nappes d'or embraser vos guérets.
Vous m'entendez , Mortels , & vos lèvres ſourient.
Que les bienfaits de l'air aux yeux ſe multiplient , (j)
Sous ſes ſouffles preſſés , vont voler vos vailſſeaux ;
Mais dans ſon ſein fluide & que l'aile diviſe ,
En bataillons preſſés qu'il s'égare d'oïſeaux !
Dont votre goût blazé ſur vos tables s'aiguïſe ,
Ou qui par leurs doux chants parfois charment vos
maux.

(l) L'air vient miner les monts ſous tous ſes pas
tranquilles ;

Il a pu ſeul pour vous ſéparer dans le van
Des épics nourriciers les pailles inutiles ;
Où des mondes ſans fin ce ſublime tiran (m)
Preſſe le double pole & les flancs immobiles ,
Il lance autour de lui ces globes découverts ,
En balance la maſſe & ſes fureurs utiles ,
Dans ſa marche conſtante entraînent l'Univers ;
Ou zéphir amolli ſur ſes mobiles aïles ,
Il porte les parfums à tous les ſens des belles
Et ſouvent de leurs feux dans les bras de l'amour (n)
Il rafraîchit l'ardeur , où ſur ſes étincelles
Il ſouffle & la rallume éteinte avec le jour
Protée il ſe varie & par-tout s'inſinue ,
Entretient dans l'hiver notre foyer ardent ;
Il gémit aux échos , il mugit dans la nué ;

Des freles chalumaux il sort en sifflement ,
Et le berger par eux soupire à sa bergere
Son languissant amour , son desir de lui plaire.
La trompette a roulé les plus superbes sons ,
Et presse dans ses flancs ses flancs moins élastiques ,
L'éclat en retentit de nos prix olympiques.
Le mur ailé qu'il roule a broyé les moissons.
Je le vois élément d'une vie assez douce.
Du sein des animaux les soufflets sont levés ;
L'air entre & se répand dans leurs sens abreuvés ,
Et des soufflets baissés le poids déjà repousse
Le reste par deux jeux dans la mort achevés.
C'est par lui que tréfaille & sent si bien notre être
Sur un sein palpitant nageons-nous dans l'amour
Il erre & vient en souffle à nos levres paraître ;
Se précipite , est lent ou coupé tour-à-tour ,
Et dans nos doux élans s'entrechocque peut-être...
L'œil en pleurs , l'homme alors se félicite d'être
Mais en NOTHUS soudain des bouts de l'Univers
L'air rassemble en un corps autant de corps divers.
C'est à nous de trembler sur de prochains naufrages
De sa colere même achetons ses présens.
Helas ! avec effort entassant les nuages ,
De leurs flancs déchirés il traîne les torrens.
Ils tombent sur nos mers & soulèvent leur plage
Jusqu'aux faites altiers de nos villes en pleurs ,
On les voit avec l'eau s'applanir sous l'orage.
La mère défaillante oubliant ses douleurs ,
Veut consoler en vain par le plus doux langage

Son fils qui déjà mort à ses côtés farnage,
L'amante pour l'amant suspendant ses sanglots,
Croit périr avec lui, le presser sur les flots,
Et n'en a pu saisir que l'insensible image.
Loin d'elle il expirait. Que de toits paternels
Ecraient en flottant des familles entières,
Des Ministres de Dieu fermes dans leurs prières
Meurent entre leurs mains embrassant leurs autels.
J'ai moi-même une fois vu cet affreux ravage,
Et sans doute d'enfans sous l'onde ailleurs détruits,
Deux berceaux à mes yeux roulerent leurs débris;
Ils heurterent mes pies errans sur le rivage;
J'en perdis aussitôt tous mes sens attendris.
Le malheur vous essaie à de longs intervalles,
Je ne vous le tais point; je permets à vos maux
Des soupirs & des cris & des larmes égales;
Mais votre front des fleurs peut ceindre les émaux.
Les tranquilles loisirs vous offrent tous leurs charmes,
Le désir dans vos sens allume encor ses feux,
Sur vos pas j'apperçois les plaisirs & les jeux
Qui par un tendre soin vont essuyer vos larmes.
Tous doivent vous séduire & toucher votre cœur.
Ah! dans ses bienfaits seuls le sort mit sa confiance,
Comptez les voluptés, estimez le malheur;
Votre main du bon sens doit tenir la balance,
Ce globe est assez bien pour la vie ordonné.
Levez des yeux contens, aimez votre existence.
A ne se plaindre plus le cœur est enchaîné.

Vous voulez changer tout , quelle affreuse misère !
Jadis épouvantés par les traits du tonnerre ,
Et ces torrens de feux du volcan élançé ,
Quand des troupes d'authans bouleversaient la terre
Sur son axe à demi par le tems fracassé ;
Les mortels avec joie & d'un œil insensé
(o) Dans l'espace paisible ont vu que la nature
Sous son voile fuyait du globe renversé ,
Et laissait vers l'Ether d'une main trop peu sûre ,
De l'Univers caché sous une nuit obscure ,
Le sceptre retomber aux côtés du repos ;
Lorsque les yeux palis & pleurans sur nos maux ,
Elle s'abîme enfin dans la vapeur impure
Qui nage & s'épaissit sur le sein du cahos.
Alors couché toujours le repos immobile ,
Sur une foible main à demi relevé ,
Veut de l'autre long tems sur l'Ether abreuvé
Balancer dans l'orgueil de son cœur imbécile
Ce sceptre qui trompa son effort inutile.
La langueur du Dieu même enchaîna tous les sens ,
Sous des nœuds immortels & dont le poids l'accable ?
Il laisse retomber son corps épouvantable ,
Qui s'est appesanti sur les airs gémissans.
Les mortels s'égarèrent dans l'ombre solitaire ,
Et revoquaient d'horreur un vœu si téméraire !
Vers la voute des cieux leurs plaintes s'élançaient ;
Les mères dans les pleurs se penchaient sur leurs
filles ;
Les vieillards essayaient à calmer leurs familles ;

Par un reste de vie à peine ils palpitaient.
Déjà l'onde & la nuit enveloppaient la terre ,
Comm'un linceul de mort. Par-tout regnait le deuil.
La race des mortels au cahos nécessaire ,
Court s'engloutir , & trouve un immense cerceuil.
Sous les mains du repos les forêts s'affaîsèrent ,
Et les antiques monts sous ses pieds s'abaîsèrent.
Tout globe était pressé (p) l'air aussi qui s'unit ,
Et sous le poids du Dieu l'Univers s'aplanit.
D'un profond Océan immobile surface ,
Seuls survivans du monde & libres dans l'espace ,
Quelques hommes ont fui sur de frêles vaisseaux.
Ils bravent le repos qui cede à leur audace ;
Ils ont avec leurs fils vu des déserts nouveaux ,
De la secrète horreur éclore parmi l'onde ;
Ils avaient près d'eux pris leurs plus chers animaux.
Le succès garda tout & la tige féconde
De fruits renouvelés sur ces faibles rameaux ,
Refleurit lentement jusqu'aux deux bouts du monde.
Oui , déjà l'Univers de sa tombe est tiré ;
Les élémens épars & pressés dans leur poudre
Se rélevent en corps. Tout s'est régénéré ,
(q) La nature revient sur un char qu'ont doré
Les feux que sur ses pas amoncele la foudre.
On l'apperçoit de l'œil effrayer le repos ,
Qui loin du sceptre en pleurs sous le poids de son
aile ,
Pour la première fois marche & fuit devant elle ,
Et par delà l'espace est rejoint au cahos.

La nature adora dans l'Etre son essence.
Sur le sceptre repris elle fit ces sermens.
Je veux à conserver , illustrer ma puissance.
C'est à moi de regner sur les quatre Elémens
Que je pése en ma main comme dans leur balance.
Vous , aimez-moi , mortels , vous êtes mes enfans ,
Je vous porte en mon sein , vous verrez ma clémence.
La terre brille encor du jour de sa naissance.

[R] Les momens de la mort sont sans doute éloignés ;

De siècles quel essain dans la durée avance !
Des pleurs de mon amour ils vous verront baignés.
Calmez vos tendres cœurs , reprenez l'espérance.
Cependant le Soleil monte au centre des airs
Qui par tout emportaient sa lumière féconde ,
Aux Globes reproduits dans ce jeune univers.
Les airs étaient encor le seul ressort du monde ,
Et par leurs sifflemens dans leurs accords divers.
Des Globes résonnans dans leur course profonde.
Aux sens de l'homme encor répétaient les concerts.
Un équilibre sur rentre enfin dans l'espace ,
Mais la terre étalait ces spacieux débris ,
De gouffres & de monts qui jonchent sa surface (S).
Comm'on voit aux Palais à l'instant rebâtis
Des vieux murs abattus les décombres en masse.
Quoi la nuit de l'erreur sur leurs regards s'entasse !
Puisseient-ils la bannir ! non , je vois nos ayeux ,
De la fable créer les sinistres merveilles ;
Des géants , crioient-ils , ont combattu les Dieux ;

(T) La foudre en retentit encor à nos oreilles.
Tous ces monts par leurs mains lancés comme des
traits,
Furent ainsi brisés & se bouleversèrent.
Qui seulement eut pu les ébranler jamais !
On voit pour engloutir les lâches qui tremblèrent,
Et loin du champ des Rocs dans les bois s'en-
fuiaient ;
Fumer tous ces volcans que leurs mains allumèrent,
Et ces torrens noircis qu'après eux ils roulaient.
Le bras des uns sans doute a terrassé les autres
Sous des chaînes de feu gémissent les vaincus ;
Ils ont d'horribles jours ; plus tristes sont les nôtres.
Au pouvoir des vainqueurs nous sommes tous échus.
Les vaincus relévés sous ces masses pefantes,
Vont en fureur encor les jetter vers le ciel ,
Ou leurs mains briseront du séjour immortel
Les voutes retombant sur nos têtes tremblantes.
Nous en périrons tous , ô destin criminel !
Où nous réfugier , quand ce tems si terrible.-
Leur lamentable cri s'éteint dans leurs douleurs.
Le tems leur apporta son remede invincible.
Il fut toujours changer tout , & jusqu'à nos cœurs.
L'homme moins effrayé chercha d'autres erreurs.
Il suit aveuglement leur inconstante trace.
De la terre en effet le sein paré de grace ,
Se recouvrait de fruits , d'émeraude & de fleurs.
Alors de dieux plus doux on crut voir les images.
Comme d'un corps d'argent revêtu de nuages

L'Ether se précipite & descend au printems
S'étendre sur le sein de Cybele épuisée.
Il calme sa langueur sous ses baisers brulans,
Sur les sillons ouverts il verse la rosée.
L'imagination sous son actif pinceau
Partout offre des Dieux à la tendre ignorance,
Loin du satyre aimé la Naysade avance.
Murmurer ses regrets dans l'onde du ruisseau ;
Sous le faite tremblant la dryade en silence
Frémit de voluptés au sein de l'arbrisseau.
Leur conqué dans les mains sur les plaines humi-
des,
Les Tritons s'élançaient après les Néréïdes
Qu'ils traînaient tout-à-coup dans le profond des
eaux ;
Pour les embrasser mieux sur leur lit de coreaux ,
Leur souffle qui remonte en écumes liquides
Sur la surface au loin fait bouillonner les flots,
Flore multiplia les fleurs sous son haleine ;
Sous les pas de Bacchus le pampre reverdit,
Dans le tissu des fruits que sa main arrondit,
Vertume des saveurs dessina chaque veine ;
Pan garda leurs troupeaux , les Sylvains leurs forêts
Vulcain forgea la foudre , & c'étaient-là ces traits
Que Jupiter lançait avec l'arc de sa haine.
Mais Vénus les détourne & fier de ses Tributs ,
L'amour de l'Univers la proclame la Reine.
Emblèmes d'abord surs & bientôt méconnus
D'un séjour que l'horreur ceint par-tout de sa chaîne

Mais a-t-il pu la rompre , il en sort plein d'at-
traits.

Phœbus verse le jour & seul Eole entraîne
Les vents sous son Empire enchainés à jamais ;
Ainsi dans le sommeil qui trompe la pensée,
Aux replis du cerveau l'image embarrassée,
D'odieux traits mêlés à des traits enchanteurs,
Offre encor au réveil des monstres imposteurs,
Telle d'affreux Géants , d'aimables Dieux l'idée
Se confondit chez l'Homme & grossit ses erreurs
Tous ces Dieux sont abstraits dans son ame obsé-
dée.

Il veut les voir , s'agite , & long-tems court en
vain.

Par-tout les fleurs pour eux semèrent son chemin,
Toujours sa vue errait par-tout intimidée,
Mais il n'aperçut rien. Ah ! quels doutes cruels !
Voilà qu'il crut les voir s'élever dans l'espace
Et s'enfoncer entr'eux aux Palais immortels.

L'homme pour rappeler leur étonnante race,
De ses mains ici bas leur construit des Autels ;
Il les crut comme lui sensibles aux offrandes.

O Temples ! font-ge encor vos faites que je vois !
Que le feu sacré serve à bruler leurs guirlandes,
Vous croyez d'Apollon entendre encor la voix,
Et les Muses chanter sur leur lyre immortelle,
Du pouvoir de ces Dieux la grandeur solemnelle.
Ce sont des ombres , oui : mortels , suivez moi ;
vous.

(U) Est-il rien entre Isis ou Tiphon , Oromase
Arimane ? & vous donc à ces noms en extase.
Ebranlez-moi les murs de leurs Temples jaloux ,
Et sur ces immortels dont le rampant nuage ,
A travers les débris veut fuir votre visage ,
Jetez-les sans efforts & les en couvrez tous.
Que la Justice seule & vous charme & vous guide.
Votre cœur est pour elle un sanctuaire ouvert.
Si je l'y vois entrer , que sa voix y préside :
Et moi jusqu'à ce jour encor chanfre timide ,
je fais , à votre honneur retentir un concert
Sur le ton des Authans du Royaume liquide.
Au dessus de la terre élevons mes regards ;
De ma tête à moitié je perce l'Athmosphère ;
Les peuples sont par-tout comme la poudre épars.
Ce Globe suspendu dans un cercle prospère ,
Sur son axe avec soi fait tourner leurs remparts.
Et tour-à-tour les offre au jour qui les éclaire.
Moi seul pour méditer loin du choc des hazards ,
Sur des nuages purs & fixe & solitaire ,
Je me crois emporté par la douceur des Arts.
Sur leurs tons variés qu'ils accordent ma lyre ;
Oui , malgré moi ma main qui sur tous la pinça ,
Se retrouve ou s'égare au charme qui m'attire ,
La fleur au matin fraîche & l'amour du Zéphire
Se sèche , mais avant sur la tige pencha ,
Et par frêles débris du tronc se détacha.
J'ai d'un coup-d'œil du Globe embrassé l'étendue ,
Où rien de faible encor ni de vieux à ma vue ,

Ne chancelle ou ne tombe en déperissement ;
Il marche sur soi-même en son sûr mouvement.
Son immense équateur sur ses poles s'appuie ,
La terre en son sein roule & balance les flots ,
Les flots pressent ses flancs qu'ils forcent au repos.
Tout par ces deux Loix naît , croît & se fortifie ;
Le gazon & les fruits , les forêts & les fleurs.
L'homme & les animaux ainsi voient leur espèce
Par le don immortel d'une jeune vieillesse ,
Conserver la beauté , le nombre , les couleurs ;
Tels brillent au printemps si l'hiver les efface.
Les Astres par leur poids gravitant dans l'espace ,
Repoussent entr'eux l'air où se soutient leur cours.
Le Soleil siege au centre , & des ans & des jours.
Le cercle est devant lui circonscrit avec grace ;
Mais lui-même emporté sur son char de rubis ,
Ou lentement couché sur l'argent d'une nuë ,
Ou d'étingélans feux ou de rayons blanchis ,
Ceint la terre gaiement sous ses pas étendue.
Telle une fille jeune & brillante d'appas ,
Apprend par sa rougeur & sa joie ingénue ,
Qu'elle attendait l'époux qui se plonge en ses bras ;
Ainsi Cibeles éclate , & tel son front se noie
Dans le souffle humecté que l'air sur elle envoie
Sous l'écharpe d'Iris d'où coule l'incarnat ,
Cibele à ses enfans sur cent pays déploie
Son sein fertile encor & riant de la joie
Dont l'immortelle tremble en ce tendre combat ,
Où détruisant toujours , elle entretient sans cesse.

L'individu n'est rien dans son immense état ;
Ses fils sont seulement comptés par chaque espèce.
Leur force est sa vigueur , leur nombre est son
éclat.

Sur les sommets sacrés où conduit le délire ,
Le chantre malheureux qui savoit sur sa lyre
Moduler ces accens par son cœur destinés
A prévenir vos maux & vous voir fortunés ,
Doit-il déjà mourir dans la fleur de sa vie ,
Sous le souffle glacé de la mélancolie ?
De ses propres débris dans la terre filtrés ,
Les suc pour un palmier peut-être préparés ,
Vont en sève monter à sa cime flétrie ,
Et ranimer bientôt ses fruits décolorés ,
Sur les restes de l'un par le temps épurés ,
L'autre ainsi voit toujours sa vie épanouie ;
C'est ainsi des Soleils , ainsi du vermisseau.
S'ils different encor , ce n'est plus qu'en durée.
L'Astre des ans poursuit sa carrière assurée ;
Mais une race entière est plongée au tombeau : (V)
Dans le fond des marais , une autre naît peut-être ,
S'accroît durant un siècle & se fait reconnaître
Au front de la jeunesse , à son esprit nouveau.
Quel bois la cache encor ? qu'on m'en montre la
trace ;

Moi-même je mettrai des fleurs sur son berceau.
Las , verrais-je opprimer cette sensible race ?
Je l'aime dans mon cœur , & contre ses tirans
J'implorerai par-tout un égide prospère

La vengeance pour elle inspirera mes chants ,
Et fait par moi toujours sur les deux continents
Retentir de sa voix le terrible tonnerre.
Pour moi la crainte est rien ; je fais la mépriser ;
Moi-même je vous cite à l'espèce future ,
Américains sacrés ! Espagne trop parjure !
Abominable Empire ! Eh ! peux-tu t'abuser ?
Ce peuple est dans tes fers ; quelle fut son injure ?
Tu lui portais ton Dieu. Quoi ! ce Dieu de la paix
De tes Prêtres menteurs abhorrant le calice ,
Alors n'en fuyait point aux hymnes des forfaits.
Sans doute il avait fui. Sois maudite à jamais
Amérique ; posons sur ta tête timide ,
La guirlande de fleurs dont nos soins caressans ,
Au jour de leur naissance entourent nos enfans.
Tu sors du sein des mers. O jeune Océanide !
J'admire ton front vert , ta chevelure humide ,
Mais ramasse ta force en géant indompté ;
Les glaives sieraient bien à tes bras intrépides :
Sens l'audace du droit , & cede à ta fierté.
Perce devant tes pas ces cohortes perfides
Qui conservent sur toi leur règne illimité.
De l'Asie & l'Afrique horrible tyrannie ,
Sur cent peuples foulés tu leves tes couteaux ;
Je pleure en te voyant étendre tes cordeaux
Des confins Japonnois à la mer de Carie.
Quoi ! tu cours aux enfans , & ta rage leur crie :
Vos peres , tuez-les , devenez mes bourreaux.
Les vivans vont manquer à l'excès de tes crimes ;

Cours au sein maternel étouffer tes victimes ,
Le désespoir sous toi dut creuser des tombeaux :
Nations , il est temps , vengez donc votre vie :
Joignez sur les trois mers une main ennemie ,
Et jurez des tirans l'ordre exterminateur.
La terre qui frémit sous leur regne imposteur ,
Se soulevant , peut-être ébranlera leur trône.
De vos peres cachés dans son sein où bouillonne
Le feu de la vengeance & le vent destructeur ,
Les ossemens rougis des meurtres de l'automne , (X)
S'agitent dans la poudre au spectacle oppresseur ,
De leurs fils écrasés sous des sceptres que donne
A de lâches brigands la foiblesse & l'erreur.
Ces sceptres furieux frappent à leur caprice
Le crime & la vertu par-tout épouvantés.
Sur sa couronne en pleurs soupire la Justice ,
Et le crime sauvé souriant près du vice ,
S'avance dans l'orgueil de ses fausses clartés.
Colosses impuissans & que des héros brisent ,
Vos tirans , nations , peuvent être détruits.
O contre leur courroux que vos poignards s'aiguissent !
Au marbre des palais pour le pouvoir construits ,
La liberté tonnante & qui vers vous s'écrie ,
Accourra sur vos pas sapper leurs fondemens-
Ses foudres ramassés par vos bras triomphans ;
Ensuite couronnez votre audace ennemie
Sur les Temples en feu sous vos coups s'écroulans.
Frappez sans vous lasser , poursuivez jusqu'au faite :

L'erreur harpie encor en d'immenses pays,
Sur des corps différens multipliant sa tête,
Fantômes insensés d'un souffle anéantis.
Aussi-tôt sur vos fronts qu'éleve leur défaite,
Le bonheur étendra ses festons reverdis.
Alors pour vous guider interrogez les sages ; (Y).
Que sans cesse au creuset ils replongent vos mœurs,
Jusqu'au jour où surpris de leurs propres ouvrages,
Forts & purs comme l'or ils trempent tous vos cœurs.
Ensuite de vos loix disposant l'équilibre,
Ils placeront leur baze, & votre seul accord
Devient pour vous, mortels, un centre sûr &
libre,
D'où l'état se maintient & marche sans effort.
(Z) Il faut différens poids pour les autres puissances,
Que chacun en soit ferme & se rapporte au tout.
Il faudra les fixer comme autant de balances,
Qui rapprochant de loin leurs funestes distances,
Vont au centre commun s'assujettir par-tout.
Soit que comme en ces jours d'une aurore immortelle.
(A B.) Un Monarque sensible & plein d'un tendre ennui
Sur les maux dont souffrait son peuple si fidele :
Des sages consultant la science & le zèle,
Par de profonds arrêts, fit voir un père en lui : (BC)
Soit qu'un Sénat auguste expliquant ses oracles,
De la patrie en soi renferme tout le corps : (C D)

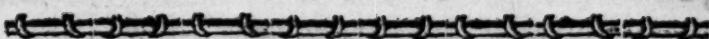
Soit qu'état plus heureux mais fécond en obstacles
Et du droit naturel conservant les trésors , (D E)
La cité rassemblât ses enfans sous son aile,
Et d'eux tous pour opter , prit la foi solemnelle ,
Seule au dedans fût juste & sacrée au dehors.
Sans cet appui des loix que tout peuple périsse ,
L'un frappe impunément l'autre d'un bras de fer
Et dénature tout qu'il refait par caprice.
Le fort détruit le faible & l'homme simple & fier
Voit l'insolent flétrir son honneur en tout cher ;
Ou jamais excités d'aiguillons politiques ,
Les membres de l'Etat dans leur lâche froideur ,
Sont bientôt renversés aux langueurs anarchiques.
Tout se sèche & s'éteint , l'Etat n'a plus un cœur.
Non , vous n'êtes plus rien , citoyens fantastiques ,
Ou faits pour l'infamie & voués au malheur.
Je plains moins les premiers qui de vrais frénétiques
En s'entredéchirant , ressentent , la fureur ,
Tous de la liberté victimes fanatiques.
Je fais qu'elle est le bien des ames héroïques ;
Il lui faut une borne & vous n'en voulez point. (EF)
C'est ici qu'est l'erreur , mais aux fables antiques
On lit un apologue adapté sur ce point.
La terre était d'abord féconde sans culture ,
Mais le temps sous son souffle en dessécha les flancs.
Les hommes ne sont plus errans à l'aventure ,
Et de travaux communs que règle une mesure
Ils imposent le joug à leurs cous gémissans.
Ils furent consolés par le charmant spectacle

D'abeilles qui formaient devant eux un état ;
Infatigable aux soins , ferme devant l'obstacle
Et dans la paix dressaient sous les yeux d'un Sénat
De leur azile d'or les voutes régulières ,
Au creux d'un arbre antique & dont Saturne abat
Des débris tous les jours sous ses dents meurtrières.
Ils admirent de l'œuvre & le plan & l'éclat.
Quels vastes magasins pour vingt saisons entières !
Que des mœurs le tableau leur parut précieux !
Les abeilles sont sœurs , les hommes furent frères.
Ils s'aiguillonnent tous de la main & des yeux.
Le travail fut plus long & la moisson plus riche.
Pour les faibles toujours le fort ouvre la friche.
Pour les stériles tems les grains sont entassés.
Pas d'unanimes cris sagement élançés
Ont élu un Sénat. La forme en fut solide.
Une paix sainte alors s'assit dans leurs bosquets.
C'est aux plus prompts succès un infaillible guide.
La cité put bientôt se bâtir des Palais.
Ses chefs y sont logés ; mais leur simple hauteffe
Vécnt frugalement , n'exigea point de frais.
Les abeilles en ont de peu sages auprès.
On fut des Citoyens respecter la richesse.
Quel monstre sous son souffle infecta ces progrès ?
Voici tout. De frelons une horde insolente
Arriva sous leurs yeux dans les champs du travail ,
Où tous en frémissant dans leur serre tranchante ,
Aux abeilles des fleurs déroberent l'émail ;
Même ils le dissipaient sous leur aile bruyante ;

Des hommes vont paraître & je les ai formés.
 Ici je m'applaudis & je ceins la couronne.
 Leurs cœurs d'un triple acier par mes mains sont
 armés ;
 Mais du laurier sacré dont mon front s'environne ;
 Que m'importe le prix , mortels , si vous m'aimez.
 Restons égaux en tout , hélas ! je l'abandonne.
 Le talent à ce jour accourrait à vos yeux
 Sur mon front jeune encor poser son diadème ;
 M'asseirait sur son trône & courberait lui-même
 Des mortels à mes pieds le front respectueux ;
 Je lui répondrais ; non , Dieu , je te remercie :
 Laisse-moi pénétrer dans le fond des forêts ;
 Et les antres cachés où la philosophie
 Vient à l'homme sensible expliquer ses secrets.
 Je consens à ce prix qu'on ignore ma vie.
 Je reviendrai , Mortels , dans vos sociétés.
 J'y voudrais , confondu , marchant à vos côtés ;
 Répéter sur mon luth le docte apprentissage
 De naissantes vertus , de neuves voluptés ;
 Comme l'heureux Nocher d'un immense voyage
 Rappelle à ses amis d'illustres raretés.
 Déjà l'air vient plus doux abreuver mon haleine ;
 Et mon œil étonné par le tendre plaisir ;
 Voit sous ce talisman fuir une crainte vaine.
 Je peux de joie enfin pousser quelque soupir.
 L'odieux fanatisme aux flammes dans sa bouché
 Sur le champ de la mort étendu par vos bras ,
 Expire dans l'horreur de sa haine farouche ;

Et des poisons au loin bouillonnans sous ses pas ,
 En vain s'effaie encor à noyer vos états.
 La tyrannie ainsi voit ses trônes en poudre ;
 Sous de voiles sanglans reposent ses poignards.
 Entre vos bras toujours soutenez votre foudre ,
 Pour abattre à vos pieds ses insolens remparts.
 J'affure vos succès ; je crois votre courage ,
 Sentez bien votre force. Il faut vivre par vous.
 Votre indomptable cœur deviendra votre ouvrage.
 Si votre front est libre, appliquez-le à l'orage.
 Il peut presser ses flancs & domptant tous ses coups ,
 Loin de vous le pousser dans un désert sauvage.
 Alors vois-je pour vous à mon œil enchanté ,
 Sous leur voile d'argent descendre sur la terre
 Des Palais entr'ouverts de l'immortalité ,
 Les vertus dont le front par sa douceur tempère
 Les feux étincelans de la Divinité.
 De leurs six ailes d'or qui rasent ma demeure
 Je les vois s'envoler dans vos divers séjours.
 Compagnes de ma vie , en tous lieux , à toute heure ,
 Je les reconnois bien. Sur mes nuits & mes jours ,
 Elles versent leur paix , elles font mes amours ;
 Elles trompent mes maux ; mais devant que je meure
 Ma voix voudrait chez vous le fixer pour toujours.

FIN du premier Chant.



NOTES

DU PREMIER CHANT

DU

PHILANTROPE.

(A) Je proscrire le Temple où préside Apollon.

IL serait bien tems que la raison regnât seule dans nos écrits comme dans notre entendement. A quoi bon conserver des Dieux fantastiques & dont le bon sens est las, tandis que l'image des différentes vertus est reconnue ? Voici les objets sacrés qu'on doit offrir aux hommes. J'ai donc cru pouvoir interroger l'humanité qui enflamme ou doit enflammer tout Ecrivain. Car en substituant un Etre réel à la place d'un qui est faux, on augmente encore son enthousiasme. Il est facile de voir que ces sortes de débuts pris des idées de la Fable, ainsi que toutes ces machines postiches d'intelligences où de génies ont beaucoup perdu de leur chaleur ou de l'intérêt ou de l'utilité, depuis que ces absurdités sont plus généralement senties. Malgré tout l'art maintenant du Poëte, il n'y paraît plus que plein de glace & de manie avec lesquelles il veut s'enfler ou s'élever & se composer une forme surnaturelle pour en imposer.

(B) Tu fuis aux cris du sang de nos Prêtres cruels. Rien ne m'a jamais paru plus auguste & d'une plus pro-

fonde sagesse que cette coutume que M. Renal rapporte des Peruvians. Ils effaçaient tout ce qui avait relation aux crimes après le Jugement, & gardaient solennellement au contraire plusieurs chartes où étaient écrites toutes les vertus de leurs Ancêtres & les célébraient fréquemment sur le théâtre où ces vertueux personnages représentant leurs actions, étaient comme une leçon vivante pour les autres hommes. On ne voit point encore la liaison de tout ceci & du vers qui est l'objet de cette note. Cependant je ne l'ai peut-être écrit que pour en être l'occasion. Je veux prouver par des conséquences d'une métaphysique incontestable comment le sang versé par le fanatisme d'une année ou d'un jour chez une nation doit y multiplier à l'infini les germes de colere & de cruauté, sur-tout si ces affreux événemens sont consacrés dans des écrits publics. Ces germes n'écloient point, parce qu'ils sont comprimés par les loix & l'honneur plus qu'elles sont pour le bien. Mais les desirs furieux de vengeance dévorent seuls les hommes. J'entre un peu avant dans un principe que M. Hume n'a fait que poser. Les Loix par lesquelles nos pensées s'opèrent, dit cet illustre Anglais, le plus profond, le plus subtil & le plus sûr de tous les métaphysiciens à mon avis, lorsqu'il n'applique pas cependant cette science à la métaphysique de Dieu ni à la morale, sont la causalité, la contiguité, l'affinité. Ces trois mots ne composent-ils pas un code de métaphysique évidente de l'esprit ? Mais reprenons. Dans l'âge qui est le triste témoin des scènes sanglantes du Fanatisme, combien les organes de la génération présente ne reçoivent-ils pas des caractères de meurtre & de fureur ? ces caractères sont mêlés chez elle à ceux du nom des malheureuses victimes qui étaient pour nous des personnes

cheres , des parens , des amis , une amante. Tous ces caractères du nom des personnes cheres sans cesse reproduits dans la conversation comme son plus aimable objet , vont inévitablement remuer dans le cerveau les caractères de fureur & de meurtre qui y sont rangés à côté. C'est une nouvelle percussion qui les unit davantage les uns aux autres. Dans les états où il y a propriété de biens & de femmes, les noms de nos Peres , de nos bienfaiteurs & de nos maitresses forment souvent des sujets de dissension entre les hommes. Alors les représentations de ces noms sont agités violemment dans le tissu cellulaire de la mémoire , où les caractères de la fureur & du meurtre placés aussi , sont entraînés dans le tourbillon des premiers. Le cours de tous ces signes brouillés , s'étend rapidement du cerveau dans toute la machine : delà cette espèce de délire qui accompagne l'extrême colere ; delà les outrages & l'effusion du sang. Ne croyez pas que l'activité de tous ces caractères doit s'affoiblir à la longue , comme toutes les forces pyhsiques connues que l'on n'entretient pas continuellement. Chaque acte semblable tourne en entier au profit de ceux qui seront exécutés à l'avenir. Car les signes par la violence qui les pousse , sont obligés de passer par leurs premiers calibres , d'où ils sortent avec une forme imprimée plus fortement que jamais. Ceci est une expérience de tous les jours dans les choses les plus simples. Plus vous remuerez circulairement une petite boule d'argile sous vos doigts , plus vous en perfectionnez la rondeur. Il en est ainsi pour toutes les figures variées des élémens de nos passions. Le premier homicide commis a seul été peut-être par ses diverses combinaisons dans toutes les têtes humaines la matrice des forfaits des différens âges. Quand la génération présente aux hor-

reurs du fanatisme & de la tyrannie les récite devant ses enfans encore à la lisière, voilà donc qu'elle met chez eux le tipe des fureurs & du carnage qu'ils n'eussent peut-être sans cela jamais connus. La matière de leurs organes est alors si molle, qu'elle doit en être bien facilement figurée : ensuite on leur présente des livres où ces horreurs sont décrites avec tout ce que l'éloquence a pu leur ajouter sans blesser la vérité. La lecture conserve ou renouvelle, s'ils étaient effacés, & sur-tout fortifie les caractères chez les adolescents ou les hommes faits, selon que les organes sont plus puissans. Les Poètes qui imaginant des personnages atroces, prétendent exciter par-là l'indignation contre les crimes, me paraissent bien inconsiderés. Ce sont des Médecins qui font une plaie au genre humain pour le guérir après par le merveilleux de leur art. Ils me diront eux-mêmes, selon mes principes, que les caractères du forfait une fois tracés chez les hommes, ont besoin qu'on y mêle ceux de l'indignation. Les traces du crime s'oblitéreront à la longue, si l'on n'y en ajoute point de nouvelles. Alors il y aura un bien moral absolu ; car on doit également détruire le souvenir du vice & généralement de tout ce qui est opposé au bien. La politique aurait tort de croire que les objets du mal moral doivent être nécessairement offerts aux yeux des hommes ou du moins conservés dans ses mains, afin de les comparer avec ceux du bien & de choisir ce dernier après un jugement fixe. Je n'appelle point mal moral mille choses indifférentes au bonheur des hommes ou qui même y seraient fort propres, mais dont la proscription est consacrée par des préjugés de tout genre chez tous les peuples. Le mal moral réel choque trop évidemment notre intelligence. A peine se fera-t-il offert, qu'elle le repoussera. Les politiques ten-

dant uniquement au bien & l'atteignant, sont certains d'avoir laissé le mal hors du cercle & très-loin d'eux. Une fausse philosophie dira que de l'exposition des vices résulte une plus grande lumière de la vertu mise en opposition, & que l'amour de l'une croît avec la haine des autres. Trivial Adage des Médecins du peuple qui lui disent & lui font répéter qu'on a besoin des maladies pour mieux goûter la santé. L'éloquence perdra la ressource des contrastes. On s'en lasse un peu. Elle est celle des génies faibles. Les déserts les plus épouvantables en apparence peuvent être considérés sous un aspect gracieux. Le Sage y rencontre le calme & la pensée qui l'y a suivi. Nous n'aurons plus dans les arts que des morceaux où les grandes & les petites beautés seront étalées avec uniformité & variété. C'est bien assez pour l'enchantement. Je crois que toutes les compositions où le beau est combiné avec l'horrible, trompent également l'Auteur & l'Amateur. L'un croit ne donner que du plaisir, & l'autre qu'en prendre, lorsqu'il y a eu un partage égal entre les sensations : peut-être même y souffre-t-on plus qu'on ne s'y amuse, car du plus grand nombre des sensations agréables ou désagréables se sont formés la déplaisance ou le plaisir. Ce n'est pas que je connaisse la douceur des larmes ; j'en ai trop versé pour cela dans le cours de ma vie. Si toutes étaient nuisibles, sans doute je ne serais plus. Les pleurs absolument doux sont celles-là seules qui coulent dans une occasion où il n'y a point de crime & où tout est innocent ; autrement la colère s'y mêle, & ses pointes acérées nous déchirent. Je suis fâché que mes idées un peu développées dans cette note, soient autant éloignées de celles des Ecrivains que je respecte le plus. Mais qu'on observe que ce n'est point ma

passion pour ma chimere , puis que je suis parti d'un principe qui n'est point à moi. Les conséquences m'appartiennent. Si l'on veut examiner leur enchainement , on se convaincra que je n'ai point fait de fautes de logique : du moins je ne le crois pas. C'est donc le tort des choses & non le mien. J'ajouterai ici un raisonnement que je n'offre qu'aux Philosophes. Les hommes ordinaires n'auraient pas autrement manqué de se récrier qu'il compléterait seul la palpabilité de mes erreurs. Le voici. Ce n'est plus le premier homicide commis qui a été la source de tous les crimes de la terre , mais la mort naturelle du premier homme aura formé les premiers élémens. Chaque mort naturelle des autres hommes en aura ajouté de nouveaux. Tous auront à la fin composé ce grand nombre de sensations viciées , nécessaires pour pousser un homme à commettre un premier homicide. Celui-ci une fois exécuté , doit avoir donné une forme bien plus ferme & plus d'activité à ces élémens ; ainsi des autres qui y auront même ajouté des élémens nouveaux , selon ce qui était environnant sur la scène où ils ont été commis. J'explique. Lorsque les enfans auront vu étendu le corps de leur père mort , tous ses membres sans mouvement , ils auront cru sans doute qu'il sommeillait ; mais trouvant son repos trop long , ils l'auront pris par la main pour l'éveiller. Je ne parle point de sa maladie ni de son agonie ; l'homme de la nature n'en éprouve point. Ces tristes enfans auront donc senti que ses membres étaient roides , & qu'ils ne pouvaient plus les lever mollement vers leur bouche pour les baiser. L'odeur du cadavre les eut bientôt repoussés , si le sentiment tout puissant ne les eût précipité sur lui. Ils l'auront soulevé sur leurs bras & l'auront pressé contre leur poitrine , en l'arrosant de leurs larmes. Ceci aura sûrement été leur erreur.

de deux ou trois jours , avant qu'ils aient pu s'imaginer quelque'idée déterminée de la mort. Enfin auront-ils vu que les chairs pourries se détachaient , restaient dans leurs mains , ils auront distingué que leur Père se décomposait , & bientôt ne serait plus pour eux rien de ce qu'il avait été. A mesure que le corps perdait de sa figure , ils auront avec effroi regardé autour d'eux , & ne voyant rien , leur désespoir n'aura écouté que leur fureur. Jamais la colère ne s'allume si fort chez l'homme , que lorsqu'il s'élance vers des objets qu'il adorait , quand il les avait présens , qui maintenant lui échappent , & qu'il reconnaît ne pouvoir plus atteindre par aucun sens. C'est la source du courroux si fréquent des dévots. Cependant ces malheureux enfans seront toujours restés debout ou renversés par la douleur sur la terre , & se meurtrissant contr'elle le front auprès du cadavre à moitié exhilé de leur Père. Dans tout cet excès de leurs plaintes furieuses , ils auront mêlé le nom des services qu'ils en avaient reçus. Si vous refusez la parole à cette famille , vous sentez que la logique est toujours la même pour le fond des combinaisons des divers signes par lesquels ils expliquaient leurs passions. Leurs impressions n'étaient pas moins communiquées par leurs organes & à tous leurs sens , des uns aux autres. Un événement aussi étrange que celui de la première mort de l'homme fut récité par ses enfans à leur famille ; & n'eut - elle pas elle-même ce lamentable spectacle chez eux qui à leur tour auront péri ? Voilà cependant les caractères d'amitié , de fureur & de mort roulant ensemble dans le cerveau des hommes. La première dispute élevée entre les premiers enfans des hommes aura fait crier l'offensé à l'amitié de l'Agresseur. Les caractères de la fureur que l'Agresseur a dans son

cerveau placés près de ceux de l'amitié, auront été fortement remués à ce mot. Il aura jetté des cris de fureur. Ces cris auront chez l'offensé remué les signes de mort, de fureur & d'amitié. L'agitation de toutes les sensations aura été telle chez tous deux, qu'ils se seront jettés l'un sur l'autre & se seront serrés entre leurs bras avec véhémence comme à l'instant où leur Père mourut, sans savoir plus ce qu'ils faisaient dans l'une ou l'autre des circonstances. Le plus fort aura étouffé le plus faible ou lui aura écrasé le front contre la pierre. L'histoire nous offrirait une analogie singulièrement favorable à cette hypothèse, si plusieurs traditions des plus anciennes plaçaient le premier homicide dans la personne de l'un des deux premiers nés du premier homme & de la première femme. On sentira combien cette leçon que la nature donna aux hommes d'un crime inévitable, a dû avoir un effet plus rapide, si le premier homme est mort par accident; mort d'un genre fort croyable au sujet des premières créatures vivantes de fruits. Lorsque l'âge aura ôté la souplesse à leurs membres, ils auront tombé des arbres & des rochers où ils gravissaient, faire leur récolte. Combien les caractères du crime ne se seront-ils pas propagés après les quatre ou cinq premiers homicides? Vous m'opposez que ces principes sont dangereux, par ce qu'il suit que des hommes pleins des élémens du crime ne peuvent pas se déterminer à la vertu. Mais, observez. C'est pour vous comme si vous prétendiez que ces hommes peuvent être vertueux & vicieux à la fois. Il n'y a qu'un moyen pour forcer le retour des méchans au bien; c'est de faire entrer chez eux par tous les sens des sensations bénévoles, d'y remuer les anciennes de la même nature. Vous le faites, quant à l'infortuné qui veut se délivrer de la

vie vous peignez les pleurs de son père déjà vieux , l'abandon de sa jeune Épouse , de ses enfans , de ses amis , si l'on peut jamais en trouver deux de vrais. Il faudrait donc effacer d'abord chez tous les hommes toute idée présente & ancienne d'homicide ; ensuite pour empêcher que les moindres caractères de fureur ne fussent imprimés dans nos esprits par la mort naturelle des nôtres , on mettrait comme dogme essentiel que les hommes ne quittent cette vie que pour éprouver des modifications bien plus douces par leur variété dans toutes les parties de la dissencination de leurs corps. Alors ils mourraient avec douceur. Si l'on veut éloigner les hommes de l'extrême malheur , on ne le peut qu'en songeant à les mener au bonheur absolu possiblement. Les caractères du plaisir & de la peine mêlés , donneraient toujours des résultats composés de tous les deux. Que la philosophie commence , le tems achevera de concert avec elle. Qu'importe que la nature ait mis des météores sur nos têtes , des volcans sous nos aziles & des mers prêtes à se déborder devant nos pas ! jouissons sous notre forme présente. Nous jouirons après sous d'autres. Tout ce qui paraît dans cette note contredire nos traditions sacrées , anciennes & nouvelles , ne doit point se prendre réellement. C'est purement une hypothèse que je n'offre encore qu'à ceux à qui Dieu n'a point parlé , ou n'a pu se faire entendre , ainsi que celle de ma préface. L'homme qui jouit de la foi & de la grace , se passerait avec ces deux dons de prônes & de philosophie chrétienne ; mais la troupe d'Athées par science vaine , comme les esprits forts d'Angleterre & les beaux esprits de France , & celle-là encore plus nombreuse dans tous les lieux d'Athées , par ignoran-

ce absolue & brutalité de passions, ont également besoin qu'on écrive des principes d'une morale évidente & indépendante de toute révélation ou d'aucune idée sacrée. J'ajoute à cette même note : si vous niez que ce soit au spectacle de la mort du premier homme que se soient répandues les semences de la volonté homicide, quel en sera donc selon vous le premier tipe physique ? car il en faut un tel. Un effet ne peut être produit que par une cause analogue. N'est-il pas reçu démonstrativement en métaphisique, que rien n'entre dans les organes intellectuels que par l'action des objets extérieurs ? il en est ici comme dans toutes les sciences où l'on attribue toujours auprès de soi des effets communs, à des loix si claires, qu'on ne se donnait pas la peine d'y penser, lorsqu'on trouve le comble de l'absurdité dans l'homme qui explique par les mêmes loix les effets absolument les mêmes, mais plus généralisés & moins ordinaires & plus éloignés de nous. Qui assurera ou même aura l'idée de dire qu'un homme a en lui l'odeur de la rose, s'il n'a jamais porté à son odorat cette fleur ? comment expliquer que l'homme est devenu un furieux homicide, si les élémens de la fureur ne lui ont été communiqués par un objet extérieur physique ? La mort du premier homme a dû pour ses enfans être une catastrophe plus terrible, que la chute d'une comète qui écraserait notre globe, ne le serait aux yeux d'un de nos hommes du peuple qui périrait le dernier. Attribuer également cette origine des élémens de la fureur mêlés à ceux de l'amitié, & tipe assez clair de la contradiction bizarre de tous les cœurs même les plus criminels qui renferment aussi des caractères de vertu, aux douleurs physiques qu'il a essuyées par des

accidens , ce serait se former une idée bien fautive de l'homme naturel. Supposerait-on qu'il se fût brisé la jambe ? il doit avoir vu que sa jambe était rompue , & avoir cru sans la moindre colere que les jambes se rompaient. Là n'aura-t-il pas toujours eu en lui le moi sentant qui l'aura empêché de craindre qu'il cessât en rien d'exister ? les sauvages & les animaux meurent sans se plaindre ; les animaux parce qu'ils ignorent ce que c'est que la mort , & les sauvages parce qu'ils n'ont point en eux d'idées d'une vie ultérieure , quelle qu'elle soit , ni de desirs de conserver celle-ci. Vieux , ils cèdent à la dissolution de leur être ; comme enfans ils ont suivi son organisation. La plainte n'a pu entrer chez nous dans les douleurs , qu'avec la pensée d'un Auteur souverain qui peut nous empêcher de souffrir & qui ne le fait pas. La même solution s'offre pour les deux argumens où l'on prétendrait que les élémens de la fureur ont été produits chez les premiers hommes par les blessures involontaires que l'un aura faites à l'autre en récoltant ses fruits , ou par la faim excessive qui tourmentant l'un , lui aura fait disputer un fruit seul à l'autre qu'il aura peut-être tué dans la rage. Ici que l'on n'égare point le fil métaphysique. Pour qu'un homme naturel ait été furieux du mal que son compagnon lui a fait , il faut gratuitement que le premier eut su ce que c'est que la liberté qui fait la volonté. Tout acte pour les hommes naturels doit avant ceci leur avoir toujours paru un effet semblable exactement à celui des corps purement physiques pour nous. Si l'enfant à la lisière bat la pierre qui l'a heurté , c'est que la nourrice imbécille a battu sous ses yeux , il y a un instant , sa mère qui l'avait frappé par petite

punition. Quant à la rage où la faim a pu réduire l'homme naturel envers son compagnon, l'inanition doit l'avoir tué d'abord. Tant qu'il aura été dans l'état de son organisation première qui revient à celui de notre raison, il n'aura point eu de fureur envers l'autre, puisqu'il ignorait ce que c'est d'être coupable. Son organisation aura-t-elle été troublée par la faim, à ce point qu'il sera devenu vraiment enragé ou furieux pour déchirer & détruire, il aura dévoré l'autre & sera mort après. Voilà donc leur exemple nul. Celui-là d'abord mordu aura-t-il fui, comme la douleur doit l'y avoir obligé, vous voyez encore la nullité de l'exemple. Retiré sur un arbre, aura-t-il vu les étranges convulsions de son malheureux ami, vous commencez à rentrer précisément dans le principe que vous combattiez. La vue enfin de sa mort achève la réconciliation de nos idées : mais songez que les premiers hommes étant frugivores, maîtres de tous les fruits de la terre, nomades & enclins au repos, ne doivent pas avoir été poussés à ces excès. La mort naturelle de leur père est celle qui la première aura frappé leurs regards. On peut s'assurer davantage combien il est probable que la douleur physique ou morale causée aux hommes par l'impression des objets extérieurs, est le type chez eux de la fureur & du crime. Pésiez réciproquement dans la douleur & dans la colère les deux modes de la double sensation. Vous reconnaîtrez que tous deux sont absolument les mêmes. Cela est si vrai, que ce qui fait la nature du crime, c'est de porter chez un autre la douleur par le fer avec lequel on le déchire. Les privations continues, les macérations, la servitude de la douleur & de l'ennui encore plus cruel de la plupart des

Ministres des religions dans tous les pays , & sur-tout dans les premiers tems de la fondation , ont fait seules naître dans leurs sens & ont alimenté les germes de cette fureur qui a si souvent aiguisé les poignards , dressé les échaffauts & allumé les buchers. Une conséquence toute simple doit se tirer pour l'origine contraire du bien moral. Le tipe en a été formé chez les hommes des impressions de bienveillance que d'abord les plaisirs les plus délicieux de tous , ceux de l'amour doivent avoir mises chez le premier homme uni avec la premiere femme , & que l'affection paternelle a occasionnées chez tous les enfans ; c'est encore l'équilibre des organes intellectuels rompu dans certain instant par le plus fort poids des sensations furieuses ou aimantes , qui détermine le passage du vice ou de la vertu chez l'homme. L'enfant commence donc toujours par l'école des vertus. La mamelle de sa nourrice est sa maîtresse. Un enfant n'est-il pas plus bienveillant que le meilleur des hommes faits ? Que la mère gémissé de l'avoir mis au jour ! quand il sera homme fait , il doit être un monstre. Les rapports sont tels entre nous dans tous les degrés d'accroissance de nos âges , & dans toutes les formes si multipliées qu'ont prises les gouvernemens , que nous recevons toujours des autres plus de secours que de maux. Aussi le plus grand nombre des hommes est plutôt vertueux ou bon que vicieux ou méchant.

(C) Partout le tems seul roule & sans cesse consume

Nos peines , nos plaisirs , nos haines , nos amours.

Les peines de la vie telle que nous la menons généralement sont moindres que les plaisirs. Le tems apporte & entraîne réciproquement les instans heureux & malheu-

reux. Si les plaisirs cessent dans nos organes desséchés par l'âge, la peine est aussi interrompue, puisque celle-ci est souvent placée à côté des premiers, quand on les recherche hors de la voie de la nature. Les plaisirs simples restent presque en entier aux vieillards, excepté ceux du physique de l'amour. Mais que le moral pour eux doit en être maintenant épuré ! rien ne peut remplacer ce physique si délectable ; ce serait vrai s'ils n'en jouissaient pas dans les personnes chéries de leurs enfans multipliant sous leurs yeux. Les jouissances présentées de ceux-ci font naître le ressouvenir qui étend si loin dans nous le plaisir. Ils ont perdu de la vivacité des sensations, Ils regagnent par leur nombre. Le plus ignorant vieillard est un prodige dans cette science agréable des choses, comparé au jeune homme le plus ingénieux. Je ne parle point d'une extrême vieillesse où l'homme est réduit à la nullité de l'Etre.

(D) Leur sentence à jamais nous dévoue au malheur.

J'entends ces trois classes de philosophes qui ont toutes une seule manière de penser, & placent également la nécessité pour base de leur système. Les uns soutiennent que l'observation leur a fait voir qu'il y a plus de sujets de douleur que de plaisir pour les hommes, & que les substances de tous les corps étant toujours les mêmes, doivent toujours donner les mêmes résultats. Les seconds, que l'équilibre est parfait entre le poids du plaisir & de la peine & doit toujours se maintenir, tant qu'aucun poids n'est ajouté de nouveau pour rompre cette égalité. Les troisièmes sont les plus agréables à croire, & assurent que les loix de la nécessité doivent perpétuer la supériorité du plaisir sur

les maux , puisqu'elle a été une fois produite par des combinaisons qui sont toujours les-mêmes. Si je peux oser hasarder mon opinion , je dirai : quoiqu'il y aurait un nombre infini de mauvaises chames contre les bonnes dans l'urne du sort des hommes , on pourrait mettre ceux-ci dans une situation à ne saisir que les bonnes , & les remuer toutes , de façon que celles-ci se trouveraient seules sous leur main. C'est - là le vœu le plus précieux de ma vie. Alors les hommes ne seraient-ils pas également dans la nécessité d'être heureux ? Voici je crois comme la philosophie devrait procéder. D'abord chercher le bonheur d'un homme mis au milieu d'une société , pour en retirer tout & ne lui donner rien. Cette société peut évidemment subsister , en faisant un pareil avantage à un homme unique. Mais dans la composition de son bonheur , on se fera bien gardé de faire entrer de ces plaisirs qui ont nécessairement des peines à leur suite , comme sont tous les excès & toutes les bisarreries , enfin tout ce qui est hors des voies de la nature ; ç'eut trop été manquer le but dès l'abord. Lorsque la philosophie aura fait cette découverte , il me semble que la politique devrait observer une conduite tout-à-fait contraire à celle qui lui est accoutumée. Elle ôte ordinairement le moins qu'elle peut à chaque citoyen pour donner à la cité. Aujourd'hui elle accorderait tout à chaque citoyen , en privant la société du moins possible , jusques-là qu'elle ne la priverait plus bientôt de rien. On ne saurait malgré toutes les clameurs des adversaires , nés de toutes les présomptions même les plus utiles , m'empêcher de croire que ce ne fût à la longue exécuté dans une législation simple.

(E) Où les calamités se lisent dans l'éirain

Si l'on considère les terreurs des hommes , il semble que leur organisation ait été tout-à-fait conçue pour leur en faire éprouver de continuelles. Aucun peuple ne dément cette observation. Celui qui n'a pas les craintes d'une révolution physique qui doit bouleverser au moins le globe dans sa surface & en tuer tous les habitans , est encore plus épouvanté par les peintures gigantesques & vraiment diaboliques que son imagination donne aux peines d'une autre vie. Quand Dieu nous jugera , cessera-t-il d'être notre père ? Qui de nous s'égaierait par des infanticides ? Pour les révolutions physiques , combien d'absurdes fraieurs depuis tant de siècles ? On devrait enfin s'imaginer que le globe ne se brise pas sous nos pieds comme une de ces navettes avec lesquelles nos dames font leurs nœuds. J'ajoute pour nos dames si craintives. On peut gager à coup sur contre un que la foudre , les volcans , les commotions souterraines , les inondations , les comètes n'endommageront jamais notre Globe ou nos aziles , autant qu'il y a d'autres espaces égaux dans la sphère de leur activité.

(F) C'est d'insensés desirs qu'il faut que l'on repousse.

Les desirs sont les plus grands tirans de notre vie. Ceux qui ne sont que vains nous trompent dans leur objet. On s'en lasse & on passe à un autre qui dégoute également : au moins éprouve-t-on les douceurs de l'espérance & des premiers instans de l'erreur. Les hommes sont écrasés par les desirs inutiles , dont l'objet est trop hors de nous & nous fuit sans cesse , d'autant plus que nous avançons. Sans desirs ou sans passions cependant , nous serions le plus malheureux des Etres.

L'aptitude des passions à nous rendre fortunés , doit se prendre en raison égale de la grandeur de l'objet , de la certitude du succès & de notre situation.

(G) Combien d'entraves d'or que forgea la nature !

On ne peut se dissimuler qu'il ne nous soit préparé de grands maux dans cette vie , comme les maladies , la mort de nos amis , les nôtres. Mais la nature n'a-t-elle pas placé des bornes entre tous ces maux & nos cœurs ? ceux-ci peuvent goûter en deça de grands plaisirs. D'ailleurs, la plus nombreuse partie du genre humain se porte bien. Les victimes ordinaires de la mort sont les enfans & les vieillards. Les premiers n'en connaissent point encore le prix ; les seconds doivent commencer à le trouver moindre. Si contre ce que j'ai dit à la note (G) de ce premier chant , les plaisirs vont en décroissant avec l'âge , & que les molécules constitutives de leurs organes usées par un long exercice chez un même individu , ont peut-être besoin d'être rangées dans un autre ordre de composition pour passer à un nouveau période de sensibilité , le chagrin que verse dans nos sens la mort des personnes les plus chères , doit bientôt se dissiper nécessairement par la nature de notre accraissance physique , qui fait qu'aux anciennes molécules imprimées par la douleur , se joignent & y sont assimilées de nouvelles qui augmentent la solidité des premières par leur intusception , en diminuent , affaiblissent & détruisent enfin l'empreinte des douleurs. Car il est très peu de ces âmes profondes où les caractères de la douleur de la perte de nos amis soient aussi durables qu'elles-mêmes. Maladies , mort des nôtres & de nous , est-il sur la vie d'autres maux ?

Je ne dis pas pour des sages , mais pour les hommes seulement raisonnables : & que de plaisirs !

(H) Plus paisibles qu'ailleurs on s'y sent mieux peut-être.

Je crois qu'un observateur exact de la sensibilité reconnaîtra qu'une des situations les plus délicieuses pour l'homme est le repos après le travail ou cette tranquillité assez semblable que les cœurs simples recherchent & trouvent continuellement. C'est dans les deux cas une absolue destitution de sensations composées aucunement extérieures ou d'anciennes intérieurement reproduites. On est réduit au simple sens de l'existence dont la conscience même n'est point formée par notre esprit. Cet état paraît fort tenir de la végétation de nos molécules privées de l'organisation de la vie par la mort de notre individu & simplement mues par leur part du mouvement général , jusqu'à ce qu'assimilées à d'autres corps , elles participent encore à des sensations composées & agissantes. Plusieurs à la fois. Voyez là dessus la note (K) du troisième chant.

(I) D'un Elizée aux yeux dans l'air évanoui.

Je crois en effet que rien ne fatigue plus l'homme que lorsque ses sens s'élancent toujours vers des objets de bonheur physique extérieur à cette vie ; parce qu'alors les tons qu'en prennent toutes les fibres , ne sont nullement soulagés par la réaction de l'objet purement idéal qu'elles convoitent , d'ailleurs les plaisirs d'une autre vie sont purement célestes , & c'est à notre ame seulement dégagée du corps que la contemplation en peut appartenir par l'analogie.

(J) Que les bienfaits de l'air aux yeux se multiplient.

J'ai cru que la poésie pouvait prendre l'air comme un

protée qui sans cesse divise sa nature, varie ses formes, passe à des modifications si différentes, que tantôt il n'est pas plus gros que le plus petit individu soumis au microscope, & que tantôt en rassemblant tous ses êtres divers sous un seul corps, il s'élargit, s'élève & s'aggrandit en tout sens, au point qu'il remplit l'espace, ou n'est peut-être lui-même que l'espace ou la substance unique qui à son tour n'est peut-être que le mouvement, au milieu duquel toutes les sphères qui en sont composées, marchent avec équilibre. Que connaissons-nous de la matière comme je le dis plus longuement dans la note (O) du premier chant) autre chose que le mouvement ? mais cette métamorphose apparente de l'air ne s'adapte-t-elle pas réellement & évidemment aux connaissances les plus communes de la physique ? Qui est-ce qui dira que l'air plus ou moins divisé, ne soit toujours le même & unique élément qui enfle les voiles des vaisseaux sur l'Océan, qui remplit les poumons de l'éléphant & de la mite, qui resonance par la trompe sur les lèvres du Pâtre ou dans le vuide agité par la foudre & repercuté par la surface de tous les nuages, qui vient apporter & mêler à l'haleine de la bergère toutes les molécules odorantes émanées des fleurs de la prairie, & transporter dans ses souffles puissans & dans ses tourbillons rapides des masses énormes de sable, jusques-là qu'elles forment dans peu en s'amoncelant des plans inégaux où se bâtissent de petites villes. Lorsque nous marchons contre un grand vent qui n'est sans doute que l'air plus condensé & plus en mouvement, nous sentons notre haleine plus précipitée, comme plus roide & froissant nos poumons. N'est-ce donc pas à la poésie à entrer dans la profondeur de toutes les vérités

pyhsiques , & à les rendre sensibles aux yeux des hommes , puisque mieux que toute autre langue , elle peint & dessine ou délicatement ou grandement & toujours fermement.

(L) Le vent mine les monts sous tous ses pas tranquilles.

Peut-on douter que les monts les plus élevés s'aplanissant à la longue , ne le soient par la pression continuelle de l'Athmosphère dont chaque partie aérienne ébranle chaque partie pierreuse qui lui est contigue , & en diminue ainsi graduellement la surface. Les nuages fondus en eaux , les fleuves , les mers ne font qu'emporter les débris que leur avoit préparés cette première opération de la nature.

(M) Ou des mondes sans fin ce sublime Titan.

J'ai présumé que l'air ou l'éther qui remplit l'espace des différentes athmosphères supérieures & inférieures entr'elles , pouvait être estimé le ressort qui opère le double mouvement de la rotation des planettes sur leur axe & de leur circonvolution dans l'étendue. Toutes ces doubles athmosphères ne seraient-elles point originairement des résidus de l'air qui auraient dû nécessairement retomber aux deux extrémités par leur pesanteur spécifique , dans un espace où l'on peut dire qu'il n'y a ni haut ni bas , lorsque l'air serait resté au milieu par sa subtilité. Cette subtilité de l'air ou de l'éther doit lui donner une élasticité très-propre à produire ou à commencer tous les mouvemens de la nature qui ne sont sans doute dans leur essence que des corps quelconques changeant de place & se succédant dans une réciprocity infinie. L'attraction & l'impulsion ne seraient-elles pas nulles ? Quelques gens sensés assurent que c'est ainsi qu'on doit entendre. Neuthon lui-même qui sans doute possé-

dait un trop beau génie pour n'avoir pas approfondi la nature , & fut trop jaloux de sa gloire pour avoir laissé à sa philosophie d'ailleurs immortelle le sceau de l'incrédibilité par l'intervention de deux purs êtres de raison. Quoiqu'on les anéantirait , les mouvemens particuliers de tous les corps vus sur notre planète & qui ne sont que secondaires à son mouvement premier & général , resteraient également assujettis à celui-ci aux yeux de l'observation & du calcul , ainsi que la présomption applique tous les mouvemens de tous les corps célestes de notre système au Soleil qui en est le centre unique. Cependant par ce que j'ai dit de la formation primordiale des athmosphères n'entends-je point contredire l'opinion ou l'évidence reconnue , que les vapeurs élevées de la terre composent maintenant une grande partie des athmosphères. L'eau entière n'est peut-être qu'un résidu de l'air. La nature actuelle des athmosphères , quoiqu'il en soit de tout , ne ferait rien à mon hypothèse sur leur origine. Celle-ci serait-elle encore ramenée nécessairement au même principe de la vapeur , l'éther par sa résistance n'entreprendrait pas moins le balancement des sphères. Qui croira , comme on le prétend , que cette substance par sa nature doit être réputée sans poids ? Qu'est-ce qu'un corps sans poids pour vous , lorsqu'il n'en est aucun dont vous n'avez voulu expliquer toutes les fonctions que par la gravitation seule ou le poids jusqu'ici ? Comment avez-vous pu lever vos thermomètres dans l'éther pour en inférer la non-pésanteur ? Supposez autant d'éther qu'il en pourrait ranger dans un bassin aussi grand que le Dôme qui s'offre du Ciel à la circonférence de l'hémisphère de la terre ; j'accorde qu'il n'ait aucun poids sensible ; qu'on songe aux espa-

ces réels qui sont entre les planetes ; quelque ténuité ou légèreté que l'on suppose à l'air, encore doit-il dériver une action vraie de volumes si considérables & dont l'élasticité doit être montée à un singulier point d'intensité, parce que les différens champs de l'air qui sont entre toutes les planettes non, pas de notre systéme, mais de toutes les régions indéfinies du grand Univers, communiquent ensemble, & ne doivent composer qu'une commune & effroyablement vaste oscillation. Enfin voudrait-on réduire l'éther au pur vuide ? Si ce dernier existait, qui est-ce qui soutiendrait les sphères dans leurs limites ? les mondes en repos & commençant à se mouvoir sans vuide, sont absurdes. Les mondes sans vuide & avec un mouvement d'une incréation seulement indéfinie ne chocquent point la raison. On objecte : comment le corps B. se mouvra-t-il, si A. & C. présentent intimement sur toutes ses faces ? A. & C. se meuvent eux-mêmes en contiguité & cèdent la place au corps B. qui occupe la leur. A. & C., ainsi que B. n'ont pas plus dû se mouvoir enchainés par toutes les figures environnantes. Ne vous ai-je pas dit aussi que nous supposons la sphère de leur mouvement infinie & leur mouvement incréé ? Comment A. B. C. seront-ils enchainés dans un espace infini, ou qui nuirait à leur mouvement simple & incréé dans une hypothèse où tous les êtres sont pris pour des partitions de mouvement, & où le passé, le présent, le futur sont pris pour un individu unique offert à la seule intuition d'un instant. Mais je reviens au premier objet de cette note. L'air & les atmosphères dans tous ces cas ne sont pas moins un fluide unique où nage tout le systéme des planettes, & que j'ai cru pouvoir offrir sous la grande allégorie d'un Tiran ou d'un maître.

(N) Et souvent de leurs feux dans les bras de l'amour.

Est-il un amant qui dans un beau soir d'été, couché sur le gazon avec sa maîtresse, n'ait éprouvé ce double effet du zéphir ? si elle l'avait rendu heureux, la fraîcheur du zéphir calme l'ardeur irritée qui s'était développée dans son sang par la jouissance. S'il n'avait encore trouvé que de l'insensibilité chez sa maîtresse, & que lui-même fût dans un calme malheureux sans avoir joui, la même fraîcheur du zéphir doit commencer à émouvoir délicieusement leurs sens & les disposer à se donner des délices qu'ils feront si contents tous deux d'obtenir. O amour !

(O) Dans l'espace paisible ont vu que la nature.

Si nous remontons aux élémens de nos notions sur les élémens de chaque corps ou de la matière en général, nous sommes forcés d'avouer que nous ne connaissons aucun individu que par le mouvement, ou que nous ne connaissons même d'aucun individu que le mouvement, comme l'emblème individuel & extrêmement étendu de toute la nature. Mais s'il n'est pas la substance unique des choses, au moins en est-il la cause incontestable. Le mouvement seul entretient la marche solennelle des sphères, remue le centre des Volcans, promène les Authans sur les mers, reproduit les moissons sur la terre, perpétue l'alternative du flux & du reflux des ondes, &c. Lorsqu'on parle des grandes révolutions passées dans les anciens âges où tout fut cessé, j'ai cru que rien n'était plus simple pour la poésie que de seindre l'interruption du mouvement, & que la nature remettant le sceptre de l'univers au repos, les hommes épouvantés auparavant par la guerre des

éléments, furent d'abord enchantés de cette paix, & bientôt désespérés par la mort qui s'ensuivit universellement pour eux. Maintenant dans le repos regnant sur toute la nature, je considère que toutes les loix physiques cessantes, les corps de l'Univers ont dû se fondre, & l'espace ne plus offrir qu'une surface immobile d'un profond Océan. Mais ce prétendu repos n'est encore que le changement des mouvemens variés à un mouvement uniforme de toutes les parties de la matière extrêmement divisées & réduites à une stagnation commune. Cette dissolution de tous les Etres assez semblable à celles de la chimie est sans doute le dernier période des révolutions que l'Univers puisse éprouver, représente assez bien & d'une manière analogue à celle de la genèse, le chaos où étaient plongées toutes choses avant que sortant de cette nuit épaisse qui n'ageait sur le monde & en couvrait toute la face, elles fussent organisées ou amenées dans cet ordre que nous leur connaissons, qui est-ce qui concevrait la matière asservie à un repos absolu lorsqu'on établit qu'elle a d'abord été en mouvement, sur-tout si l'on veut que quelques hommes aient survécu au désastre universel. Je pense enfin qu'à la lecture de ces vers un littérateur sensé distinguera fort exactement ce que les loix de toute physique démontrent & ce qu'a pu se permettre l'esprit fictif de la Poésie. Si l'on mettait le mouvement à la place de la matière, cela simplifierait tous les argumens faits pour expliquer tous les phénomènes de la nature. Ce ne seraient plus les loix de la nature qui se contrediraient avec les effets qu'elles doivent produire, mais la nature elle-même paraîtrait seule dans ses défauts que l'on pourrait calculer simplement. On n'aurait enfin à rendre raison que des fautes de la nature & non pas des siennes & de celles,

de ses loix. Tout s'expliquerait peut-être par l'équation des cubes ou d'une autre figure quelconque affectée aux élémens d'une substance unique de tous les corps. Les nombres de Pitagore que nous ne trouvons peut-être si ridicules aujourd'hui que parce que nous ne les entendons pas, n'étaient-ils point dans leur origine & beaucoup avant cet immortel grec, qui probablement les ignorait comme nous, sur ce que nous en avons su par lui, le résultat de la même démonstration, dont je ne fais ici que renouveler la présomption. Plus d'une de ces vérités qui donnent tant de peines au plus profond génie était peut-être connue de tout le monde, il y a bien des siècles. Le désordre physique absorbe toujours à la longue l'ordre intellectuel dans le cerveau des hommes.

(P) Tout globe était pressé.

Dans une hypothèse où l'on suppose notre globe entier renversé sous le repos, n'est-il pas conséquent de présumer que les autres globes étaient au moins tombés hors de leurs ovales & pressés entr'eux dans l'océan de destruction, si la dissolution commune ne les avait également décomposés & mêlés à la masse totale. La ruine du globe, telle que je l'ai énoncée c'est-à-dire la privation de l'ordre ou du mouvement par lequel il subsiste selon son essence, cependant entraîne peut-être un semblable désastre pour les autres même nécessairement.

(Q) La nature revient sur un char qu'ont doré.

La reine du monde renouvelé avec toutes ses productions ne doit-elle pas raisonnablement revenir précédée des feux qui sont le principe de toute fermentation. Le repos & le cahos ou l'absence de l'ordre ont

dû fuir devant la nature qui est l'ordre lui-même. J'ai cru pouvoir très-poétiquement faire exécuter à la nature toujours personnifiée, une adoration de l'essence des choses. La nature personnifiée qui n'est pas moins la figure de la collection bien ordonnée de tous les individus, ne doit-elle pas être religieuse envers le premier principe & honorer son pouvoir, sur-tout au renouvellement qu'il vient de produire de l'harmonie générale.

(R). Les destins de la mort sont sans doute éloignés.

Il me paraît fort simple d'assurer la longue durée d'un globe à la suite immédiate de son renouvellement.

(S). De gouffres & de monts qui jonchent sa surface.

Je n'entends parler ici que des monts inégaux, & nullement de ceux dont les angles sont correspondans & les couches parallèles. Il est évident que les seconds ont été formés par le résidu du flux des mers. Les plus anciens des seconds peuvent être des restes du monde encore brut aux premières années où le globe fut renouvelé après sa grande révolution.

(T). Des Géants criaient-ils ont combattu des Dieux.

Cette explication de la naissance mythologique par les impressions que les ruines laissées sur la terre par le déluge avaient faites sur l'esprit des hommes survivans à ces désastres, est tirée du chapitre de la gigantomachie de l'antiquité dévoilée par Boulanger.

(U). Est-il rien entre Isis, ou Tiphon, Oromase.

Isis ou Osiris le Dieu bon, Tiphon le Dieu méchant des Egyptiens, Oromase le Dieu bon, Arimane le Dieu méchant des anciens Perses. La philosophie de l'Histoire trouve beaucoup de ressemblance entre l'Apollon des Grecs & l'Osiris des Egyptiens. J'ai cru qu'il serait bon d'effacer également la mémoire de tous ces Dieux imposteurs. Lorsqu'on considère que la même supersti-

tion sous des noms différens , ou des superstitions réellement différentes sont semées dans autant de régions , il y a de quoi désoler un ami de la vérité. Comment espérer qu'elle puisse jamais établir son regne unique sur toute la terre , si la difficulté sur-tout croit avec la multiplicité & l'unité d'analogie des erreurs qu'il faudrait d'abord chasser. La saine métaphisique indique tout ceci , & l'impossibilité du regne de la vérité peut être dans une province entière seulement. Au moins est-ee d'une prodigieuse difficulté.

(V). Mais une race entière est plongée au tombeau.

L'idée d'une race naissante n'offriroit rien de consolant aux individus de la race qui se verrait anéantie. Pourquoi cela ? Les molécules des unes de celles-ci vont contribuer à former des êtres de l'autre. Ils participeront donc encore aux sensations ; mais ils ne se rappelleront pas de celles de leur première dépouille. Pétition de principe. Ce sont les mêmes élémens d'une substance unique : eh ! d'ailleurs qu'ont-ils besoin des souvenirs de l'ancienne vie. Je n'entends point parler ici de l'ame. Voici ce que je dis de celle-ci dans la note (A) du troisième chant.

(X) Les ossemens rougis des meurtres de l'automne.

Il faut savoir à ce sujet que c'est sur-tout durant l'automne que la plupart des potes envoient leurs fetfas ou autres diptomes homicides.

(Y) Alors pour vous guider, interrogez les Sages.

Ce sont les mains du plus grand nombre des Citoyens levées à la fois qui peuvent briser le sceptre des Tirans , comme cela se voit souvent en Asie. S'ils retombent dans le même despotisme sous celui qui prend tout de suite la place vacante , c'est qu'il leur manque au même instant des mœurs qui ne peuvent être que l'ouvra-

ge du tems & de quelque législateur. La multitude toujours peu intelligente ne peut pas se composer un code de loix. Sait elle-même quels en doivent être les objets ? mais qu'une nation dans ce cas - là s'écrie aux sages, il s'en trouvera au moins un qui ira chez elle. C'en est assez pour la politer. Les Savans ne sont pas des prétendus hommes de bien & de gens de si peu de foi & loyauté, qu'ils ne se soucient point du bonheur d'une nation entière.

(Z) Il faut différens poids pour les autres puissances.

Ce sont ces poids qui ne sont presque jamais disposés en ordre dans les états trop étendus. La puissance y éprouve tant de divisions & passe à trop de formes si différentes. Lorsque les loix cependant ne marcheront point à une fin commune, vous aurez le pire des gouvernemens. Les effets se croiseront dans une irrégularité choquante. Tout se fera ; mais tout se fera mal, & à la fin pourra ne plus se faire par un embarras universel. Cela se voit dans les pièces imparfaites de mécanique où la trop grande complication des ressorts empêche la célérité & l'exactitude du jeu, ensuite arrête tout mouvement, ou fait rompre toute la pièce en éclats. Les abus particuliers du pouvoir exécutif souvent reproduits, nuisent beaucoup dans une administration. Tous n'y peuvent avoir part ; mais il faudrait qu'un homme dans aucun cas n'eût à redouter de ces contraintes particulières où la cause du bien général ne se fait plus appercevoir comme la raison légitime. C'est bien assez d'être sujet de la loi & du Monarque, sans l'être encore de sujets petits monarques à leur tour. La puissance émanée du Trône, acquiert dans toutes les mains où elle passe un poids particulier qui augmente le sien propre : celui-ci enfin

écrase lorsqu'il tombe sur l'Artisan ou le Colon. Tout homme qui participe au pouvoir exécutif devrait avoir devant soi le cercle de ses fonctions si bien circonscrit, & s'y renfermer si exactement, que le peuple ne vit en lui qu'un individu physique de loi agissante. Les petites injustices & l'orgueil dur ou la vanité bouffie des lieutenans du pouvoir exécutif, font peut-être pris, dans tous les cas, une grosse branche du tronc empoisonné des chagrins des membres d'un état.

(A B.) Un Monarque sensible & plein d'un tendre ennui.

Les monarchies communes, telles que celles de la Russie, assez semblables aux dictateurs Romaines, paraissent singulièrement faites pour opérer de grandes révolutions. On peut donner promptement des mœurs à un peuple s'il n'en a point, réparer une marine ruinée, reprendre un commerce abandonné; perfectionner l'agriculture, non par des présents mais par la confiance inspirée aux cultivateurs, rétablir un crédit perdu, changer le système des finances, si c'est là qu'est la gangrène secrète de l'état, ôter au corps des Citoyens qui a trop d'embonpoint cette nourriture immense & superflue qui l'engoue, pour en composer des portions raisonnables aux indigens prêts à périr d'inanition, enfin lui-même relacher le nœud souvent trop serré de la politique intérieure.

(B C.) Par de profonds arrêts fit voir un père en lui.

L'utilité de la liberté pour tous les métiers, & celle de la suppression des corvées sont en démonstration à tous les yeux. Quelques hommes auront un état, moins lucratif, mais tous auront un état, dès qu'ils sau-

ront un métier. Plus de mariages, plus d'enfans. On se plaint des mœurs indisciplinées qu'ont tout d'un coup eues tous les ouvriers. C'est la frénésie d'un homme à qui l'ont ne fait que d'ôter ses entraves. Cela passera. La frénésie de la liberté mène au bonheur & à la paix; celle de l'esclavage à la mort. L'argent d'avances nécessaires dans la plupart des métiers & qui sont encore entre les mains seules des anciens maîtres, obligera bien les garçons de rentrer dans le devoir; mais le courage leur restera pour devenir à leur tour maîtres quand ils auront des fonds. Celui qui a l'argent traite toujours les autres trop comme il veut. Les ouvriers seront encore soumis, mais le seront moins & non pas pressurés comme auparavant. La liberté produira des découvertes dans tous les arts, si un jour elle s'y étend. Les artisans seront surs que la bonté ou le goût des ouvrages, toujours reconnus dans le concours, leur mériteront la juste supériorité du prix. Les gens en fonds voulant faire de grandes entreprises y associeront mieux des hommes leurs égaux dans la relation de leur mise ou de leur seule industrie. Chacun pourra prétendre à l'orgueil de se distinguer parmi ses pairs. Les productions seront portées à un point de perfection qui vaudra peut-être l'avantage à la nation sur les étrangères dans plusieurs branches du commerce extérieur. La délivrance du joug des corvées réjouit prodigieusement les Colons. C'est peut-être la pierre de touche de la sagesse de ses arrêts pour un Souverain que d'examiner s'ils sont bien accueillis du peuple. Celui-ci sent toujours son mal si infailliblement. Tous les champs ouverts par des hommes ou des bœufs excédés de la fatigue des grands chemins, doivent sou-

vent en avoir été inféconds. Les récoltes aussi se feront mieux selon la marche souvent fort irrégulière du tems. Eh ! tant de vexations affreuses subies par le laboureur lorsqu'il manquoit à la corvée, les compte-t-on pour rien ? C'est une tâche qu'il ne faisait jamais de bon gré, parce qu'il s'en croirait chargé injustement. Le mot tâche seul offense à la vérité un homme fait. Mais on a très-bien dit néanmoins à cet égard que cet ouvrage devait régarder tous les cultivateurs, puisque les chemins leur servent à apporter leurs denrées à la ville où ils en reçoivent le prix. Le vrai de la question est qu'il ne suffit pas que le peuple ne soit point opprimé dans aucun cas, il faut encore qu'il ne croie jamais l'être.

(C D.) De la Patrie en soi renfermât tout le corps.

C'est le gouvernement aristocratique. L'on en distingue deux. Le premier comme Genève est celui où le plus grand nombre des citoyens a la puissance législative, & un certain nombre. L'exécutive. C'est peut-être la meilleure des administrations. L'autre qui est la plus commune en Europe est celle où les deux pouvoirs sont réunis dans les mains d'un certain nombre. C'est de toutes les formes peut-être la pire, sur-tout quand elle est héréditaire. Le seul avantage qu'aient ces deux aristocraties, c'est que durant la guerre l'intérieur n'est point en proie aux troubles ordinaires dans les Monarchies mal assurées, dont le Prince va commander en personne & est long-tems absent. Les Sénateurs en certain nombre peuvent se diviser pour les emplois militaires & civils, mais est-ce après tout

62 NOTES DU PREMIER CHANT.

un bien que de sentir constamment pèser sur son cœur la main odieuse des Tirans ?

(D E.) Et du droit naturel conservant les trésors.

C'est ici le gouvernement démocratique où le pouvoir législatif & exécutif sont dans les mains du plus grand nombre. Si tous les hommes devenaient autant de sages à-la-fois, la démocratie s'établirait d'elle-même sur la terre. Ce gouvernement est charmant. Il est celui des orgueilleux & des simples. On n'a point d'hommes au dessus de soi, on n'en a point au-dessous. Mais combien il faut qu'un peuple tienne de près à la nature pour le maintenir ! c'est sous un pareil gouvernement inaltérable que le philosophe désirerait de passer après cette vie.

(E F.) Il lui faut une borne, & vous n'en voulez point.

Le juste terme de la division de la liberté dans toutes les formes de gouvernement serait, je présume, celui-ci. Laisser à chacun la liberté de prendre sous la règle des loix tout ce qui lui est nécessaire en aliment & en amour, sans considérer si cela pourra nuire au bien général, & tout le superflu agréable, pourvu que cela ne choque point le bien commun de tous les citoyens ni soi-même.

FIN des Notes du premier Chant.



ARGUMENT.



CHANT SECOND.



P R É S E N C E des Vertus aux conseils des hommes. Aurore du bonheur, l'humanité conduit sa fille la paix. Vœu du Poëte, que ces Déeses aient un accueil honorable dans les Cours des Princes. Apostrophe aux Conquérants. Analyse de leur cœur. Haine du sang naturelle chez l'homme. La sagesse & le plaisir base du bonheur. Petit nombre de maux imposé à l'espèce par la nature. Goût des vertus simples subsistant encore chez l'homme malgré cet âge de

corruption. Discussion du droit naturel des hommes. Équilibre posé du juste & de l'oppression. Rapide chute ordinaire chez un tiran. Imprécation de l'immortalité contre lui à sa mort. Combats multipliés. Déshonneur de l'histoire. Cependant inclination du Poète pour les armes. Plan dans sa tête d'une tactique. Moindre effusion de sang. Célérité des affaires. Réunion plus facile entre deux partis. Joie générale d'un état à la publication de paix. Aurore de la paix sur ces contrées. Dispute des Rois à remettre à la décision de leurs voisins. Impartialité des derniers fondée sur la balance inflexible de l'Europe. Justice de tous ces peuples avec l'Univers. Spectacle de l'Europe dans sa paix actuelle imposant pour la terre. Vœu unique de toute la France pour la durée du Regne de Louis seize. Espérance du peuple dans sa misère. Souris du Vieillard au

sujet du bonheur futur de ses enfans. Désaveu du Poëte pour les armes. Son amour pour la solitude où il vit avec la mélancolie. Retour du Poëte sur les bords de la scène du monde, pour voir le bonheur des hommes. Bons effets de la paix sur la terre. Forêts, moissons multipliées par de plus constans travaux. Ouverture des ateliers aux yeux du Poëte. Sa descente dans les mines. Retour du Poëte dans les ateliers. Divers emplois des matériaux. Beaux arts inépuisables dans leurs richesses. Tableau de morales en personnages allégoriques pour l'instruction des hommes. Enchaînement des terreurs. Destruction des crimes. Triomphe des vertus. Autres beaux arts. Architecture. Théâtre Garrik. Le Kain. Opéra. Pantomime. Quimar Henell. Reproche injuste des hommes sur ce qu'ils ne peuvent tous jouir des arts & des jeux. Propagation des

beaux arts. Grands & Artistes liés par l'honneur & le talent. Retour du Poëte vers le peuple. Conseil aux Rois sur l'industrie. L'intérêt réveille l'invention. Détail des manufactures. Trésor ouvert du luxe. Plainte supposée du peuple autrefois indigent malgré son industrie. Tableau de la misère même des riches durant les exactions. Règne promis de Thémis. Retour de l'abondance chez le peuple. Allégorie de l'abondance dans le premier âge des hommes. Sa captivité chez quelques tirans. Sa délivrance. Sa présence enfin fixée chez les hommes. Détail de ces bienfaits. Richesses de l'État supérieures à sa dépense. Conseil sur le commerce. Embellissement de la vie pour les hommes. durant l'abondance & la liberté entière du commerce. De-là, bonheur des hommes ; Fête de la campagne. Fêtes des Villes. Le luxe des Grands n'insulte plus à

l'indigence. Heureuse simplicité de celui-ci. Bonheur général. Nouvel empire de la philosophie. Elôge des premiers sages aux prises avec la superstition & la tyrannie. Naissantes peintures des deux monstres. Superstition encore plus funeste que la tyrannie. Flambeau du raisonnement porté plus avant dans la caverne. Défaite de cet hidre par les sages. Loix justes & culte du vrai honorés à leur place. Immortalité un jour récompensée des sages. Les fameux Législateurs des Grecs & des Romains en jouissent dans l'Olimpe. Evocation des ombres de Numa. Solon, Socrate, sur la terre. Ouverture plus prompte à leur accent du temple de la sagesse. Vœu du Poëte, d'y rester toujours pour être l'interprète de la Déesse. Mépris par le Poëte de tout trophée. Projet d'une table du plaisir & de la douleur, comme une de mœurs. Vœu par le Poëte, de l'amour

*des hommes pour ses enfans. Si quelques-uns
naissent de lui. Autre vœu que cet amour
soit pour ses fils un aiguillon de vertu. Gra-
titude des hommes bien due au Poëte. Ses
efforts constans pour découvrir des vérités
utiles. Analise d'un traité du bonheur né-
cessité chez les hommes. Vœu d'effacer d'abord
chez les hommes le souvenir de leurs peines.
Un jour le plaisir, les vertus prendront des
formes humaines & se mêleront aux Mor-
tels.*





LE

PHILANTROPE

POÈME

EN TROIS CHANTS.

CHANT SECOND.

Vous pouvez changer tout même au fort des
disgraces ;

Tandis que les vertus à la balance d'or ,

Toujours dans vos conseils s'assemblent sur vos
traces ,

Livrez-vous à l'espoir. Il en est tems encor.

Plaisir , tu luis chez eux. Toi chagrin tu t'effaces

L'humanité conduit la bienfaisante paix

Sa fille qu'on adore & dont le front sublime

De sa mère à nos yeux découvre les attraits

Puissent toutes les deux enlevant leur estime
Des futurs Souverains se rouvrir les palais ,
Elles leur apprendront à détester le crime
Et près d'eux vont toujours s'asseyant sous le dais ,
Remettre dans leur main par un don unanime
Les nœuds de la concorde & l'urne des bienfaits
Qu'on brise des combats les enseignes fatales.
Impitoyables Rois , terribles conquérants (A)

Avec les torches infernales
Que fécouaient vos combattants ;
Vouliez-vous consumer les restes ,
De la terre affaiblie & séchée en ses flancs
Envain Dieu par des soins célestes ,
Ranime nos corps languissants.

Conçutez-vous ces vœux funestes
D'écraser des humains jusqu'aux derniers enfants ?
Ce n'est qu'en des déserts qu'aussi les monstres
regnent

Votre titre de grands est absurde & menteur ,
Vous pouviez être aimés & vos sujets vous craignent ,
Ma voix sur ces tirans tonne en foudre vengeur.

(B) On doit gémir sur eux. Que les peuples
les plaignent

Le vautour des remords en dévore le cœur
Serait-ce vice en eux , est-ce effroyable crime
Mon œil perce en leurs sens dont il sonde l'abîme

Qu'y vois-je ? La férocité
Seule se disputant l'empire
Avec l'orgueil ? O vérité !

(C) Qu'aime le philosophe & qu'il est fier de dire.

Quand pour le sanglant destructeur

A cessé l'instant de la rage,

Il maudit à ce prix son horrible grandeur

Sur le champ même du carnage.

(D) La douce pitié touche & fatigue ses sens

Toujours elle s'y peint avec ses plus doux charmes

Et les fait par degrés remplir de ses élans

Souvent Bayard vainqueur noya ses yeux de larmes

Roi des trois parts du monde Auguste est désolé

Devant un meurtre seul, nous frémissons de haine

Et l'homme en sa douleur soudaine

Détourne d'un cadavre un regard accablé.

La nature imposa peu de maux à l'espèce

Et nous avait d'abord créés pour la vertu:

Toujours ce sceau sacré par nous est-il rompu?

Il se renouvelle sans cesse.

L'homme fidèle aux mœurs toujours ignorerait

Les tourments de la maladie.

Sans ennui à la mort il irait de la vie.

Il n'apercevrait point que le voyage est fait

De fleurs encor au terme il ornerait sa tête

Sous la faux du trépas à se renverser prête.

Nous-mêmes gardons-nous dans nos jours corrompus

Un aveugle penchant pour la grace champêtre

Et quelque instinct pour des vertus

Quel père n'aime assis au près du tronc d'un hêtre

A dormir dans les bras d'un fils religieux

Ou plein d'un doux transport n'attache point ses yeux

Sur l'épouse allaitant au sein qui la fait naître
Sa fille unique espoir de leurs ans déjà vieux,
Qui ne veut au printems habiter un asile
Ceint d'ondes & de fleurs & de feuillages verts,
Qui voyant désolé d'un labeur inutile
L'indigent dans les pleurs sur des sillons ouverts,
Et de leur maître en vain implorant la sémence
Ne lui payât gaiement pour une sure avance
Et ne prévient ainsi les maux qu'il eut soufferts ?
Du charme des vertus l'ame est toujours maîtresse
Pourquoi de Mars encor fabriquer les carreaux
Contre une vie enchanteresse
Qui s'offre dans les nœuds nouveaux
Des plaisirs & de la sagesse.

Mais ici je poursuis, écoutez moi, héros:
Quel est donc votre droit ? J'approfondis la guerre
C'est le droit des brigands (E) à l'homme sur
la terre (F)

Le sol pour le nourrir & sa femme & ses fils,
Seul en propre appartient pour ma part. J'y
souscris.

Chaque homme a ce seul droit. Tout autre est
arbitraire,

Eh, quoi ! d'une cité que fait la sanction ?

Où cet arrêt se change & le terme s'impose

Des humains isolés à cette nation (G)

Sur ces deux pivots que je pose

Du juste & de l'oppression

L'équilibre immortel repose.

Un tiran l'a rompu ; mais qu'il s'était trompé
Souvent sur un trône usurpé
En poudre dans ses mains, ont tombé ses trophées
Et des couleuvres réchauffées
Aux flammes du remord & par le désespoir
Ont puni dans son sein ses vertus étouffées
Et tout-à-coup détruit sa vie & son pouvoir
Quand l'immortalité toujours inexorable
Debout dans l'horreur qui l'accable
Devant le tronc défiguré
Le voue à la haine exécration.

Il vivra dans les tems mais pour être abhorré
Les sanglants combats font l'opprobre de l'histoire.
Moi-même cependant aux accens de la gloire
Sous les drapeaux de Mars je pensais me ranger.
Sans doute quelque instinct, dois-je en effet le croire,
L'humanité peut être assurant sa victoire
Voulut à ce parti malgré moi m'engager.
Je ne pliai jamais sous le joug didactique
Déjà dans mon cerveau je creuse une tactique,
Qu'elle-même eut alors pris soin de corriger.
Mes plans sont ébauchés pour fixer les batailles
Un gain rapide & sur dut moins verser de sang (J)
Je croyais en vainqueur voler de rang en rang.
Cet instinct murmurait au fond de mes entrailles
Deux peuples cependant moins long-tems ennemis
Et d'un sang mutuel tous les deux moins rougis
Dans le champ des combats, leurs armes renversées,
Pourront mieux se mêler dans leur embrassement

Et leurs mains par l'amour enfin entrelacées
D'un éternel accord mieux jurer le serment
C'est là qu'aux transports de la joie
D'un bout à l'autre d'un état
Tous les cœurs sont ouverts. L'artisan de pleurs noie
Son fils intrépide foldat
Et qu'il crut mort dans un combat
Le fort à ses vieux ans pour appui le renvoie.
Le colon d'un œil gai voit ses riches moissons
Les flammes & le fer de l'affreuse vengeance
Ne lui raviront plus sa superbe espérance
Non, lui-même & ses fils ceignant de verds brandons
Abattent tout sous leurs faucilles.
Le poids des épics d'or fait gémir les fillons
Quand la mère & la jeune fille
Vont lier tout en gerbe au milieu des chansons ;
Le grand père vient même , & son front chauve
brille
De joie à l'aspect de ces dons.
Simples agriculteurs , respectable famille.
Sous le solitaire berceau
La jeune amante se promene
Et d'un bonheur prochain se peint le doux tableau ,
Elle voit son amant que l'amour lui ramene
Ils pourront de l'hymen serrer enfin la chaîne ;
La guerre a pour un tems retardé ce grand jour ;
Retard sans doute heureux , s'il ajoute à l'amour.
Déjà de fleur de l'himénée
Elle relève ses appas

Fiérement elle marche ou suspendant ses pas
Pour s'admirer si fortunée
Dans son rêve innocent ne pense-t-elle pas
Que par le plaisir couronnée
Son époux dès ce soir la reçoit dans ses bras
Mais de la paix la douce aurore
Sur ces climats s'élève enfin (*)
Les peuples devraient tous secondant le destin
Sceller mieux leurs traités encore.
Dans les ombres des tems où tout se confondra
De guerre quelquefois naît-il des étincelles
Dont l'incendie éclatera
La prudence soufflant sur elles
A peine allumée l'étendra
Vois-je un riche domaine & des trônes sans maître
Que se disputent trois États
Au milieu des fureurs & des cris prêts à naître
Soudain & seveille & s'agite peut-être
L'horrible démon des combats.
Non , peuples orgueilleux , mais qu'un voisin
paissible
Vous compose quelque traité.
De l'Europe toujours la balance inflexible
A l'œil de vos soupçons sur rien trop irrité
De son impartialité

(*) C'était écrit au mois de Fevrier 1777 , tems où la paix de l'Europe entière paraissait assurée.

Fixe le point imprescriptible.
Votre empire est moins grand. Il est plus fortuné
Cette fois on vous voit donc justes
Avec l'Univers incliné
Au devant des palmes augustes
Dont votre front est couronné.
La paix devrait regner d'un hémisphère à l'autre,
Je le dirai cent fois : j'en suis toujours l'apôtre
De l'Europe éclairée & si chère à ses fils
Le spectacle aux sages impose
Lorsqu'ainsi la foudre repose
Par l'arrêt de ses rois unis.
Leur tête de rayons à nos yeux se couronne.
Ah ! que du seizième LOUIS
L'immortel à jamais raffermisse le trône
Où croît l'olive avec les lis.
La France en tout les cœurs à ce vœu s'abandonne.
On bénit ce tems où l'on vit
Le peuple croit bientôt voir s'enfuir sa misère
Et par avance le vieux père
Aux beaux ans de ses fils dans son foyer sourit.
De la félicité l'image
Dans l'air obscurcie à nos yeux
Se dépouille de son nuage ;
Et sur l'horison montre un front délicieux
Vient-elle tendrement se choisir dès cette heure
Pour son immortelle demeure.
Les deux mondes en paix & sous son regne amis ?
Que les cœurs à l'amour par le tems soient soumis.

Ainsi le plus bouillant courage

Au repos se verra forcé.

J'y consens. Mon dessein changeait même avec l'âge,
Souvent un vœu chez l'homme est par l'autre effacé.

J'aime mieux en quelque prairie

Dans le sein de ma muse & le calme enchanteur

Goûter la suprême douceur

D'une profonde rêverie

Je m'y verrai troublé par la mélancolie.

Près des ruisseaux sans doute elle m'aura suivi

Et dans l'ombre avec moi lentement se promène.

Le passé sur mes pas à l'avenir l'enchaîne.

Tout sous son pâle souffle est à mes yeux terni.

Là dans quelqu'autre solitaire

Mes ennuis à jamais fixeraient mon séjour.

On aime un sombre lieu conforme à sa misère

Mais je suis parmi vous enchaîné par l'amour.

Je veux y contempler le bonheur de la terre

Et toujours en être témoin.

Vous ferez tous contents. Que mon cœur a besoin

De ce sentiment salulaire

Je l'y sens abreuver le fiel de mes chagrins

Du parfum le plus délectable

Le jour pour moi n'est plus une nuit qui m'accable

C'est une aube blanchie à mes regards sereins

Je croirais retourner aux plaisirs de l'enfance

Où tout semble au cœur tendre un gage de succès.

Chez vous l'universelle paix

Par-tout enfante l'abondance

Tout se meut & des arts seconde le progrès
Que la sécurité soutient par sa présence.
D'un soc plus raffermi rouvrant mieux vos sillons
De blés une moisson immense

Etouffe d'arides chardons

Sous le fardeau des grains chaque épi se renverse ,
Le poids des fruits fatigue autant d'arbres qu'il berce
L'œil cherche en vain les sœurs sous le rubis couverts
Des chaumes écrasant la surface endurcie

Vos mains dans ses flancs entrouverts
Rassemblant à l'envi les germes de la vie
De naissantes forêts décorent vos déserts

La voute des ombrages verts

Jusques dans les cieux élancée

Usurpe l'empire des airs ,

Et sur vos régions lentement abaissée

Vous appelle par-tout sous ses berceaux ouverts.

Je cours dans mon transport contempler la nature ,

Dont s'aggrandit pour moi le palais de verdure ;

Ces arbres que long-tems les hivers ont durcis

Comme les rocs aigus qui ceignent les montagnes

En se déracinant déchirent les campagnes

Leur tronc à la fin cède aux coups appésantis

Où de la scie ou de la hâche.

Ouvrez les ateliers. Aussitôt je m'attache

A voir façonner ces débris.

Sous l'aile de la paix que ne peut-on pas faire ?

La voix des arts vous guide à de plus grands travaux.

Dans les profondeurs de la terre

Ouvrant la veine solitaire

Et dans ces lits horizontaux

Vous tranchez d'immenses carreaux

La roue au fond de cet abîme

Par votre bras, poussée embrasse ces fardeaux.

Et les roule devant sa cime.

Le char d'eux chargé plie & s'élance en criant.

Aux ateliers on les entasse.

Soudain que de bras s'exerçant

Des formes varieront la grace

Pour un ouvrage différent.

Les marbres sont sciés en tables, en colonne,

On les déploie en fleurs ou le goût les façonne

En vases sveltes & nouveaux.

Les arbres s'étendront en plafonds, en vaisseaux

Ils se dressent en mats, en timons ils s'élancent.

L'airain lourd & grossier , mais liquide aux
fourneaux

En statue est soudain jetté pour le héros

Comm'en timbre sonnait des heures qui s'avancent

Les pierres dans leurs plans sous l'équerre croisés

S'élèvent en palais , sont construites en temples

Du séjour immortel majestueux exemples

Aux faîtes loin des yeux parmi l'Ether posés,

On se courbent en ponts qui sur les eaux s'étendent

Et sont concitoyens & comme freres rendent
Des voisins souvent divisés (L)
Des beaux arts l'heureuse famille
A jamais se fixe chez vous.
Accueillez-la , mortels. Vous posséderez tous
Les richesses dont elle brille.

Déjà l'heureux pinceau , les ciseaux toutpuissants
Dans la toile & le marbre ont mis le feu des sens
Et souvent aux beautés ont composé des voiles
Fluides sous la main , au regard transparens.
Le bonheur devant vous éclate ceint d'étoiles.
Emblème de la nudité.

Là dans ce marbre blanc panche la volupté ,
Ici plus simple encor apparait l'innocence
Aux présents dans ses mains , là c'est la bienfaisance
Propres déités de vos cœurs

Vos passions par-tout vous sont représentées (M)

D'abord dans des chaînes de fleurs
Les terreurs sont précipitées

Vos plaisirs n'en sont point désormais corrompus.

Les crimes se roulent perdus

A travers des flots des ténèbres

Sur des nuages purs & flottants au dessus.

Ensemble planent les vertus

Qu'entourent des clartés célèbres.

L'himénée au front d'or charme en l'autre tableau

Et de ses fils éclôt des germes de la vie

Comme les fleurs d'une prairie ;

Voyez-vous s'arrondir & pancher le berceau

Sous un coin de la draperie?
Sur les mères, le Dieu jette des flots d'éclat :
Et dans le nom de la patrie
A leurs pieds tombe son sénat.
Vos législateurs saints & justes
Pour vous revivront dans l'airain ;
Comme de vos ayeux vous conservez les bustes
Chaque jour en riant ferrez sur votre sein.
Des rivaux de Vitruve admirez le génie
Si le talent plaisait , qu'il remplisse la vie
Vous pouvez des arts suivre un agréable cours
Au salon des Zeuxis & dans chaque théâtre
Où le goût tient pour vous son école en nos jours.
Où le peuple à grands flots accourt en idolâtre
Contempler un chef-d'œuvre antique ou bien
nouveau
C'est-là le grand plaisir ignoré par le pâtre
Qui jouit de la paix au fond de son hameau :
Il a même l'amour. Que faut-il davantage ?
Des arts sont loin chez nous , d'être encor au
berceau.
Leur perfection même était due à cet âge
Garrik d'abord à Londres & dans Paris Lekain
N'arrache à nos esprits que le plus juste hommage.
Le cœur souvent pour eux batit devant la main
S'élevant à grand pas sur leur fameuse trace
Sans doute on va bientôt voir leurs imitateurs.
Melpomene & Thalie à la nouvelle race
Vont peut-être donner de sublimes auteurs

L'opéra doit garder sa puissante magie
Où le cœur & l'esprit, tous nos sens avec eux
Sont ravis des plaisirs que tant d'art multiplie
La scène change ici plus prompte que les yeux,
L'harmonieux le Gros , Gulk , Orphée , Euredice
Iphigenie en pleurs Clitemnestre en courroux ,
Achille arrêtant seul l'odieux sacrifice,
Nous charment aujourd'hui comm'on vous charme tous.

S'immolant en secret au lieu de son époux,
Alceste cache en vain des pleurs qui la trahissent.
Mais dois-je ici marquer le terme jusqu'où puissent
Le goût & le génie un jour monter chez vous ?
Cultivez vous encor l'art de la pantomime,
Art que son naturel , sa force rend sublime
Et chez nous en naissant à son faite porté.
Guimar , Menell triomphe , & la publique estime
Accorde à leur génie autant qu'à leur beauté.
Le sort garde ces dons à la postérité.
Vous jouirez de tous. Acceptez-en l'augure
Entends-je dans ces mots votre plaintif murmure.
Qui des champs & des arts peut jouir tour-à-tour
Le riche ; & l'indigent , reste par la nature ,
Victime du dégoût. Quel est donc votre amour
Pour cette vision obscure
Des maux vous pressant sans retour.
Le plaisir simple est cher sur-tout par l'habitude
La plus sûre marque d'un cœur
Qui se déprave est cette étude

D'un changement avant-coureur ,
Ou fruit d'une chagrine & dure inquiétude.
L'artisan n'ira point aux fêtes de la Cour
Et n'a pas moins une heure sure
Où le plaisir l'attend. qui me nomme un séjour
Orné de tous les biens répandus sans mesure.
Les arbres sur un sol ne font pas tous produits ,
Nul arbre n'est jamais paré de tous les fruits ;
Nul pré n'étale pas les fleurs toutes ensemble ,
Nulle fleur sur son sein n'a toutes les couleurs ,
L'homme a seul tous les dons qu'un même lieu
rassemble

Et doit s'estimer riche, a-t-il gardé ses mœurs.
Des maîtres des beaux arts que d'élèves vont naître.
Ainsi ce germe seul des pénibles fillons ,
Dans son sein entrouvert , alimente & fait craître
Cent frêles chalumeaux que l'été rend féconds.

De chef-d'œuvres brille une foule ,
Ils sont d'un pôle à l'autre à prix d'or envoyés.
Le grand chérit l'artiste , & dans son char le roule
De l'atelier aux jeux où le tems pour eux coule.
Les honneurs & le goût d'un nœud les ont liés ,
Mais il ne suffit pas à ma muse attentive.
Des plus humbles humains dans la fange oubliés ,
Il faut que le bonheur également s'écrive :
C'est à tous les mortels que vous sacrifiez.
Muse ou Génie enfin présent & qui m'enflamme
C'est pour ce grand objet qu'au moule sont jetés
— Ces caractères de mon ame.

J'ai pour tous à la fois fondé les vérités.
Rois, hautement chez vous appelez l'industrie (N)
Dont la main sur vos pas secouera ses flambeaux.
Le peuple va bientôt rouvrir pour les travaux
Une paupière encor d'ignorance assoupie.
Tout chef-d'œuvre est payé. Les grands talents
naîtront.

Chaque jour voit éclore une neuve merveille.
L'invention dormait. L'intérêt la reveille.
Creusez donc de vos arts l'inépuisable fond.
Sur les divers métiers, les trames s'ourdiront
Pour les ornements de la vie.

La beauté veut sur-tout que le goût en varie
Et toujours elle ignorera
L'extrême prix qu'elle y mettra.
Dans sa séduisante folie
Le fil avec la laine & l'or
En tissus se noue & s'ondoie

On y voit marier les couleurs & la soie
Un luxe sage enfin vous ouvre son trésor ;
Accourez y donc tous. Epuisez-le avec joie ,
Elargissez sa source. Eh , que craint-on encor ?
Mais ce brillant espoir se perdra dans les ombres
Des peuples tant trompés & par là justement
De défiance toujours sombres
Entends-je ce cri reprochant
De la source de l'industrie
En vain creusions-nous les canaux :
A peine du pain de la vie ,

Nous paya-t-on ces durs travaux.
Non, vous ne verrez plus trahir votre indigence
Le gouffre des amplex tributs
(O) Des riches maintenant engloutit l'opulence.
Sur leurs domaines étendus,
Ils sont pauvres & vains, & de la bienfaisance
Etouffent dans leur cœur les accents assidus.
De leur faite on voit l'injustice,
Des colons & des artisans
Sans honte & selon leur caprice
Pressurer la substance & sevrer leurs enfants
Sur le sein maternel du lait qui les nourrit.
Comment alimenter leurs fils?
Les mères dans les pleurs de pain manquèrent
même,
La balance à la main des cieux viendra Themis.
Tout va dans un accord suprême.
Sous ses yeux à l'envie pour vous s'exécuter,
L'indigent relevé de sa langueur extrême.
Sous son chaume pourra porter
L'abondance qui la première
Rit & sur soi baissant une tendre paupière,
Se réjouit de l'habiter.
Elle y sera toujours: c'est un lare fidèle.
Sous ces toits ainsi revoit-elle
Ses frères long-tems délaissés.
Vous croiriez faussement sa naissance nouvelle.
Combien d'ans sur son front pressés
Avant que du limon les mortels s'engendrèrent,

S'en vit chasser depuis , depuis y revola.
Mais des loix & des arts & des mœurs soutenue,
Sa puissance chez vous à jamais s'étendra.
Votre table en tout tems sera gaiment couverte
D'un pain dont la hutte est encor
Pleine ainfi que des fruits de pourpre d'ambre & d'or.
Le tonneau plein toujours vous versera sans perte
La topaze du cidre & le rubis du vin
Dans un aspect riant & sain;
Chacun voit à son choix une demeure offerte
Et dont l'ameublement est commode & non vain.
Il y regne une propre & rustique élégance,
Un grand mené chez vous par sa froide indolence,
De tout surpris & gai désirerait jouir.
L'indigent & le sage , oui même , s'il n'y pense;
Et qu'un vil préjugé fait souvent obéir;
Par l'or & les émaux se sent trop éblouir
Chez ce grand dégoûté de sa longue opulence
Tremble & n'ose s'asseoir ou s'asseoit en silence.
Mais le peuple plutôt fuit des Grands les palais.
Vous sur-tout que la joie assemble pour des fêtes
Sous vos paisibles toits , dans vos tendres bosquets;
Elle vous fuit par-tout & se fixe où vous êtes,
(R) Vos besoins largement sont toujours satisfaits :
L'état après ces jeux , tant de dépenses faites,
Voit encor en moneaux vos richesses remplir
Ces vastes magasins qu'exprès il fit bâtir.
Le bien d'un pays tient à celui de la sphère, (S)
Etendés du commerce avec sécurité

La chaîne toujours nécessaire.
Sur la terre & les mers soudain est-il porté
Que l'échange a d'objets. L'univers est doté
Ainsi, par chaque état d'un tribut arbitraire,
Sous les voiles où l'air se tourmente & s'enferme
L'océan voit soudain disparaître ses eaux.
Les chars prompts & bruyans ainsi que le tonnerre
A des phalanges de chameaux
Se joignent & de dons nouveaux.
Ils font communiquer les deux bouts de la terre.
On reçoit leurs trésors. N'en jouissez-vous pas ?
Hélas ! retournant sur tes pas,
Dans ta patrie, enfin, qu'en larmes tu déserte,
Tu peux, homme, habiter les plus lointains climats.
Ceins à l'envi ton front de leurs fleurs toujours vertes,
C'est être citoyen de ces divers états.
O ! de cette abondance encore
Et de la liberté, resplendissante aurore,
C'est avec toi que de leurs ans
Le cercle s'étend & se dore.
Les hommes sous ton feu croissent en peu d'instans.
Une race en sa fleur est soudain reproduite
L'inévitable faux du tems
A peine l'a-t-elle détruite.
Même à poursuivre le plaisir,
L'heureuse aisance nous engage.
Sait-on que l'on est libre, on a plus de courage
Et son cœur qu'on éprouve est mieux fait pour
sentir.

Un état voit alors briller son plus bel âge.
Sa vigueur s'en accroît. Rien ne peut l'affoiblir.
Le commerce vous ouvre une immense ressource.

Mais de ses trésors vers leur source
Les flots sont-ils toujours refoulés d'ans est an ;
Ou chez deux peuples seuls enchaîne-t-on leur
course.

Laissez-les déborder , s'épandre en océan ,
Qui s'accroisse par-tout & par-tout se divise
Dès-que , mortels , vôtre main brise
La digue que l'erreur opposait en tiran.
Enfin l'avez-vous fait ? Cette terre où vous êtes
Va soudain s'embellir. Vous voilà fortunés.
La volupté dans l'air plane sur vos retraites.

Dé pampres & de mirthe ornés
Les plaisirs ont couru vous disposer des fêtes
Et vos fronts par leurs mains sont même couronnés.
Comme chez la beauté le désir étincelle.
Son amant l'apperçoit & d'un œil plus hardi
Dévore ses attraits ou se penchant sur elle
Balance entre ses bras , sa taille naturelle.
Quelquefois sur un sein par l'amour arrondi
Il soulève la gase & le baise à demi.
Mais d'inquiets voisins ont vu tout , il s'arrête ;
La honte a séparé le couple confondu ,
Les invisibles mœurs regnent dans chaque fête :
Et près du badinage ont placé la vertu.
L'un fût audacieux , comme l'autre est timide.
De l'amante qu'il aime il admire les pas

Que la pudeur enchaîne & que la gaité guide ,
Seul loin d'elle en silence ou la louant tout bas ,
Rassuré par sa propre estime.

Ce couple ne suit que l'accent

Du doux sentiment qui l'anime.

Et près de l'un toujours l'autre ému tendrement

Avoue à tous les yeux son mutuel penchant.

Leurs frères qu'encor de l'enfance

Avengle le tendre sommeil

Et n'en cherchant point le réveil

Avec la même joie & plus de pétulance ,

Partagent les transports des jeux & de la danse.

Ils laissent les baisers voler à leur côté

Sur les mains ou le front de la beauté volage

Et n'en ont rien perdu du repos de leur âge.

Où l'aspect du plaisir & de sa liberté

Bouleverse-t-il l'un qui change de visage :

D'une prochaine puberté

Infailible & sacré présage ?

Il revient faire encor devant ses compagnons

Résonner sous les plis de sa langue flottante

Le cri sourd d'une trompe aigre & qui les enchante :

Ou court se renfermer parmi d'épais buissons.

Ils le cherchent long-tems chagrinés de sa perte

Et dès-lors du silence autour d'eux étendu.

Sa présence à leurs yeux loin de là s'est offerte

Toujours aux champs ainsi d'une fête on a vu

L'espace vaste & revêtu

De grace , par qui l'ame au plaisir est ouverte.

De son âge à la fois chacun suit le penchant.

Sous l'orme le plus magnifique ,

Et dont le faite en voute étend

Ses spacieux rameaux , où le soleil oblique

Brille & meurt confondu par l'ombrage mouvant ,

Le cœur de la jeunesse à la danse s'amuse ,

Poursuit des sauts rompus qu'il accomode au chant.

Qu'un grand pasteur frédonne avec sa cornemuse

Quand sa lèvre en se recourbant

D'un large souffle en remplit l'outre ,

Et que de chaque doigt sur la flûte à l'instant ,

Il ouvre & ferme à l'air le passage en courant.

Il rompt souvent l'accord quand ses doigts passent
outre.

Là par d'autres plus forts mais toujours innocents ,

Là boule est dans le mail sous leur bâton pressée ,

S'applatit , siffle & part loin de l'œil élancée ;

Lorsque frappée encor elle tourne en tout sens

Et rentre sous le choc dans le cercle forcée.

Combien d'amants par couple isolés tour-à-tour

Suivent loin des danseurs leur tendre rêverie.

Comme l'onde voisine ils errent à l'entour ,

Où foulent tendrement une plaine fleurie.

Ils entrent dans un bois égarés par l'amour.

Mais en tremblant la jeune fille ,

Revole sous l'œil maternel.

Le contentement pur sous les rides pétille ,

Chez les vieillards ceignant d'un feston solennel ,

L'antique coupe de famille.

Ils boivent à l'envi d'un amour fraternel ,
Sous un chêne comm'eux par les ans vénérable
Et dont quelque feuillage épais
Sur chacun se recourbe en dais ;
Quand son front déployé couvre en entier la table
Et leurs femmes chantant quelque romance auprès
Chacun entre ses bras ranimés de tendresse
Berce mollement & caresse ,
Offre à son vieil époux, même à son cou suspend ,
De leurs fils le plus jeune enfant ,
Qui sur leur front se précipite
Et cueille ou reçoit en criant
Ces doux baisers qu'encor en pleurs il sollicite ,
Ou de ses mains en se jouant
Dans leur chevelure d'argent ,
Veut toujours le premier de la coupe remplie
Toucher le bord que cependant
A sa lèvre enfantine on porte en fouriant :
Mais son goût est blessé par la liqueur vieillie.
Les villes ont encor d'autres heureux loisirs
Et vous ouvrent des bals , des concerts , des
spectacles ,
S'il en existe plus , moins doux sont ces plaisirs.
Ils n'offrent à tel âge , enfin que des obstacles.
Et tel même pour tous , ne ressent nuls desirs
Seulement à chaque âge on parcourt chaque scène.
Aux bons mots de Thalie , un enfant s'affoupit.
Et dans son cœur glacé , le lent vieillard se rit
Du poignard tout sanglant qu'aiguise Melpomene ,

Aux jeux de Therpsicore une vieille déplaît ;
Et les jeunes beautés séduisent davantage.
Des flambeaux rassemblés l'aurore qui renaît,
Sous les rayons encor anime leur visage ;
Et d'un tendre désir plus ardent il paraît.
Le diamant & l'or & la soie & l'hermine ,
Qui dans leurs vêtements brillent entremêlés ,
Rehaussent le pouvoir de leurs attraits voilés.
Dans leurs pas mesurés une grace divine
Enchaîne tous les sens devant elles volés.
Des plus rapides sons la profonde harmonie
Ebranlant votre oreille & remuant vos cœurs ,
Inspire de l'amour les besoins séducteurs.
Ce n'est point là des champs la douce rêverie ,
Mais ces brûlans transports des sens perturbateurs
On n'est point inquiet sur le doux soin de plaire.
L'amour & la folie agitant son grelot ,
Etourdit la pudeur sur le devoir sévère.
La gaité fait chez tous jaillir quelque bon mot
De ses masques Momus amène la phalange.
Aux bouleversements d'un costume imposteur ,
Un grand sous des haillons en gueux abject se
change ;
Le bourgeois travesti devient un Empereur.
Lais en prude raille Honesta si sensible ,
Un vieillard en jeune homme , un jeune homme
en vieillard
Offrent dans leur démarche un mensonge risible
A la publique joie , ils ont les premiers part.

L'amante a tressailli près d'un bruyant protégé
Et cedant à la main qui l'emmene en tremblant,
L'observe de plus près, l'interroge en riant,
Croit reconnaître enfin sous sa forme empruntée
L'amant qui n'osa point s'expliquer autrement.
Cependant elle craint de se tromper encore,
Et son cœur à l'amour refuse son aveu.
Mais un désir plus sur chez d'autres vient d'éclore
Et que de rendez-vous donnés au même lieu,
Le coup d'œil des beautés qui par-tout les assignent,
Vacille sur la glace & se peint à côté.
Les jaloux qui d'abord dans leurs cœurs s'en in-
dignent,
Vont noyer leurs ennuis dans le vin apporté.
Le liquide rubis dans les coupes d'or brille.
De vos amples festins la somptuosité
Ne coûte plus de pleurs à la tendre famille
Du pauvre près de vous par le destin jetté,
Il n'accusera plus les rangs qui vous séparent,
Et ne gémira point devant les lambris d'or
Ni les marbres polis dont vos parquets se parent,
Ni le doux édredon que vont presser encor
Vos membres épuisés des forces qu'ils réparent,
Le chaume de son toit suffit à son désir.
L'argile tous les jours lui sert de porcelaine,
La bienfaisance enfin la santé, le plaisir,
De vos vastes enclos font son premier domaine
Où sa femme & son fils avec lui se promene,
On les voit de vos dons même s'enorgueillir.

O bonheur général ! Ton séduisant spectacle
Fixe chez eux les arts amants de l'équité.

La philosophie a monté
Au trépied où de son oracle ;

L'accent retentira dans la postérité.
Le bonheur des humains parut dans tous les âges
Le culte du savant, son amour solennel.
La bienfaisance vint se choisir un autel

De l'Olimpe au cœur pur des sages.

Eh ! leur devrions-nous un hommage immortel ?
Quoi ! des maux enchaîner la tempête cruelle
Et lancer du bonheur les rayons adoucis ;
N'être pas dans soi-même enfermer l'étincelle
De la divinité, l'avaient-ils entrepris ?

C'en est assez pour moi. J'adore leurs écrits.

Quand des enfers montant l'horrible tyrannie

Des humains sous l'oppression,

Pour la première fois sur les pas de l'envie

Abaisait la tête chérie :

Et que la superstition

Des cieux insolemment se criait descendue :

Et dans le nom sacré de la religion,

Egorgeait à la fois sous son glaive abattue

Une plaintive nation,

Sur les marbres tremblants à cette affreuse vue

Les sages n'ont suivi que la compassion.

Des monstres hautement ils révélaient le crime

On en vit d'immolés pour première victime.

Mais d'une main hardie encor d'autres lançaient

Des feux pour éclairer les ombres de l'abîme,
Où des humains sanglans les rangs s'entrepressaient.

Parmi ces guerres immortelles,

D'abord d'un foyer si sacré,

N'ont jailli que des étincelles

Qui foiblement ont pénétré

Les ténèbres toujours nouvelles,

Où gémit le monde égaré.

Géant indompté de la fable,

La superstition s'accrut de ses fureurs,

Et toujours des mortels en arrachant les cœurs;

Comm'un vautour insatiable

Osa nous dévorer pour nous rendre meilleurs.

Ah! plus que par le despotisme

Le meurtre a regné par ses mains,

L'âge est ensui du sang. L'Europe à ses voisins

De l'humanité sainte ouvre le catéchisme,

On y voit éclater des lettres le rayon. (T)

Mais l'ombre encor nourrit la superstition.

Sa tourbe est pour le monde un voile impénétrable.

Que sur vous-même elle étendit,

Et dont le fardeau vous accable.

Ce despotisme au cœur que la prière aigrit,

Comm'au front tout d'airain & nu dans son audace

Moins qu'elle d'épouvante glace.

Elle enchaîne toujours & dégrade l'esprit.

Ce n'est qu'à vos bras seuls qu'il a mis son entrave,

Qu'importent tous les deux. L'homme dès-lors

les brave...

Dans la caverne plus avant
Des sages portent d'âge en âge
Le flambeau du raisonnement :
Et malgré l'effort de sa rage ,
L'Hidre à deux têtes cependant
Sort à jamais chassé par leur bras triomphant.
Aux horreurs de la tyrannie
D'humaines loix vont succéder.
Des superstitions la profane folie ,
Doit au culte du vrai céder :
Et nous bénirons tous l'auteur seul de la vie.
De ses vaines terreurs l'homme est débarrassé ,
Il commence à jouir de la volupté d'être.
Il saisit le présent , il chérit le passé ;
Il fuit dans l'avenir un transport prêt à naître ,
Par un cours de plaisir toujours recommencé.
Ce n'est que de la main des sages
Qu'on tient cet heureux changement.
Ils contemplent en paix leurs augustes ouvrages ;
Leur salaire ici bas est ce ravissement.
Mais pour la récompense à ce grand bienfait due ;
Dans l'urne du trépas , leur nom est-il jetté ,
La renommée alors avec solennité
Au devant de leurs pas , de l'Olimpe accourue
Viendra de l'immortalité
Sur leur front poser la couronne ;
Et de sa main va sur son trône
Les emmener à son côté.
Là reposent tous ces grands hommes,

Divins législateurs des Grecs & des Romains.

Nous durant l'orage où nous sommes ,

Vers eux nous étendons les mains.

Numa, Solon, Socrate, ombres que je salue ,

J'ai prononcé votre saint nom.

Sur ma lèvre a coulé la douceur peu connue

Que verse dans le cœur une bonne action.

Vous aimiez les mortels. C'est ce qui les enchante.

Notre œil tendrement s'ouvre & croit qu'il vous
peut voir.

Ah! descendez chez nous : que la terre se vante ;

En quelque jour de vous ravoir.

Hôtes chers & sacrés, votre bouche éloquente

Peut des vertus chez nous répandre le pouvoir.

Nous pourrions bientôt chercher mieux la sagesse.

En pontifes connus appelez la déesse ,

Vers elle par la main guidez-nous de plus près ,

Montrez-nous un sentier que le regard découvre.

Que du temple pour nous le portique s'entrouvre.

J'y resterai toujours, si moi-même j'entrais ,

Voudra-t-elle inspirer ma jeunesse innocente.

J'instruis dans vos trois noms la terre dans l'attente ,

Je ne suis qu'interprète & le prêtre du lieu.

Sa main raffermira ma voix qui balbutie ,

Sur ma langue mettant le feu

Qui doit allumer le génie.

Je n'exige pas que l'airain

Pour moi s'en élève en colonne ,

Où mon nom de lauriers soit ceint par le burin.

Sij'errais dans l'oubli dès-lors qu'on m'abandonné.

De la douleur puis-je au plaisir

A vos yeux rendre l'intervalle.

Sensible & tel qu'on doit soudain le parcourir

Et des ennuis percer le ténébreux dédale.

Déjà vous en tracé-je une table de mœurs,

Pour votre unique bien gravez la dans vos cœurs.

Dans vos fêtes alors de moi qu'on s'entretienne,

Qu'un jour la jeune fille avec un art profond,

Unissant ma gloire à la sienne,

Noue une fleur de plus sur son sein ou son front.

La beauté n'offre rien au sage,

Qu'il ne le trouve plein d'appas,

Suis-je enfin au couchant de l'âge

Enlevé devant vous sous la faux du trépas.

Par-tout où j'aïlle encor je ressens qu'en arrière

Mes yeux vont ici bas se tourner tendrement,

Et vous envisager avec enchantement.

Quand le bonheur tient seul l'empire de la terre

Toujours de moi gaiement daignez vous souvenir ;

N'entourez point de fleurs mon obscur mausolée,

Une pleur de vos yeux sur lui jamais coulée,

Attache sur vos pas attentive à courir,

Mon ombre murmurante & jamais consolée

De ces propres douleurs qui vous feraient gémir,

Mais de moi jeune encor quelques fils peuvent naître

Chez moi recueillez-vous & des fleurs & des fruits.

De plus insignes dons payez-moi ces écrits.

Vous vantez leur bienfait : me laissez vous le maître

De vous en assigner le prix ?
Consultez donc mon cœur. Ce n'est qu'envers
mes fils

Que vous pourrez tout reconnaître.
Je leur voudrais ainsi léguer avec mon nom
Et votre amour & votre estime ,
Pour eux j'attends de vous cette douce leçon.

Ah ! par un penchant unanime
Puissez-vous chez eux constamment
Mettre un aiguillon tout-puissant
Dont à l'envi poussés à tout effort sublime
Sous leurs pieds ils foulent le crime :
Et toujours oseront jusques en vieillissant
Ou sous le glaive étincelant ,
Garder dans leur cœur magnanime
De la vertu le culte ardent.

Dois-je le dire enfin ? Oui , votre gratitude
M'appartient peut-être de droit.

Toujours mon front pour vous se panche vers l'étude,
Et cette maîtresse assez rude ,

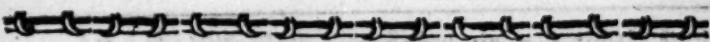
Là de rides par fois sillonné sous son doigt.
Guidé par un instinct qu'avidement j'écoute ,
Je crois bientôt du Pinde abandonnant la route
De vos antiques loix percer l'obliquité :

Et ne posant plus la morale
Que sur le fondement de la nécessité ,
Ecrire avec simplicité
Cette même table légale ,
Pour le bien de l'humanité.

Chacun aux champs ou dans la ville (V)
 Voit ses premiers besoins constamment satisfaits,
 Le doux éclat des mœurs embellit votre asile.
 Une épouse par l'art à son sexe facile
 De votre cœur toujours prend les chemins secrets,
 La grace & la douceur chez elle vous enchante
 De la maison maintient la paix,
 Et son économie à tout est surveillante.
 Voyez la sous l'abri des loix
 Vous accorder des fils & leur groupe s'étendre.
 Qu'à la sagesse l'âge tendre, (X)
 Soit chez eux seulement plié par votre voix.
 Ne vous tourmentez pas du soin de leur fortune,
 La patrie en son sein viendra les prendre tous :
 Et comm'une mère commune
 (Z) D'atelier ou de champs doit les doter
 pour vous. (U)
 Mais chez vous ainsi seuls, de leur appui jaloux,
 Sur vos vieux ans s'élève une alarme importune.
 Non, & le plus jeune d'entr'eux,
 Va jusqu'au déclin de votre âge
 Habiter avec vous que son amour soulage ;
 Un jour d'une main douce il vous ferme les yeux,
 Ce ministère si pieux,
 Du foyer paternel lui vaudra l'héritage.
 C'est d'un code pour vous le plan que j'ai jeté,
 Et qui m'a paru le plus sage
 Pour maintenir l'égalité.
 Mais laissez-vous d'abord par des routes certaines

Mener mortels vers un léthé
 Où vous boirez l'oubli des peines.
 Sur ses bords, quelque jour, le bonheur, les vertus
 Auront pris des formes humaines
 Et suivront vos pas assidus.

FIN du second Chant



NOTES

DU SECOND CHANT

DU

PHILANTHROPE.

(A) IMPITOYABLES Rois, terribles Conquérants.

JE distingue ici les Rois qui combattent pour étendre leur empire ou venger des querelles particulières, & ceux qui n'ayant point d'empire conquièrent pour s'en fonder un. Les premiers représentant une nation sont forcés de voir qu'il n'est peut-être jamais de cas particuliers où ils doivent lui ordonner la guerre, à moins qu'ils ne fussent affreusement offensés en personne par ce qu'alors la nation entière l'est également dans son représentant les cas où la guerre est le plus légitime, sont ceux de l'établissement ou la prohibition d'un droit respectif, mais considérable & permanente. Toute prévarication légère ou forte mais passagère devrait être justiciablerepectivement, entre tous les souverains devant le conseil de celui chez qui elle aurait été commise. La crainte serait absurde que le conseil d'un Prince fût partial; Si la longue paix sur-tout qui doit être le fruit d'un pareil règlement, avait éteint les haines nationales, quant aux combats livrés pour étendre leur empire les dangers de cette extension, pour leurs propres

états, sont fort au long dans d'autres écrits. Ils courent des perils bien plus grands dans les états même de leur conquête ; les vaincus au moins, durant la vie du conquérant, ne paraissent jamais que pleins de désespoir d'avoir perdu leurs anciens maîtres ou leur liberté & leurs loix & encore plus leurs mœurs s'ils ont été forcés d'en changer. Leurs bras sont toujours prêts à se lever pour reprendre tous ses biens : ou il faudrait donc mutiler toute une nation. Gengis aussi ne laissa point à la Chine ses loix par un respect pour elles qui l'eussent bien mérité, mais par le même génie qui fit prendre à Alexandre les mœurs, & jusqu'aux modes de la Perse. Qu'éprouvent encore les conquérants ? Les plaisirs de la victoire qui n'ont jamais duré avec tout leur délire que quelques mois sont à la fin effacés en entier. Les caractères des horreurs des batailles n'étant que reculés dans les sens des vainqueurs reviennent alors en bien plus grand nombre, parce qu'on les a vus chez les deux partis & prennent constamment le dessus. Les rebelles dont on est obligé de défaire quelques-uns de tems en tems, remuent par les impressions de leur sang qui coule ou de leur cris qui percent l'air toutes les impressions analogues & si multipliées de la mort sur le champ des combats, ainsi que ceux qui y avaient succombé, & les subsides énormes qu'il a fallu exiger du peuple laissent de nombreuses traces de chagrin écrites sur le front de leurs parents ou des familles affamées. Tous ces élémens de douleurs agissent nécessairement quoique dans l'intérieur & y sont renouvelés extérieurement chez le conquérant qui enfin ne peut pas les anéantir.

(B) On doit gémir sur eux.

On peut voir là dessus la fin de la note précédente.

(C) Qu'aime le philosophe & qu'il est fier de dire

Y a-t-il rien de plus touchant pour un philosophe que de reconnaître que l'homme n'est jamais méchant essentiellement.

(D) La douce pitié touche & fatigue ses sens :

Que d'élémens de pitié les circonstances devaient avoir mis d'abord chez les Princes ou les aventuriers devenus conquérans. On ne peut avec une grande métaphysique se refuser à cette assertion. Qu'est-ce dans un homme, qu'une passion aimante ou irascible ? La tension de tous les organes vers un seul objet. Une passion peut donc être renouvelée chez nous par de nouveaux élémens extérieurs & analogues à ceux qui l'y ont déjà composée. Le guerrier n'a-t-il pas eu des personnes chères dont il ait vu l'agonie & couler le sang, dont il ait entendu les cris ? Ce sont les mêmes traits qui se répètent sur le champ de bataille.

(E) C'est le droit des brigands.

S'il n'y avoit plus de terrain à occuper sur le globe & que le peuple que l'on vient attaquer en eût de superflu, l'excursion alors est juste. Si une nation demande à ses voisins qu'ils lui envoient un Roi ou des Sénateurs & des troupes pour les établir malgré ses tirans, il faut des vengeurs aux opprimés ; un peuple entier ne peut guère être taxé de caprice soutenu envers ses maîtres. La guerre est juste encore. Tous les autres cas ne sont que rapine & brigandage.

(F) A l'homme sur la terre.

Le sol pour le nourrir & sa femme & ses fils , seul en propre appartient.

C'est , je crois , le terme le plus précis du droit de l'homme ; La loi ne fait ici que lui confirmer & garantir son état de nature. Mais le droit ne lui reste , qu'aussi long-tems qu'il habite & qu'il cultive ce sol. La propriété en passe à un autre. Dès l'instant que le premier a emporté ses ustensiles de culture , les petits meubles de son ménage & emmené plus loin ses enfans & leur mère.

(G) Des humains isolés à cette nation.

Le terme de justice élevé entre les êtres isolés & cette nation en corps n'est que celui de la force qu'a cette nation de repousser tous ceux qui voudraient troubler son association d'où découle sa félicité. Dans le fait il n'y a rien de plus. Si la surface du globe portait la moitié trop d'habitans , ils se pourraient détruire aussi légitimement qu'ils se conservent maintenant dans les possessions convenables à leurs besoins & se détruiraient nécessairement. Mais la propagation générale de l'espece est loin de ce période , & est peut-être empêchée physiquement d'y arriver jamais. Les rapports des hommes ont donc été tellement établis pour la nature entr'eux qu'il faut que ceux-là qui tiennent la puissance du mal, veuillent exercer le bien envers les autres. Alors , pour persuader , qui de nous aura cet accent qui touche invinciblement les cœurs.

(H) Les sanglans combats sont l'opprobre de l'histoire. Il en est à cet égard de tous les autres peuples comme de nous.

Les guerres occupent toujours des volumes dans leurs fastes , lorsqu'on y lit à peine quelques feuillets de loix sages ou d'arts ou d'établissements inspirés par l'humanité. Tacite est le seul chez les anciens qui a bien connu comm'on devait écrire l'histoire , & qui nous a laissé dans les mœurs des Germains , un monument digne d'être un exemple aux écrivains de tous les siècles. Messieurs Hume & Voltaire chez les modernes ont aussi été historiens à leur façon & en grands maîtres : s'il est question chez tous les trois de guerres étrangères & intérieures de factions politiques , on y trouve encore plus de philosophie , sur les mœurs , la législation , les lettres. Mais pourquoi quelque plume savante n'entreprend-elle pas de nous composer extrêmement détaillée l'histoire du Perou , gouvernement sous les incas si éloigné de l'esprit de propriété & de mensonge , des Tlascalans ancienne petite république sur les bords du Panama où elle se maintint libre & en paix malgré le voisinage d'une nation puissante qui la regarda toujours comm'un objet de conquête , des Banians , peuple ou secte parmi les Bengallis qui ne savaient point il y a deux cent ans ce que c'était qu'un meurtre , des Bisnaporiens qui ignorent dans la même contrée comm'on peut voler , des Cochinchinois ; de la chine , cet empire qui compte plusieurs milliers d'années , heureux depuis trois mille par la seule loi de Confucius pure dans sa source comme dans ses effets ; cet empire qui composé d'une foule innombrable de sujets , & ayant autour de soi plusieurs royaumes pour tributaires , a toujours su se garder en paix , & n'a presque jamais fait la guerre que dans le cas de sa défense naturelle. Un homme de génie emploierait ici

un nouveau genre d'éloquence, au lieu que malgré tout son art on revient à-peu-près à la manière de trois ou quatre grands modèles pour la peinture des combats. Mais combien d'éléments d'atrocité & d'injustice entrent dans la tête d'un jeune Prince avec un polibe à la main ? Que sera-ce encore, si la vile & sacrilège complaisance d'un écrivain a su rendre intéressans ses meurtriers héros. Il y a plus pour excuser les héros meurtriers & l'écrivain. Les premiers joignent presque toujours de ces qualités qu'on ne peut s'empêcher d'avouer éclatantes, à leur ambition effrénée & sanguinaire. Individus dont le bizarre & contradictoire assortiment dans le moral, contribuera toujours à la dépravation des Rois & aux calamités des peuples.

(1) Un gain rapide & sur dut moins verser de sang.

Ne peut-on pas indiquer ce plan de tactique. Combiner la certitude de la victoire, également avec la célérité & la plus petite effusion de sang. Quoique nullement versé dans l'art militaire, peut-on en demandant une excuse formelle aux gens experts, ajouter la disposition des soldats uniquement ou le plus souvent en coin (*cuneus germanorum*) lorsque le terrain ne s'y oppose pas, ne serait-elle point la plus favorable à l'épargne du sang en prêtant moins de flanc à un bataillon carré de l'ennemi & à la célérité aussi qu'à la certitude de la victoire parce que plusieurs raisons & l'expérience démontrent que la vitesse de la marche d'un corps de troupes ainsi que sa vigueur doivent s'estimer en mesure inverse du nombre. On percera toujours un épais madrier plus facilement avec un clou aigu qu'avec un fer carré. Mais cela ne fait-il pas pitié, si l'on songe à la multitude d'hommes tués dans une affaire. Ce qui est encore

plus affreux , combien d'hommes en rapportent dans leurs sens des caractères de férocité qui les rendent pour le reste de leur vie tout-à-fait étrangers aux passions douces. Du moins ils y sont beaucoup moins sensibles. Ils ne sont point heureux & ne peuvent rendre heureux les autres. Même il sont malheureux : car la dureté n'est que l'état d'une violence intérieure qui agit sur les autres , comm'un ressort tendu lorsqu'il est d'une matière trop rigide , réagit fortement contre le doigt & le blesse , encore que celui-ci ne le presse que doucement. C'est le reste naturel d'une situation où un ennemi placé sous les yeux pour nous détruire a du peser rudement sur nos organes & y causer cette irritation qu'allume la vengeance ou qui n'est qu'elle-même. Les longues guerres produisent sur-tout les longues haines nationales.

(L) Des voisins souvent divisés.

La communication par des ponts absolument francs pour tout passage des personnes d'un bourg d'une ville , d'une province , d'un Royaume , avec tous les bourgs , villes , provinces , Royaumes de sa circonférence séparés par les eaux , serait un des plus sages établissemens qui aient été jamais proposés à la terre. Il y a des préjugés ennemis de Province en Province & de Royaume en Royaume , qui n'existeraient pas s'ils ne se voyaient pas du tout , & qui existent parce qu'ils ne se voient pas assez. C'est l'union de chaque partie à l'autre qui constitue l'union de toutes les parties entr'elles ou du tout. Les diverses professions ne seraient point ainsi quittées. On voyagerait au contraire jeunes afin d'atteindre une perfection qu'on n'acquiert que par la comparaison des différents procédés des provinces ou des nations dans les arts différents. Les monopoles seraient plus facilement prévenues , & le juste prix connu dans

tous les marchés. Les Rois dans la guerre ne se feraient plus un jeu sur les frontières de s'ôter & de se faire rendre tant de villes par des villes d'un même Royaume. Les provinces ne pourraient plus armer une de leurs provinces contre une autre, ou plusieurs bientôt reunies tiendraient mieux tête aux troupes réglées. Les plus grands avantages se recueilleraient durant une constante paix ! mais là où il y aurait trop d'eau ou de grandes distances de terre ferme, des barques ou des chars de passage aussi francs, seraient également tenus. Ce serait une belle taille à imposer sur la richesse réelle ou industrielle & présumptive de tous les habitans contribuable en proportion, afin de subvenir à cette dépense qui serait la même pour chaque endroit tour-à-tour, centre & rayon du cercle cosmopolite. Les hommes en aggrégations de différente grandeur & sous des noms divers sont tous faits pour se mêler. Qu'est-ce qui dans des visites réciproques des sociétés unirait leurs individus ? L'amour & les tendres sentimens qu'il amène à sa suite, de gendres & de brus, de neveux, & d'aïeux, des frères & des sœurs. Le sang ainsi plus croisé, acquerrait en général plus de beauté à l'espèce. N'est-ce rien ceci pour l'amour & le bonheur ? Comme les mariages ne se font guères qu'après le tiers de nôtre vie, les nœuds du sang garderaient en entier leur force malgré la distance. Les sens des jeunes époux transplantés tout pleins des caractères que les soins continuels de leurs parents, & les plaisirs de leur jeunesse y auraient gravés en contiguité, n'auraient pas le tems de recevoir autant d'impressions des objets nouveaux qu'il en faudrait pour effacer les premiers. D'ailleurs les voyages fréquents encore très-probables avec la facilité que donnerait une com-

DU SECOND CHANT. III

munication gratuite , suffiraient pour renouveler chez eux le cachet de la concorde & de l'amitié qui est encore plus douce & celui des objets familiers à notre enfance , toujours si précieux à revoir , lorsque nous avons été quelque-tems séparés d'eux. On pourrait commencer déjà par distribuer à des familles indigentes ou à des émigrations considérables mais volontaires & colonnes , toutes les laïsses de mer , toutes les landes & enfin tous les déserts connus , pour peu qu'ils fussent habitables ou les leur rendre tels. Car il vaut mieux vivre un peu mal dans un endroit , que de mourir ailleurs ; & avec le tems , on vient à bout de tout. Mais on manque d'hommes pour ceci. Qu'on pese le projet d'une communication gratuite pour les hommes avec la cause présomptive de l'état d'ennui si fréquent pour eux. Ils manquent de sensation. Si nous ne sommes pas absolument pacifiques & fortunés , c'est que nous ne sommes pas en assez grand nombre. Je n'ose pas prétendre comme l'Abbé de St. Pierre à une paix perpétuelle , entre les Puissances de l'Europe , & encore moins à une qui fût signée & entretenue respectivement par tous les peuples connus , mais que chacun ait seulement résolu de ne faire jamais la guerre avec tous ceux qui l'entourent & de ne point laisser passer leurs troupes armées sur son pays. Voilà une paix universelle sur la terre. Hélas ! on a surpris les hommes pour leur propre bonheur. Non , ils rougiraient bientôt la mer de leur sang.

(M) Vos passions par-tout vous sont représentées.

Si l'on multipliait sur la toile ou au ciseau les représentations des passions douces , l'esprit des peuples en éprouverait sans doute au bout de trois siècles une re-

volution du bien au mal. Que sont deux ou trois siècles pour le perfectionnement d'une espèce qui depuis plus de quatre mille ans a toujours été la même en masse & dont on n'a vu que les sociétés particulières avancer & retrograder alternativement dans la science de la vertu ou celle du bonheur général qui est la même. Le législateur qui fonde les cités & non le conquérant qui rase les villes devrait prétendre aux publics monuments d'immortalité. Nous devons cependant nous féliciter dans un cas particulier de ce sujet. Un de nos peintres vient dans ce siècle d'inventer & de porter à la fois à son faite le genre de sentiment. Il n'y a peut-être pas de source plus inépuisable de tableaux que celle-ci. Cela doit assurer les autres hommes de génie de même art & les engager à prendre le ton de Mr. Greuse. Ils pourraient alors le donner tous à la postérité. On doit sentir que toutes les passions nobles & aimantes seraient comprises dans le même genre, soit sous des allégories, soit en personnages naturels. Que plusieurs galeries de pareils tableaux seraient de beaux & de grands codes de morales! Chaque feuillet ou chaque tableau vaudrait pour l'ornement du cœur humain un volume entier de morale éloquente. Songez que le sentiment ainsi que la pensée s'engendrent chez nous par les voies d'analogie. Combien ces physionomies fermes de vertus graduées & jouantes ensemble dans une grande & excellente composition, imprimeraient plus immédiatement & plus généralement que des lettres mal tracées & signes foibles des principes souvent indistincts & toujours obscurs pour le plus grand nombre. Le peuple ne comprendra jamais; il verra toujours bien. Mais en morale, il faut toujours des principes ou des exemples; les conseils ne

tiennent à rien. Il y a plus. L'espèce humaine est encore assez en deçà des dernières bornes de la dépravation. Elle-même peut dans cet âge fournir autant de sujets réels de vertu que les peintres pourront en exécuter. J'ai vu dans la petite ville où je suis né un jeune Vigneron nommé Moïnet qui à l'âge de dix-sept ans monta sans la moindre hésitation dans un assez mauvais bateau, s'y avança avec l'effort d'une seule perche ferrée (car on n'a point l'usage des rames dans un aussi petit endroit sur une rivière assez grosse) à quatre toises d'une chaussée crevée à l'instant par un courant impétueux & profond de plus de quarante pieds jusqu'au toit de ses parents, fit entrer dans le bateau sa mère & sa sœur & reçut sur ses épaules de la même fenêtre où les deux autres avaient descendu, son père qui étoit plus vieux, parce que les flots battaient violemment la petite barque & étoient sans cesse prêts de tout entraîner contre des arches où il aurait péri inévitablement. Il amena tout à bord. Il avait un étonnement stupide après cela, quand le peuple qui l'avait vu en tremblant tant oser, parut surpris. C'étoit pour ses parents. Mr. m'a-t-il dit simplement à moi-même bien des fois : (j'aimais à lui faire raconter ce trait de religion) il falloit que ces hommes-là fussent bien bêtes. On ne laisse pas à ce que je pense noyer ses gens, mon père, ma mère & ma petite sœur. Vous-même n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ? J'étais fier qu'il m'associât à lui. Je crois que cette scène fournirait un charmant tableau, d'autant plus que le site en est tel qu'on peut le souhaiter pour accroître l'effet.

(N) Rois, hautement, chez vous appelez l'industrie

Aussitôt qu'il y a de rassemblés sur un même terrain

plus d'hommes que les denrées du premier besoin indigènes ne peuvent en nourrir, il faut qu'ils aient recours aux arts, pour retirer ce qui leur manque, en échange des objets d'industrie ou par le paiement de leurs mains d'œuvres. C'est la même loi qui force au luxe un grand état où les richesses appartiennent ordinairement dans une disproportion monstrueuse à ses différents membres, ainsi qu'elles sont plus hautes entre les mains des différents peuples d'une contrée ou d'une zone, les arts sont également nécessaires au peuple d'un pays, qui en nourrissant tous ses habitans, n'occuperait pas tous leurs bras, autrement il y en aura de plongés dans l'oisiveté. De la viendront la lâcheté, l'envie d'assujettir l'impotence & les superstitions chez le plus petit nombre; bientôt l'esclavage civil & religieux, le malheur, le dépérissement de tous les autres. Quand toutes les terres seraient divisées à-peu-près également entre tous les peuples, & qu'on serait sûr de leur sagesse, ils ne mériteraient pas le nom de sages, s'ils n'emploiaient, à l'industrie tous les oisifs. C'est d'ailleurs le seul moyen de multiplier les jouissances pour tous les peuples de la terre.

(O) Des riches maintenant engloutit l'opulence.

Les grands & les petits propriétaires même n'avaient jamais fait en France monter le prix des fermes à un taux si élevé, & n'ont jamais été dans le fait plus pauvres. C'est que les impôts ont augmenté & se soutiennent & que le luxe augmente encore & sur-tout gagne dans les plus minces conditions. Celui qui a des terres où de grandes avances pour entreprendre de grosses fermes ou tenir de vastes ateliers ou des manufactures, se sauve encore. Les autres & sur-tout le journalier pour la

terre ou pour un métier sont inévitablement écrasés. Comment quelques-uns de nos grands politiques ont-ils pu écrire cette funeste erreur que de quelque manière qu'on imposât la nation, c'était toujours ce lui qui possédait des terres, qui payait le manufacturier, le marchand d'objets étrangers, l'artiste veulent bien se faire remettre toutes les taxes de l'industrie ou des douanes, par le riche qui achete. Mais le riche qui dispute & n'en donne souvent qu'une partie, augmente à son tour le prix de ses domaines. Le manufacturier, & les autres diminuent le salaire de ceux qui travaillent sous eux. Si contre ce que je dis, les salaires sont réellement augmentés depuis quelques années avec la cherté des denrées même de premier besoin, c'est que la faim est plus forte que tout. Le journalier tient bon jusqu'à ce qu'il obtienne de quoi vivre. Mais il n'a que ceci, & soyez sur qu'il souffre. Sa femme en devient inféconde ou mauvaise nourrice. Ses enfants meurent, s'ils étaient nés, ou restent languissants. Je reviens à cette question du luxe, si facile à refondre & dont la politique a toujours été éfrayée. Il semble que la prorogation du luxe doit être commencée dans un état, selon que l'on y compte d'hommes qui n'ont ni fond de terre, ni journées de labour ou d'ateliers pour les ouvrages du premier besoin, & doit y être fixée, suspendue ou étendue selon la situation de tous ces hommes. La même chose est pour toutes les monarchies. Il suffit donc au Prince de faire visiter par des Lieutenants, amis de l'humanité, les réduits du peuple, & de s'instruire si toutes les familles se nourrissent sainement, sont logées avec propreté & commodité, & surtout songent volontiers à marier & doter convenablement leurs enfants aussitôt qu'ils en ont l'âge. D'ailleurs la pro-

mulgation des loix somptuaires sera toujours inutile ainsi que la diminution des impôts. La mollesse & la vanité des Grands , des traitants , des riches ne s'arrêteroit jamais par eux-mêmes assez tôt dans les jouissances privées. Il faut cependant diminuer aussi les impôts dans la même relation & lier d'abord les mains aux traitants , afin qu'ils ne prennent pas par la fraude & souplesse plus qu'ils ne doivent , autrement le Prince & ceux qui l'entourent formeraient avec les traitants la seule portion jouissante de la nation. Mais les traitants sur-tout devoreraient & entasseraient tout sans cesse , parce que l'avarice qui consomme est vraiment l'hydre insatiable de la substance des peuples.

(P) Que les sociétés tendrement se formèrent.

Les premiers hommes ne furent sans doute nomades que très-peu de tems. Ils durent songer à se fixer dans un certain lieu , aussitôt qu'ils auront trouvé l'aspect riant , la situation commode , & sur-tout la terre , les arbres ou le rivage abondants en grains , en fruits , en gibiers , en poissons. La foiblesse de la femme dans ses tems de gestation , son douloureux travail & sa mort peut-être dans l'enfantement , l'imbécillité du corps des enfants dans leurs premières années , la mort du premier père , tout cela dut concourir à fixer les premiers hommes , si l'ennui d'un séjour continuel dans un même lieu avait pu les engager à en changer , lorsqu'ils eurent sur-tout vu périr quelqu'un des leurs , chaque pas qu'ils auraient porté hors du circuit qu'ils parcoururent avec lui , leur aurait paru les en séparer de nouveau & les plonger dans un abîme inconnu. Leur cœur se fut senti partagé en deux & remporté vers ce lieu où ils en avaient laissé comme la plus chère moitié. Je n'entends

point dire ceci éloquemment , mais métaphysiquement : & j'écrirai tout de suite à l'appui de cette assertion , le trait historique de cette peuplade de l'Amérique à qui le vainqueur proposait d'abandonner ses terres & de venir s'établir chez lui. Vous voulez que nous quittions cette terre où ont été ensevelis nos pères , dirons-nous aux ossements de nos pères ? levez-vous & marchez , suivez-nous dans une contrée étrangère ?

(Q) L'homme sous ses regards gourmandait les terrains.

Les premiers hommes sans doute trouverent long-tems leur subsistance sur le même lieu , lorsqu'ils se bornèrent lors constamment au nécessaire. Mais le hazard de plusieurs querelles aura quelque jour révélé au vainqueur l'affreux secret de l'inégalité qui pouvait exister entre lui & ses frères. Delà l'insolente tyrannie & l'abject dessein d'attendre dans le repos que l'autre fût contraint d'apporter à ses pieds son nécessaire & même des superfluités. Si les premiers hommes vivaient de fruits , la tyrannie a dû s'élever plus tard , parce qu'il n'aura été que peu jaloux de se faire donner par un autre des fruits qui n'exigeaient point de culture , & qu'on pouvait soi-même cueillir si facilement s'ils vivaient de grains , la tyrannie a dû s'élever moins tard , parce qu'il aura sûrement fallu remuer la terre pour en obtenir dans un même lieu des moissons suffisantes à une famille considérablement augmentée. Vivaient-ils de chair ou de chasse , genre fort probable s'ils étaient autochtones ou habitans des bois ? la tyrannie a dû s'établir promptement à cause des fatigues de l'exercice & de l'incertitude constante de la proie.

On ne voit pas comment ils auraient été d'abord mangeurs de poissons ou ichthyophages. La conformation intérieure de l'homme prouve qu'il tient des animaux qui se nourrissent de chair & de ceux qui ne vivent que d'herbes , & cependant un peu plus des premiers. L'homme serait donc une classe équivoque ou intermédiaire. Aussi montrons-nous tour-à-tour la douceur des herbivores & la féroce des carnivores. On sent alors que la tyrannie n'a dû être que précaire ou interrompue durant plusieurs années & jusqu'à ce que le tems ait multiplié les goûts de l'homme & l'ait sur-tout doué d'une funeste prévoyance en développant chez lui le moral inévitablement par l'éducation physique des choses.

(R) Vos besoins largement sont toujours satisfaits.

Imaginer un état où tous les citoyens peuvent jouir des plaisirs de la nature & des arts , est le comble de l'absurdité. Ceux-ci ne peuvent être qu'entre les mains du plus petit nombre. Ceux de la nature dans un gouvernement sage ne sont jamais enlevés au peuple : c'est dans la quantité des plaisirs & non pas dans leur même genre , que l'égalité des citoyens doit consister dans une cité.

(S) Le bien d'un pays tient à celui de la sphère.

Quoique le reste de la terre serait malheureux , un pays peut sans doute jouir d'un bonheur assez étendu , ou n'éprouver que la tendre douleur de la pitié. Mais je nie que le bonheur absolu puisse être répandu sur un pays , sans que le même soit général sur la terre. Vous aurez beau la supposer en entier tributaire de ce

pays. N'a-t-il pas sans cesse à redouter qu'elle s'en affranchisse, ainsi que de la contrainte mise à son commerce ? La crainte doit croître avec le nombre des contraints ou des imposés. D'ailleurs la première supposition est tout-à-fait gratuite. Pour peu de tems qu'on ait accordé tout à celui qui n'accorde rien, on cherche toujours à ne lui donner frauduleusement que le moins possible. Il y a plus de guerres sur-tout en Asie & en Afrique renouvellées par des tributs mal payés qu'il n'y en a eu des premières. La plus sûre & l'unique voie de maintenir la félicité d'une inaltérable paix, & de multiplier les jouissances chez tous les peuples, serait de tenir invariablement toutes les productions naturelles ou manœuvrées à un terme juste & libre d'échange ou de vente entr'eux. La liberté de culture pour toutes les denrées ne nuirait point au commerce de certains lieux. Chacun en aura toujours d'indigènes comme chaque nation conservera propres à elle seule, ses différentes manipulations ou main-d'œuvre. Le commerce sur les objets de luxe relatif d'une nation à l'autre fait la honte & la ruine de celle qui achète & montre la sotte avarice de celle qui vend. Celle-ci eût pu avoir denrées pour denrées. Elle a pris de l'or. Si elle ne va point en acheter ailleurs des productions qui lui manquent & que la première n'a pas, à quoi lui sert-il ? A rien. Qu'à exciter comm'en Asie l'avidité d'un voisin qui un jour fait une invasion & le pille ; la fureur des grandes entreprises toujours ruineuses lorsqu'elles s'étendent hors d'un état, ne manquera point de prendre devant un trésor immense à la première tête chaude qui portera la couronne. Employerez-vous un trop grand numéraire à la construction d'édifices publics.

Vous rendez tout d'un coup la génération présente en entier charpentière ou maçon. Vos manufactures & l'agriculture dès-lors en souffrent, & même, durant la génération suivante, parce que l'homme né avec un esprit naturellement paresseux, consent difficilement à donner pour le même prix que ses pères, plus d'industrie & de travail & sur-tout à changer de genre. Appelez-vous chez vous pour vos ouvrages publics des étrangers qu'il vous faudra conséquemment payer fort cher ? Eh bien, les ouvrages finis ne remporteront-ils pas une grande partie de votre or chez eux ? Tant mieux pour vous avec un si grand numéraire circulant ou dans le dépôt fixe de l'état, le commerce en éprouve un égal échec. Les marchandises haussent trop de prix dans le premier cas. On ne vend plus qu'aux nationaux. L'Etranger se pourvoit ailleurs. Les marchandises baissent trop de prix dans le second. Les marchands se dégoûtent du métier & le quittent, ne pouvant pas tous les jours multiplier leurs vues pour avoir un profit égal.

(T) On y voit éclater des lettres le rayon.

Les ennemis les plus déclarés de la raison & de la science humaine, ne peuvent désavouer, que ce n'est qu'avec leur progrès qu'ont diminué ou entièrement cessé depuis le dernier siècle, toutes les horreurs du fanatisme.

(V) Chacun aux champs ou dans la ville, & le suiv.

C'est le moins que tous les membres d'un état voient leur subsistance assurée en travaillant même le plus mal adroitement & le plus lentement. Le désir de se procurer les aïssances superflues suffit encore pour exciter l'ouvrier à mettre le plus de promptitude & d'habilité qu'il lui est

possible dans son art. Celui même qui est pressé de rendre son ou vrage pour avoir son dîner , le fait toujours mal. L'émulation est un instinct généreux : on ne le sent que lorsqu'on est libre , on ne le suit que lorsqu'on est content.

(X) Qu'à la sagesse l'âge tendre , & le suiv.

La crainte de laisser des enfants sans une fortune convenable , fait que les pères dans toutes les conditions négligent l'éducation ou la tournent absolument au projet de l'acquisition du rang ou de la richesse. On soigne toujours l'esprit & les mains. On oublie le cœur.

(Z) D'attelier ou de champs doit les doter pour vous.

Ne puis-je pas proposer une cité où l'on aurait en grand fonds de réserve des terres & des ateliers labourés & entretenus par les jeunes gens sous les yeux & les remontrances des vieillards préposés pour cela , ou qui , privés de tous leurs enfants par la mort , recouvreraient ainsi ce précieux caractère , auprès de ceux de leurs concitoyens & de la patrie. C'est de ce grand-fond de réserve que serait tiré l'attelier ou le champ dont le jeune homme serait doté au jour de son mariage. La femme apporterait de son côté sa beauté ou sa grace , sur-tout sa douceur & sa fidélité. Cet établissement serait très-propre à maintenir l'égalité sitôt dérangée par la différence du nombre des enfants dans les successions. Il respecterait la propriété que tous les politiques ont toujours estimée si essentielle dans tout état. Le plus jeune des enfants hériterait du bien de ses pères , en ne tenant rien de la patrie , le champ ou l'attelier de chacun ne serait pas moins aliénable. L'aliénation n'ôterait à aucun l'assurance de sa subsistance , parce qu'il resterait alors selon

122 NOTES DU SECOND CHANT.

son âge ou sa qualité dans la classe des colons ou des maîtres des colons du grand fond de réserve. Lorsqu'il y aurait plus de citoyens que les terres ou les ateliers ne pourraient en occuper, on en formerait une colonie qui serait obligée d'émigrer après qu'on lui aurait remis une table des loix de la patrie, qu'on lui aurait donné des vaisseaux ou des chariots & qu'on l'aurait comblée de présents, afin qu'elle pût aller ailleurs s'établir, & que toutes fussent ainsi un exemple multiplié de sagesse & de bonheur aux autres peuples.

(&) Sur ses bords quelque jour le bonheur, les vertus,
& le suivant.

Le bonheur, les vertus auront pris des formes humaines, ou les hommes seront quelque jour heureux & vertueux.

FIN des Notes du second Chant.

 ARGUMENT.

DU TROISIEME CHANT.

=====
 CHANT TROISIEME.
 =====

*J*USQU'A quand serez-vous en proie
 aux fureurs du despotisme & des su-
 perstitions ? Dernier conseil aux hommes
 contre ces monstres. Tableau de la lâcheté
 humaine. Avertissement sur les seuls plai-
 sirs encore possibles dans ce double escla-
 vage. Bienfaisance, vanité des jouissan-

ces du riche. Le bienfaiteur fixe l'in-
constance de la fortune. Portrait d'un
infortuné consolé. Folie de l'avarice or-
dinaire aux hommes sous le despotisme.
Il menace par-tout & ne frappe qu'en
quelque endroit. La consolation descend
chez les hommes. L'essain des plaisirs
vole au devant d'eux. Pareffe des hom-
mes à les suivre. Diversité des dons de
la volupté, selon les divers goûts. Con-
seil d'un choix prompt ou la mort peut
prévenir. Le ressouvenir du plaisir la
rendra plus douce. Un autre art est
de souffrir. Félicité du Poëte s'il con-
solait les hommes. Ouverture par lui
de la carrière des arts. Dégout des esclaves pour les arts. Leur Carrière fermée.
Les despotes y applaudissent. Tableau de
la misere des despotes. Imprécation con-
tr'eux. Droit des hommes de punir leurs

tirans. Citation des insurgens & de l'Angleterre. Encouragement donné à l'Amérique. Nullité de ce grand exemple pour l'Asie & l'Afrique. Retour du Poète vers Boston. Conseil aux insurgens de proroger une législation sage. Haine bannie. Vertu établie. Leur bonheur. Le globe n'est point voué à la misère. Autels de l'hymen dressés à côté des cercueils. Concorde & courage des hommes, fondement du bonheur public dans une Monarchie ou dans une République. Avis à tous les hommes sur l'amour pour la vertu & l'horreur pour le crime. Danger des passions. Leur impétuosité plaît. Danger de l'ambition. Consolation au sein de la modestie. Vanité & tourment de l'envie. Le génie toujours vainqueur de celle-ci. Eloge des sages. Plainte sur les abus humains. Mauvais effets

du luxe. Folie de la plupart des vœux chez les hommes. Conseil des plaisirs simples. Une tendre douleur autrefois délice du Poète. Source de plaisir pour l'homme dans les peines du cœur. Tristesse dissipée par un instant de joie. Exemple du Nocher. Semblable caractère nécessaire chez l'homme dans notre monde. Graces à en rendre à Dieu. L'homme maître de diriger ses sens vers le plaisir. Il se croit esclave & se laisse languir dans l'indolence. Assez de plaisir pour l'homme sur la terre. Son injuste accusation contre le sort. Scène d'un jour serain à la campagne. Présence de la volupté. Son invitation aux hommes. Parents, amis, maitresses, la plus chers. Modération à apporter dans l'amour. Allégorie des premiers hommes androgines. Création de la femme. D'abord tempé-

rance dans le plaisir. Naissance de la débauche. Ses funestes conseils. Dépérissement de l'espece. Femme première victime présomptive. Foiblesse de son organisation. Désespoir de l'homme, si la femme n'était plus. Conseil aux hommes sur l'hymen. Tableau de deux époux vertueux. Continence durant le tems de gestation de la femme. Augmentation de leur tendresse réciproque. L'esclave est-il bien capable de sentiment ? Réponse. Naissance, éducation d'un fils. Félicité de l'amour paternel. Sa puissance sur l'Indien & le Japonnois. Tranquillité de l'homme au sein de sa famille. Amour paternel multiplié dans une cité. Patrie, invocation à cette déité des anciens. Pourquoi est-elle inconnue chez nous ? Conseil donné à elle de fuir l'Angleterre. Attentat de la Métropole envers ses co-

lonies. Résistance illustre de celles-ci.
Victoire probable pour les insurgens.
Raillerie de l'Europe envers l'Angleterre.
Avis à la Métropole & aux Colonies
d'une prompte pacification. Mœurs, hô-
tes de l'Amérique, & soutien de ses états.
Image d'un état sans mœurs. Invocation
des mœurs pour toutes les Monarchies
de l'Europe. Portrait de la pudeur avilie
& de l'impudicité triomphante. Funestes
effets de la vénalité des femmes. Luxe prix
du crime. Coupables sauvés au travers
du labyrinthe des loix civiles. Daguesséau.
Son projet là-dessus. Vices multipliés à
l'excès. Combat intérieur encore des vices
& de la vertu chez l'homme. Vœu du
Poète de nous ramener à quelque sagesse.
Le cœur humain jadis pétri de feu &
de fange, renferme toujours le bien &
le mal. Vains efforts des sages contre

le mal. Grand succès peut-être réservé
un jour à la philosophie. Le Poëte sans
attendre veut changer la race présente.
Abus de la politique dans tous les âges
& chez tous les peuples. Prière du Poë-
te à ses émules. Blâme de la rigueur des
loix pénales en France. Exemple de leur
douceur dans les autres Monarchies.
Horreur de la question. Résultat du des-
sein du Poëte. Avertissement sur les maux
humains & sur leurs remèdes dans tous
les gouvernemens. Avantage de la Répu-
blique. Bonheur attentif sur tous les âges
de l'homme. Cependant mort inévitable.
Sensibilité non anéantie peut - être dans
les débris de l'homme. Fausse plainte des
hommes sur l'aridité de la terre. Immor-
talité, affreux présent même sur le plus
beau séjour. Sensibilité nuancée dans tous
les individus. Découverte de l'hymen

constant du mâle & des femelles chez
es fleurs. Mort nullement effrayante, si
la sensibilité survit dans les particules
éparses des corps. Dernier avis du Poète
aux hommes.





LE
PHILANTROPE
P O E M E
 EN TROIS CHANTS.

CHANT TROISIEME.

JUSQU'A quand de concert acharnés contre vous
 Des superstitions doit l'hidre à triple forme
 Et l'affreux despotisme exercer son couroux.
 Souvent des flots qu'un mont presse d'un poids
 énorme,
 Ramassés contre lui l'abattent sous leurs coups.
 Rassemblant de vos cœurs les forces invincibles
 Tels & tous ranimés par vos plaintifs enfants
 Dont le berceau frémit aux loix du sang horribles,
 Etouffez sous vos pieds deux monstres menaçans.

Mais, non, vous déferiez par un lâche artifice.
Vous désireriez tous de langueur confondus
Plutôt ne point sentir sur la poudre abattus.
Vous tremblez chaque instant sur l'arrêt d'un supplice.

La raison par ma voix vous apporta des traits
Dont les monstres percés à vos pieds chancelèrent ;

Soudain avec courroux tous deux se relevèrent :
Et seuls en frémissant vous vous traînez auprès,
Je ne viens plus ici parler qu'à des esclaves ,
Je tends les mains vers vous pour lever vos entraves.

J'en allège le poids, je vous vois énerver,
Et chez vous s'affoiblir l'instinct de l'existence ;
Je voudrais de vos sens réveiller l'indolence
Et voir un espoir doux dans vos cœurs s'élever.
(A) L'homme peut favoriser des douceurs dans
la vie ,

Cependant qu'il gémit aux fers appésantis
Des superstitions & de la tyrannie.
Je ne vous cite plus qu'à de faciles prix.
Pourquoi par l'instinct seul au moins encouragées
Vos ames qu'opprimait leur courroux indompté
Ne suivraient-elles pas la tendre volupté ?
Laissez-les dans ses nœuds mollement engagées
Pencher vers son trésor à vos yeux présenté,
Vous à qui le destin prodigua des richesses ,
Que vous faut-il de plus ? fixez votre bonheur ,

Chargez les indigens du poids de vos largesses.
 Bienfaisans, vous avez le plus grand bien du cœur.
 Tandis qu'en émoussant la pointe qui les tue,
 Vous voyez du chagrin fuir l'obscur vapeur
 Sur leur front où reluit la joie inattendue,
 La bienfaisance peut toujours chasser les maux
 D'une terre stérile & trop enchanteresse.

Sa voix doit de vos sens se rendre enfin maîtresse,
 Elle vous conduira par des sentiers nouveaux;
 A la félicité si long-tems égarée.

Mais l'égoïsme dur, que l'orgueil seul agréé
 Renverse notre front sous de fatals pavots.

Corvives réunis pour une même fête,
 La vie est un banquet, le riche en est le Roi.
 Laisse-t-il dans la honte & pleurante sur soi
 L'indigence languir. Que la pitié l'arrête?

De la couronne hélas qui ceint sa seule tête
 Bientôt doivent tomber les festons palissants.
 Pourrait-il dépecer les fleurs qui la composent?
 Eh! que plutôt ses mains en cueillent & les po-
 sent

Sur le front consterné des humbles assistans.

Où, qu'il les fassent asseoir, & que tous soient
 contents.

Courez des malheureux, quoique vos adversaires,
 Calmer dans leur réduit les chagrins solitaires.

C'est le soin d'un grand cœur, eh! quel charme
 puissant

Que de veiller toujours sur leur tendre infortune?

Armés de vos conseils & sur vous s'appuyant
 Vous les voyez sortir d'une nuit importune,
 Avec un œil ferein, avec un ris touchant
 Ils ont fixé le Ciel, & parcouru la terre.
 Les larmes de la joie humectent leur paupière,
 Mais viennent-ils vers vous en des vœux solennels
 Presser long-tems vos pieds sous leur main amou-
 reuse,
 L'homme dès-lors s'élève au rang des immortels,
 Se complait aux bienfaits & dans sa vie heureuse
 Sur cette terre abjecte il obtient des autels,
 Où l'infortuné court, ardemment sacrifie.
 Dieu le laissait toujours languir dans l'infamie.
 Un bienfaiteur voulut dans ses bras paternels
 Soulager sa langueur. N'est-ce pas de sa vie
 Etre un Auteur nouveau ? Ce droit le déifie;
 C'est lui seul qui régit le fil de ses destins.
 Alors jusqu'à cet âge en l'air précipitée
 La fortune insolente & qui penche en ses mains
 Son urne vaste au gré de ses caprices vains
 S'asséant à jamais sur sa roue arrêtée
 Verse avec équité ses présents aux humains
 Le bienfaiteur la dompte & d'un bras seul l'en-
 chaîne.

Mais parfois l'égoïsme en nous domine encor
 Et nous suivons trop tous la hideuse sirene,
 Nous voulons follement dans nôtre soif pour l'or
 Qui par de vastes flots ne s'affouvit qu'à peine
 Sur des trésors pressés entasser un trésor.

Sur ses vaisseaux chargés du tribut des deux mon-
des

Vingt fois dans une course embrassant l'univers
Ce commerçant courut aux écueils découverts
Sous l'athan furieux , sur la trombe des Ondes.
Il voit avec ses biens , ses vaisseaux s'engloutir,
Et ses jours sont séchés dans un désert stérile.
C'en était tems alors , que n'a-t-il su jouir
Savourer le repos , se choisir un asile ,
Enrichir ses voisins , toujours leur être utile ?
Un port sûr l'attendait dans Bordeaux ou Cadix.
Que voit-on plus souvent & sur-tout aux pays
Où placé sur le trône & dans le sanctuaire
Long-temps le despotisme écrasa les esprits ?
Hélas ! que je vous plains ! le poids de la misère
Vous eut moins accablés. Possédez-vous de l'or
Vous n'osez le montrer & la crainte l'enterre.
Vous tremblez qu'un tyran n'ait avec le trésor
Soudain ravi vos jours , vous ne vous trompez
guerre.

Mais qu'est le don de vivre à qui ne jouit pas ?
La vie a ses plaisirs & la vie a ses peines.
Il n'a point les plaisirs & bientôt dans ses veines,
La peine a déployé le germe du trépas.
Je le plaindrais bien moins à l'heure qu'il expire,
D'une scène de deuil détournes vos regards.
Enfin rassurez-vous , que votre cœur respire.
Le Ciel redevient pur , il dore vos remparts.
La foudre retentit à travers l'étendue ,

A peine écrase-t-elle un seul homme ou deux pins.
Riez donc sous ses traits , même au fort des cha-
grins ,

La consolation chez vous est descendue ,
Des plaisirs voyez-vous le diligent essain.
Le premier, il vous cherche & vous invite envain.
Mais quoi ? Végétez-vous dans une langueur molle.
A l'instant du passage il faut être attentif.
Ou leur trace avec l'air disparaît & s'envole ,
Commi'un feu scintillant & toujours fugitif
Dont la vapeur légère est même anéantie.
Je plains cet indolent qui de l'ennui captif
Rampe & perd la faveur de ses jours qu'il oublie.
La volupté pourrait embellir tous vos ans.
Pour les différents goûts même elle est indul-
gente.

Ses dons sont variés. Sa main intelligente
Sait vous les dispenser pour chacun de vos sens.
Il ne faut que choisir. Mais pressez ces instants.
Ou l'invisible Roi de la nature entière
L'événement peut-être indigné contre vous
Sous le voile du tems vous frappe de ses coups.
Une éternelle nuit ferme votre paupière.
Je ne vous flatte plus. Voyez quels sont vos maux.
Vous pouvez chaque jour tomber sous les couteaux
Qu'un despote odieux sur votre sein appuie :
Ou vois-je par la main de leurs affreux bourreaux
Les superstitions qui tranchent votre vie
Comptez-la donc pour rien trompés par le plaisir

Des monstres infensés cette attentive rage ,
Vous êtes prêts à tout. Faut-il enfin périr :
Vous vous direz au moins nous avons su jouir.
Du plaisir à vos yeux se promene l'image.
Sous tant de foudres prêts à frapper votre front ,
Vous croirez que la vie en un calme profond
N'est d'un chemin de fleurs que le tendre passage.
Non, ce n'est point qu'ici je me décorerais
D'un esprit imposant ou du grand nom de sage.
Je prêche les plaisirs , j'en pratique l'usage.
Les humains pour les maux quelque part sont-ils
faits

Formez-vous pour jouir un agréable livre,
Si le malheur l'efface , il le faut endurer.
Apprenez à souffrir , c'est le grand art de vivre :
Oublions ce dernier, l'autre est facile à suivre.
Un sublime transport vient déjà m'énivrer
Si votre race foible & dans mon cœur chérie
Sort par moi des froideurs de sa mélancolie.
J'espère quelquefois vous réveiller , Mortels,
A ma voix étendant sa douce mélodie.
Je veux que loin de moi d'une main raffermie ,
Au bonheur quelquefois vous dressiez des autels.
Déjà vers lui pour vous s'ouvre une autre carrière.
Ecoutez des beaux arts l'origine première.
Jadis défigurés par l'horreur des combats
Et leurs toits par les feux tous réduits en poussière,
Minerve dans les pleurs parcourant cent états
Déplora dans son cœur les fléaux de la guerre ,

Long-temps de ses sanglots s'entendent les éclats ;
Elle dicte les arts pour consoler la terre.
Les Muses à sa voix des cieux ont descendu ,
Inspirer ici bas tout sublime génie ,
L'univers étonné par leur course hardie
Les contemple en silence à leurs pieds confondu :
Qui , leur plume est de feu ; leur touche est pleine
d'ame.

Vous ne reveillez point vos sens anéantis.
Sur la lyre sonnante , à la brulante flamme ,
De leurs doctes leçons , de leurs vastes écrits ,
Essayez votre voix , allumez vos esprits ;
Vous n'éprouveriez point ces transports indociles ,
Ou de les admirer ou de les imiter.
Les maux vous ont lassés. A peine en vos ailes ,
Vos yeux levés encor voudraient-ils s'arrêter
Aux chefs d'œuvres nombreux qu'on peut vous ap-
porter.

Vous voudriez avant jouir des douceurs d'être ,
Commencez à sentir ? Une aurore viendra
Où vous pourrez penser & vous pourrez connaître.
C'est l'ouvrage du tems. Seul il vous aidera.
Des lettres une fois le flambeau s'égara ,
Et sur vos régions quelques éclairs tombèrent ;
Vos esprits dans la nuit soudain se replongèrent :
On s'en rappelle encor. Cet estimable goût ,
Envain peut nous charmer. Il vous déplaît en tout.
Hé bien , en soupirant je vais d'une main chère ,
Des arts devant vos pas fermer le Sanctuaire ,

Despotés odieux, vous m'en applaudissez :
 C'est par vos propres soins qu'à vos peuples stupi
 des
 On cache ces écrits où leurs cœurs exercés
 Choisiraient le courage & la raison pour guides.
 Vous les frapperez mieux sous vos sanglants fléaux,
 Votre lâche prudence aveugle ses victimes.
 Je vois avec effroi tant d'affreux & lents crimes,
 Vous, au sein de l'horreur goûtez-vous le repos.
 Non, la langueur vous tue, & rien ne vous ranime.
 Errez dans vos palais où vous vous détestez.
 Toujours, devant vos pas, sous vous, s'ouvre un
 abîme.
 Mais en foibles enfants là vous vous rebutez.
 Vous gémissiez toujours désirant sans resoudre.
 Ou souvent terrassés des traits du désespoir,
 On peut en se vengeant avec plaisir vous voir
 Battre sous votre main une insensible poudre.
 Même à la fin des tems rien ne peut vous absoudre.
 En vain par les remords justement rejetés,
 Du trône où menaçait l'insolent despotisme
 Courez-vous en tremblant dans vos seins agités.
 Presser tous les faux dieux de votre fanatisme.
 Suivez-moi tous enfin. Vous pouvez tous jouir.
 Que la tendre pitié pour la triste infortune,
 Soit par moi dans vos cœurs prompte à s'épanouir.
 Redevenez heureux : ah ! cette voie est une.
 Ecoutez les vertus ; il faut leur obéir.
 Que ne déchirez-vous chez vos suppôts avides

Vos horribles fetfas, vos décrets homicides?
Vos regions en deuil sont prêtes à périr.
Mais, c'est trop s'abuser, peut-on vous attendrir.
Vos cœurs restent de fer aux cris de la misère.
Ses larmes & son sang sur vous n'ont pu rien faire.
Vos peuples ont acquis le droit de vous punir.
Ah ! pour la liberté gourmandons leurs courages.
On ne fait ce qu'on peut. On peut ce qu'on voudra.
J'en prévien's vos enfants. Qui dans les derniers âges
Saura le répéter. Tout vous succédera.
La révolution est peut-être prochaine.
La foudre de Boston dans Londres est souterraine,
Et peut sous ses débris demain l'ensevelir.
Amérique, poursuis ? Nous devons t'applaudir.
Tes exemples sont vains pour l'Asie & l'Afrique.
Toujours le despotisme y menace debout,
Et d'un sceptre sanglant, qui peut la changer tout.
Là, Roi, Prêtre & sujets, tout en est l'éthargique.
S'ils se sont soulevés, les uns c'est pour frapper,
Et les autres, hélas, ce n'est que pour se plaindre.
Tous retombent soudain. L'on ne peut s'y tromper;
Le sujet doit souffrir ou sommeiller ou craindre.
En vain de leurs malheurs veux-je vous occuper,
Eh ! nous n'y pouvons rien. Vous que le bon-
heur tente
Dont le cœur bout d'audace & frémit dans l'attente.
Restez-vous les vainqueurs. Vous vois-je délivrés ?
Composez-vous des loix. Alors meurt l'esclavage.
Votre religion honore cet ouvrage.

Et sur l'autel toujours que des couteaux sacrés ,
 Garants de vos desseins attestent votre rage
 Contre l'usurpateur que vous tous maudirez ;
 Législation , viens des voutes éternelles ,
 Descens devant mon luth ? Rassemble sous tes ailes
 Ces mortels dont la paix entrelace les fronts ?
 Cours du plaisir pour eux allumer les rayons.
 Etouffes à jamais les germes de la haine ,
 Enleves-en le nom de l'œil de leurs enfants
 Et souffle dans leur sein les profonds sentiments
 Aliment de délice & de vertu soudaine ,
 Ils atteindront ainsi le terme de leurs jours
 Avec un esprit ferme , une ame plus tranquille.
 Leur vie est un torrent imposant & docile,
 Dont l'homme devient fier en gouvernant son cours.
 Notre globe n'est point un vaste précipice.
 On se sauve en ses ports , on échoue aux écueils ,
 Et l'hymen peut par-tout de son temple propice ,
 Voir les faîtes dressés à côté des cercueils.
 Des authans furieux roulent sur notre tête
 Pour mieux les repousser unissons les humains ;
 Et soudain la terreur va se changer en fête.
 Le bonheur tient pour nous le sceptre des destins.
 Tant le vaisseau public fracassé par l'orage
 Contre les pics tranchants des énormes rochers
 Peut se voir sûrement poussé sur le rivage
 Si la paix éternelle & le ferme courage
 Aux travaux du concert excitent les nochers.
 Ainsi par les liens d'un amour politique ,

D'horribles factions le fantôme enchaîné
Ne frémit plus qu'envain dans une république ,
Des rayons du bonheur l'état l'eût couronné.
Vous, souverains des ans que vous offre la parque
Et dont l'aube toujours vous ramène la paix ;
Vous qu'en tendres enfants aime un sage Monarque,
Quand pour calmer vos maux , il se dérobe au dais ,
Et court lui-même aux lieux que la plainte lui
marque.

Des loix commun sujet , du peuple unique roi ;
Vous contre l'imposture & les fureurs sacrées ,
Par la sagesse armés de dedain & d'effroi ,
Les faveurs du destin vous seront assurées.
Fermes dans ce seul vœu , par ma voix convaincus ,
Avec emportement embrassez les vertus :
Et toujours opposez au crime un cœur d'érable.
Repoussez de vos sens sa voix épouvantable.
Déjà ce grand pensait au supplice échappé ,
Dévorer dans la paix l'héritage usurpé
A l'innocent vendu par sa main qui l'accable.
Mais au moment qui suit accourt un fur vengeur
Le remors arrachant le coupable au mensonge,
Agite sur sa tête un foudre destructeur :
Est-ce pour l'éviter qu'au sommeil il se plonge.
Le foudre alors éclate & le terrasse en songe.
Le tableau des bienfaits éblouissant d'éclat.
Accompagne le sage & charme ses disgraces ,
Comm'un ami qui part pour un lointain climat ,
Laisse après lui son ombre attachée à nos traces ,

Consolant notre cœur dans ses plus grands combats,
Avec le sort qui veut nous fouler sous ses pas.
Mais ce tableau plaît moins & souvent est moins
tendre.

Les passions chez nous soufflent leur noir poison,
Excitent des fureurs trop promptes à s'étendre.
Et l'ame des vertus voit secher sa moisson.
Là domptant son voisin qui le premier l'accable,
Soudain l'ambitieux d'un œil impitoyable,
Contemple sous ses pieds un royaume sanglant
Devancé par Mégere il court en détruisant.
D'abord il en frémit il n'est point né coupable,
Le voluptueux prend la coupe du plaisir;
Ses lèvres aussi-tot épuisent le breuvage,
Mais l'insensé s'énivre & même ose engloutir
La coupe qui se brise & l'étouffe au passage.
Loin du sacré banquet nous le nommions un sage.
Brisons le talisman de perfides appas.
Nous devons écarter des fureurs imbécilles,
Où la passion veut nous bercer dans ses bras,
Et redevenons rois de nos penchants dociles.
Mais qui sur soi regna ? qui le veut ? on l'a du.
Qui le fait. Où des mœurs trouver le protocole ?
L'homme est si foible, & panche à l'erreur corrompu
Le faux même ou le vrai n'est su d'aucune école,
Que ne puis-je appeller par des vœux solennels,
Quelque grand homme né d'indomptable génie,
Qui lance les rayons de la philosophie,
Et sur la vertu dicte un oracle aux mortels ;

Combien vont jusqu'alors s'égarer parmi l'ombre.
 Dans un antre jamais je n'ai des cieux appris
 A dépouiller le vrai de son nuage sombre,
 Mais ce que j'ai pensé, simplement je le dis.
 L'aspect des passions nous blesse & nous enchante;
 La voix les chasse, & l'œil les rappelle soudain.
 Même appercevez-vous leur vigueur renaissante.
 Vous vous croyez vaincus. Résistez; c'est en vain:
 Fermez au moins l'oreille à leurs langues traîtresses,
 L'homme doit tout dompter, & que sa forte main
 Peut long-tems le soustraire à ces enchanteresses,
 Et même à leur courroux mettre à jamais un frein.
 La liberté nous plaît. Nous la voulons extrême:
 On chérit de ses sens l'impétuosité.
 C'est le ressort du cœur, je l'éprouve moi-même.
 Je voudrais des transports. J'aime un cœur agité,
 Que des sens bouleverse & fatigue l'orage.
 Le calme après est doux. Il nous plaît davantage.
 Craignez l'ambition. C'est un brulant foyer
 Que transporte avec soi toute audacieuse ame.
 On les voit dans les maux croître & se déployer,
 Et périr quelquefois se consumant de flamme,
 Seul le bruit des revers nous arrache à l'oubli.
 De la splendeur du rang, des clartés du génie,
 Nul ne peut à son gré marcher ennorgueilli.
 Consolez-vous dès-lors avec la modestie.
 Son repos doit charmer votre cœur recueilli
 Bornez-vous aux sentiers ignorés de la vie.
 Vos cris pour vous venger appellent-ils l'envie.

De votre poignard même elle ouvre votre sein,
Et d'avance sur vous rejette ces ténèbres
Dont vous croyez déjà couvrir les noms célèbres.
Je ne peux que gémir sur un courroux si vain
Qui vous creuse le front, & vous le décolore.
Vos rivaux malgré vous de prix s'enrichiront.
Les rayons dont la gloire à l'envi les décore
Jusqu'aux bornes du tems devant eux perceront,
Et vont par tout s'étendre en immortelle aurore.
Ah ! plutôt sur nos luths signalant leurs honneurs ;
Accourons à leur pieds déposer notre hommage.
Vous même le sentez. Niérez-vous davantage.
On raille avec raison vos refus imposteurs.
Alors que l'univers se prosterne & s'écrie
Qu'il adore en eux seuls ses sacrés bienfaiteurs ;
Et ne pense & ne sent qu'au feu de leur génie,
Toujours d'avidés yeux dévorons ces écrits
Où l'état peut apprendre à calmer ses orages ;
Où sur chaque fleau la tendre main des sages,
Consacra saintement de propices avis.
Mais l'oracle envain parle à nous tels que nous sommes
Dans quel affreux abus se sont plongés les hommes ?
Que des présents du luxe on doit se repentir
Nous-mêmes en ouvrant leur source fortunée,
Croyons toujours en voir les voluptés jaillir.
Un imbécille excès fut trop tout pervertir.
Il n'en découle plus qu'une onde impoisonnée,
Le désir languissant accable tous les cœurs.
L'un convoite des dons que chez lui proscriit l'âge,

L'autre absorbe ses biens dans de cheres erreurs.
Sur sa ruine enfin il pleurera de rage.
La vie a moins d'instants qu'on n'enfante de vœux.
Nous implorons le sort , le sort nous défavoue ;
Ferme à nos cris l'oreille , & de nos maux se joue :
C'est de simples plaisirs que pour l'homme je veux
Du faste & de l'orgueil repoussés le fantôme.
La félicité fuit souvent le dais des Rois
Et s'est chez l'indigent fait un trône de chaume.
Nous devons obéir à ses suprêmes loix.
Jamais par cet instinct notre ame n'est trahie :
Ou nous-mêmes d'abord dépravâmes sa voix.
Les plaisirs vont remplir chaque instant de la vie.
Que vous faut-il de plus ? Eh ! qu'importe leur nom ?
L'amant les trouve tous au sein de sa maîtresse.
Le fleuriste à ses fleurs prodigue sa tendresse.
Tous deux sont fortunés , chacun à sa façon.
La tristesse pour moi jadis eut de grands charmes.
Sa volupté profonde inspira mes accents ;
Mon cœur se repliait sur l'objet de mes larmes ;
Il montait de la tombe attendrir tous mes sens
L'homme pour être heureux fût engendré sans doute.
Lui-même nous l'apprend par un pouvoir sacré.
(B) Il jouit des chagrins que son penchant écoute
Ou la trace souvent s'en efface à son gré.
La joie un seul instant dans les sens coule-t-elle ;
Ou revient plus robuste embrasser le travail :
On avait de ses pleurs cru la source éternelle,
Soudain il sont séchés : comme peu de corail

Avec l'asur des mers se confond & ruisselle :
(C) Nous voyons de la joie une seule étincelle
Eclaircir sur nos pas les ombres du chagrin ,
Cette nouvelle aurore embrasse un œil serein ,
Et couvre tout bientôt d'une grace suprême
Le désespoir n'a plus son effroyable front.
Il devient à nos yeux la félicité même :
Et le cœur se replonge en son calme profond.
Voyez - vous ce nocher dont l'affreuse tempête
Abima dans la mer le vaisseau fracassé ,
A peine de la mort il peut sauver sa tête ,
Et battu par les flots , contre l'écueil lancé
Sanglotte lentement , prêt à se voir percé.
Sa main saisit un roc qui sur le bord l'arrête
De rivage en rivage il erre en des déserts
Revoit-il un vaisseau , tristement il remonte,
Il roule encor de gouffre en gouffre sur les mers.
Le désespoir brisait tous ses sens qu'il surmonte.
Le malheureux aborde & rentre en son foyer
Son épouse & son fils à sa rencontre avance
Sur leur sein en riant il tombe le premier.
Joyeux entre ses bras tour-à-tour les balance ,
Il benit le destin & d'un œil consolé
Voit parmi ses plaisirs s'enfuir son infortune.
Il n'a plus de regrets , son bonheur est comblé.
Mais bravant sur les mers une crainte importune
Des rives de Toulon dans l'Inde il a volé.
Chaque jour lui rapporte & l'authan & la foudre
Descend-il quelquefois sur des bords habités ,

Une mère & son fils à ses yeux présentes
Lui rappelle les siens. Il ne peut se résoudre
A les quitter encor pleurant à leurs cotés.
Ou d'un doux sentiment honorable victime ,
Devant l'onde debout les suit long-tems de l'œil.
Le plaisir qu'il éprouve en tous ses sens s'imprime ,
Court détourner de lui l'horreur devant l'abîme ,
Et de fleurs à ses yeux couvrir même l'écueil.
S'élève-t-il un jour serein & sans nuage ,
Dans le sombre hyver hérissé de frimats.
D'un éternel printems il nous semble le gage
Et la terre à nos yeux en revêt les appas.
C'est du cœur l'invincible & tendre caractère.
Il calme chez l'amant les tourmens de l'amour.
Il charme tous les maux. Aimez-le en ce séjour
Où le plaisir à peine égale la misère.
Quel don plus précieux , seul il peut convenir ?
Et Dieu nous l'accorda dans la bonté d'un père ;
Nous devrions au moins tendrement l'en bénir.
L'homme sur ses sens regne avec un plein empire.
Il peut vers le plaisir les diriger toujours.
Mais son titre de Roi le ferait ici rire.
Il veut se croire esclave & souffre que ses jours
Languissent lentement dans sa froide indolence ,
Ou d'un cœur en délire il égare leur cours.
L'ennui souvent le tue en son adolescence ,
Pourquoi dans la mollesse & d'ombre embarrassés
Laissez-vous dans leur fleur les plaisirs de chaque
âge ,

Toujours se dessécher loin d'une moisson sage.
 Si vous les cueilliez tous, vous en auriez assez.
 Tels enfin ont péri sous le plus lent orage.
 Mais leur ample trésor eut rempli votre main
 Des superstitions & de la tyrannie,
 Vous-mêmes vous creusez le gouffre souterrain,
 Où par degré s'abîme & se perd votre vie.
 Votre espérance est-elle en l'air évanonie,
 Rien ne reste-t-il plus, vous blâmez le destin.
 Je devine vos ris sur son fragile sceptre
 Insultez hautement la nature & son Roi.
 Ce n'est que votre cœur qui seul se montre à moi,
 Fougueux comme les vents & qu'on ne peut sou-
 mettre.

Je veux chez vous du calme & de la fermeté.
 Ouvrez votre paupière à la sérénité
 Dont l'horison souvent pour l'homme se décore
 La nature à vos yeux siege aux champs qu'elle dore,
 Où ses dons sont versés, & par-tout sur les fleurs
 De sa riche palette elle étend les couleurs.
 Le pourpre dans l'éther sur l'or & l'azur nage,
 Et brille entremêlé d'un feu resplandissant,
 Qui du soleil sans-cesse en fleches se dégage:
 Magnifique tissu qui sur les airs s'étend
 Embrasse l'étendue & ceint le firmament.
 Sous ces pures clartés fuir le moindre nuage.
 L'athan même se tait. La lumière a souri.
 Les zéphirs en glissant font résonner leur aile
 Dans les champs de l'espace où le saphir ruisselle.

L'astre du jour élève un front plus attendri
Et de son trône d'or qui sous son poids chancelle ;
Dans le silence doux de la divinité ,
Se panche avec candeur , & de la volupté
Semble embrasser dans l'air la face solennelle ,
Dont le souris dès-lors aux plaisirs vous appelle
Et ranime pour vous l'Univers enchanté.
J'appèrçois de ses pas les traces : oui, c'est elle ;
Vous reconnoissez tous sa tête à sa beauté.
Pour lui sacrifier plongez-vous dans ces routes
Où se plaît la Naiade au vaste Palais d'eaux
D'où son urne entretient la fraîcheur de ces voutes.
Couchez-vous sur ces lits de mousse & de barbots.
Long-tems de vivre ici respirez les délices.
Flore par-tout des fleurs entrouve les calices.
Et des flots exhalés d'une liquide odeur
Abreuve votre haleine & vos sens qu'ils chatouillent.
Des pleurs du sentiment vos paupières se mouillent.
Souriez-vous à la fin. Sentez-vous votre cœur.
Mais tout vous manque encor. Ah! de votre demeure,
Dans ces aimables lieux retournez-vous sur l'heure ,
Amenez avec vous une mère , une sœur ,
Un père en cheveux blancs que votre bras appuye.
Il y prendra joyeux une nouvelle vie ;
Appellez sur vos pas un frère, vos amis ;
Sur leur sein renversés , lentement endormis ,
Reposez votre front que le plaisir accable ,
Réveillez-vous pour jouir de leur tendre souris
Ou de leur voix toujours pour le cœur préférable

A l'harmonieux chant du phénix de la fable;
 C'est d'un céleste feu que brûle l'amitié
 Dans l'ami que l'on aime il transporte notre être;
 L'Autre même à son tour à notre ame lié
 Remplace dans nos sens l'univers oublié.
 Ou l'œil sur l'Univers en voit un charme naître.
 L'amitié cede à peine au pouvoir de l'amour,
 Qui fatigue un mortel par la douce tempête,
 Dont il frappe son ame, & ses sens tour-à-tour
 C'est du plaisir atteindre & surpasser le faite.
 Dans les vallons secrets, sur les immenses monts,
 L'amour regne & sa voix à jouir vous appelle,
 La tendresse est ici sa compagne fidelle.
 Fuyez y tous amants, de fleurs ceignez vos fronts.
 Vous futes moins heureux dans les murs des mai-
 sons.

La jouissance tient aux loix de la nature
 Se plaît sur son théâtre & n'envent point changer,
 S'étonne froidement devant l'architecture,
 De lambris que l'émail & l'or peut surcharger.
 La mousse est pour les sens le lit le plus léger
 L'amante voudra mieux dans ces simples aziles,
 A vos côtés s'asseoir, dans vos bras se pencher.
 A votre cœur ému fortement s'attacher
 Ou presser votre sein sous ses bras immobiles.
 On se plonge, on se perd au délire puissant
 Que peuvent à leur gré répandre en nous les fem-
 mes,

Le plaisir dans le cœur en rentre plus avant.

Le sang remonte encor tout bouillonnant de
 flammes
 Qui promènent la vie & le trouble enchanteur.
 Dans tout le corps déjà frissonnant de langueur,
 On reprend aussitôt une plus douce vie,
 L'équilibre est remis dans les sens apaisés.
 Leur ressort est plus libre, & l'ame épanouie
 Sent se renouveler ses esprits épuisés,
 Et d'un plus doux parfum maintenant arrosés.
 Dans la lutte d'amour l'ivresse vous emporte,
 Loin de la borne même où succombent vos sens,
 Veillez de près sur vous. Il faut qu'à vos penchan
 D'avance la raison mette sa chaîne forte
 Le prodigue à vos yeux n'offre qu'un fou jamais.
 En quoi différez-vous ? Ce sont les mêmes traits.
 Vous n'êtes point sortis d'une race divine
 Sur l'homme lentement par la débauche usé
 Connaissez-vous ce conte en Grece composé ?
 Sans doute il vous convient, si ma muse devine.
 Je crois que des mortels cette fausse origine,
 A vos esprits ardents doit s'apprendre par moi.
 La nature depuis suivit une autre loi.
 Mais l'espèce d'abord en naquit Androgine ;
 Les humains habitaient les pâturages verts,
 Erraient près de purs flots, sur les monts découverts,
 Ou dans des antres frais favouraient, l'indolence ;
 Ils trouvaient dans les fruits une ample subsistance
 Leur soif de limpide eau tous les jours s'étanchait.
 Ils étaient seuls encor. Leur paix dût être pure

Et leur cœur fortuné. La loi de la nature
Fut leur unique code & rien ne le vengeait.
Mais ils ont tous resté sourds & muets sans cesse.
Leur esprit froid & lourd n'eut imaginé rien.
Qui pouvait sans l'amour, ses jeux, son allégresse,
Fournir des premiers ans un aimable entretien.
Infortunés mortels. Certaine nuit épaisse
Embarraissait leur front sur leur sein renversé.
Leur cœur en languissait de besoins oppressé.
Alors cette prudente & bienfaisante mère
Apperçut donc qu'entr'eux ils ne pouvaient se plaire.
Par pitié cede-t-elle à leurs vœux innocents.
Et résout le bonheur de ses tendres enfants
Pétrit de fraîches fleurs pour le corps de la femme,
Orna son front de grace & coule en elle une ame.
Elle doua ses sens d'un délicat instinct
Qui rougit du plaisir & quelquefois s'en plaint,
Et semblant l'éviter l'exige avec tendresse,
Feint de le fuir encor. Alors l'enchanteresse
Embellit à son gré chaque scène à leurs yeux,
De douce illusion, d'attraits délicieux,
Et des brillants éclairs que sème l'allégresse.
C'est toujours en tremblant que l'homme aime
le mieux.

Comme loin d'abuser de ces faveurs nouvelles,
Il fait les retarder pour les rendre immortelles.
Il s'estimait content. Il bénissait son sort.
Déjà son faible cœur perd son premier transport,
Et jadis si timide au plaisir s'accoutume,

S'en fait même une tâche , à son gré se consume.
 Le calme sans ennui rentre en ses sens d'abord
 Un siecle enfante après une affreuse harpie ,
 A trois insolents fronts , au plus lubrique goût
 Dont le teint est de flamme & la langue sur-tout ,
 Protege l'homicide & sert l'ignominie.

Ladébauche en finnaît, corrompt par tout les mœurs,
 Accouru à notre oreille en exécration amie ,
 Débitait froidement ses conseils imposteurs.
 Redoublez chaque jour dix fois la jouissance.
 A quoi, dit-elle encor , vous sert la tempérance ?
 Est-on chaste aujourd'hui, peut-être on meurt demain.
 Le monstre est cru partout. Hélas ! que de
 coupables ,

Agitant du plaisir le flambeau dans leur main.
 Rallumaient la pâleur de leurs jours déplorables.
 A peine une étincelle anime encor leur sein ,
 Chacun court succomber au bout de la carrière
 Ou penchant vers la tombe à l'aurore il paraît.
 En vain de race en race encor chez eux renaît
 De leurs sens affoiblis la vigueur printannière.
 Le fils même en naissant , parfois du père en soi ,
 Reçoit d'un lent poison le circulaire germe ,
 Dont il languit au moins , & qu'une même loi ,
 Avec plus de fureur chez ses neveux renferme.
 Dans l'espèce dès lors quel horrible fleau ,
 Arme contre le fils d'un sur trépas le père.
 L'homme par la raison à peine est au berceau
 Et de vices débile il descend au tombeau.

Ah! cet âge n'est plus d'une chaîne sincère
Où l'on voyait d'époux tout couple fortuné
Et Roi d'enfants nombreux par l'amour couronné,
Vivre sous des palmiers à l'ombre hospitalière.
Alors dût en nos cœurs le sentiment sacré
Croître immortellement des vertus engendré ;
Mais on le foule aux pieds. Tous déjà le dai-
daignent.

O bassesse ! on insulte à l'amour épuré ,
J'en présage les maux. Que les humains les craignent.
La femme qu'à vos yeux le plus poli satin ,
Couvre à peine , en ses nerfs , qu'avec danger tout
pousse ;

Offre un ouvrage frêle & d'un léger dessein
Il est si délié qu'à la moindre secousse
Elle s'ensévelit dans des langueurs soudain.
Je tremble que la femme en meure la première.
Dans son ame accablé d'un trouble solitaire ,
Où pourra jamais l'homme alors se reposer.
Les jours sont le plus courts dans l'hyver de la terre ;
Et nous devrions tous les économiser.
Périssent d'un seul trait les deux sexes ensemble.
Refermons à la fois notre paupière au jour.
Ou que l'hymen plutôt sous ses loix vous rassemble.
Votre voix près de vous peut y fixer l'amour.
C'est le plus sur pénate encor dans un ménage ,
Où son culte s'observe en ce tems corrompu.
L'heureux couple se garde en tous ses transports
sage

Et doit par des plaisirs dont il chérit l'usage
 Sentir ses ans charmés moins que par sa vertu ;
 Mais dans son tendre sein l'épouse porte-t-elle
 De leur amour sacré le maternel dépôt ?

(D) Le plaisir le respecte , & des sens aussitôt
 Jusqu'au terme heureux dort chez tous deux
 L'étincelle.

Ils écouteront seul du sentiment l'instinct ,
 Qui veille en eux & crie avec un charme rare.
 Le repos coule alors dans leur sang qu'il répare ,
 Le feu de sa santé se répand sur leur teint.
 Ils ne songeront plus qu'à soigner leur famille ;
 Leur foyer domestique est un temple de mœurs.
 Sur le front des époux la paternité brille
 Et de sacrés rayons elle embrase leurs cœurs.
 La femme à sa tendresse ajoute des tendresses.
 Et du don maternel honorant son époux ,
 Chérit de son amour les fécondes largesses ,
 Pour un pouvoir si grand conçoit un respect doux ,
 Fière de son fardeau le balance avec grace ,
 L'étale à tous les yeux , marche d'un pas hardi ,
 Ou succombant au poids de son flanc élargi
 Du bras de son époux s'étaye & sur sa trace ,
 Se traîne lentement , en tous lieux l'a suivi.
 Si l'on se chérit bien , est-ce que l'on se quitte.
 C'est se briser le cœur. C'est se flétrir les sens.
 On sent trop de se voir les besoins renaissants.
 De sa fécondité prevoyant la limite
 Et l'horrible travail de ses flancs douloureux ;

De son époux encor à cette heure prescrite.
Elle attend des secours qui béniront les cieux.
Le don d'aimer renferme une douceur céleste.
Là de nouveaux feux l'homme est maître cha-
que jour.

Sans doute le bonheur comme le cœur l'atteste
Fut jadis engendré dans le sein de l'amour.
Seul il pourrait charmer tous les maux des esclaves.
Sans doute, pour aimer il faut la liberté.
Hélas ! le cœur chez vous sera moins transporté.
J'en conviens. Mais levez vos pésantes entraves.
Vous devez plus que nous vous sentir attendris.
Je veux qu'aux ris alors se mêlent quelques larmes
Est-ce que du chagrin les lamentables cris
N'ajoutent pas aux jeux encor les plus grands
charmes ?

Qui ne connut jamais les douceurs d'un soupir ?
Un sanglot nous soulage au milieu des allarmes :
Et la contrainte excite au devant du plaisir.
Mais le tonnerre en main vos tirans sur leur trône,
Troublent-ils ces langueurs où l'ame s'abandonne ?
Quand deux époux liés par leurs bras caressans
Entrelaçant leurs fronts & confondant leurs êtres
Joignent enfin leur corps par chaque point des sens,
Et souhaitent d'un fils dans ces embrassements.
Ardamment réunir les germes prêts à naître
Un fils vous est-il né ; prenez-le dans vos bras ;
Vous trouverez moins dur l'ennui qui vous accable
L'amour paternel doit aussitôt sur vos pas

Ouvrir de fleurs pour vous un champ inépuisable.
Élevez votre enfant ? Eh ! quelle émotion
Trouble tendrement l'ame & dans les sens s'élève,
Lorsque d'un fils si cher la puberté s'achève.
La vertu chez lui met là son premier rayon.
Son esprit s'est formé pour le cours de la vie,
Et s'embellit des fleurs que déploie & varie
L'économique main de l'éducation.
Vous pouvez avec lui pleurer votre misère,
Et ces larmes pour vous auront leur volupté.
Où n'est-il donc pas fils & n'êtes-vous pas père.
Un charme tout-puissant touche & ravit la mère :
Accent sublime ! il est en tous lieux écouté.
De son Dieu sacrilège adorant la statue,
L'atroce japonnais danse & de son couteau
S'ouvre vingt fois le flanc & muet la salue ;
Sous la verge de fer que sans cesse un bourreau
Balance dans ses mains avec l'affreux cordeau,
Le more à vos regards languit d'effroi stupide,
Soudain le cri du sang les a changés tous deux,
A l'aspect d'une épouse & d'un fils qu'elle guide.
Le japonnois devient tendre, doux, amoureux ;
L'autre s'est-il armé d'intrepidité sure,
Il abat sous la hache où sous ses pieds a mis
Le tigre & le lion élancés sur son fils,
Dont ces monstres cruels eussent fait leur pâture.
Quel douloureux présage ou quels ennuis secrets
Vous troublent renfermés au sein d'une famille.
Sur vos pas, à vos yeux, la sénérité brille.

Vous avez la santé. Vous conservez la paix.
 Heureux qui de ses fils verra le groupe tendre ,
 Courbé dans son foyer , attentif à l'entendre ,
 Presser sous des festons sa tête en cheveux blancs.
 Ainsi ce vieux sapin qui crut avec cent ans ,
 Peut encor prolonger son ombre protectrice
 Sur quelques arbrisseaux fragiles & naissants.
 Dans ses transports secrets qu'un père s'attendrisse ,
 Sous le toit à leurs soins réservé par le sort ;
 Et sourie à ses fils quand il cede à la mort.
 Au milieu des cités le nœud se multiplie.
 Les jeunes citoyens aux vieillards sont soumis ;
 Nul d'eux jamais n'admire au sein de la patrie ,
 Dans leurs fiers vertus que l'honneur de ses fils.
 La patrie offre à tous une grande famille.
 L'homme en élans fécond y jouit à son gré.
 Dêité des anciens ! Patrie , ô nom sacré !
 Dans l'Olimpe as-tu fui ? Des cieux je te crois fille.
 Là sur le front de tous ton égalité brille.
 Ne veux-tu point encor descendre en nos climats ?
 Nous portons des cœurs fiers. Pourquoi ce caractère ,
 Ne nous fit-il jamais brûler pour tes appas.
 Fuis des indignes bords de l'affreuse Angleterre ?
 Elle vent étouffer dans ses maternels bras ,
 Ses enfants transplantés sur un autre hémisphère ,
 Sa main de leurs états fracasse le berceau.
 Mais repoussant les traits d'une injuste marâtre ;
 (E) Ses fils multipliés sur la terre & sur l'eau
 Occupent l'univers dont ils sont le théâtre

De la destruction & d'un sanglant fleau.
 Nouveaux géants qu'en vain les tonnerres terrassent.
 Soudain se relevant ils opposent partout
 L'insurmontable effort des forces qu'ils ramassent.
 Le congrès les devance & pour eux veille à tout.
 Leurs glaives , leurs vaisseaux , leur foudre aussi
 menacent.

Surate les a vus. Hier en trembla gorsmî.
 Londres palit si près. Les nations attendent.
 Ils vaincront ces enfants. Ils ont dans leur parti
 La justice & les Cieux qui déjà les entendent.
 Ils vaincront. Cependant sur sa base affermi ,
 Le monde épouvanté de leur force divine
 Plie à son éclipse & devant eux s'incline. (F)
 Angleterre insensible , apprens à t'attendrir ?
 Tes sens gardent toujours leur fierté dure & sombre.

C'est ton propre intérêt qui te doit avertir.
 L'astre de ta grandeur court s'abîmer dans l'ombre,
 Calcules tes malheurs ? Tu te ressens languir :
 Tes flancs sont épuisés. Vois ta tombe s'ouvrir ?
 Mais as-tu donc vaincu ? Combles-tu cette injure ;
 Feras-tu de tes fils ton avide pâture ?
 Ah ! ne t'abuses point ? Si tu portais un cœur ,
 u n'outragerais plus les droits de la nature.
 Qui pardonne à ses fils , le fait sans déshonneur.
 Quel que soit leur forfait , soudain l'amour l'efface ;
 Mais n'espère jamais exterminer leur race.
 De leurs os dans la poudre écrasés sous tes coups

Renaîtront des vengeurs qui dressés en courroux ,
 De leurs bras invaincus vont déployer l'audace.
 Sais-tu ce que la terre enfin pense de toi ?
 Déjà nous te raillons. C'est , dit-on , cet empire
 Qui jurant à ses fils sa sacrilège foi ,
 Au delà de nos mers les envoya construire
 Ces états qu'en ce jour lui-même veut détruire.
 Cet édifice immense & dont le fondement
 A nos yeux fut d'abord assis par eux sur Londres
 Se courbe avec les flots , jusqu'à Boston s'étend.
 Son faite le surcharge & sur lui s'abattant ,
 Le disperse en débris que nous verrons se fondre ;
 Et seul dans sa fierté reste immortellement.
 Où vous emportez-vous ? Sans doute l'avarice ,
 Chez l'un par son poison offusque les regards ,
 Les autres ont reçu des bras de la justice
 Son homicide glaive & voient que leurs remparts
 Sont toujours protégés par sa force propice.
 Vous étoufferez-vous , pouvant vous embrasser ?
 Lavez-moi dans les pleurs d'une douce tendresse !
 Vos mains que les combats ensanglantent sans cesse.
 Vos cœurs à la pitié doivent s'intéresser.
 L'Amérique surtout compte les mœurs pour hôtes.
 De ses états naissants c'est l'invincible appui ,
 Et nous verrons toujours se briser contre lui ,
 La couronne d'airain des plus fameux despotes.
 Qu'est un Etat sans mœurs ? C'est un infirme corps ,
 Où succède au sang pur quelque bourbe stagnante.
 Combien d'horribles maux l'épidémie enfante

La patrie en languit & perd tous ses ressorts
Elle se traîne enfin avec rage à l'abîme.
Voilà qu'elle périt. C'est la juste victime
Que prend d'abord du Ciel l'inévitable loi.
Nous pouvons sous nos pas fermer le gouffre encore.
Ah ! des mœurs peut percer la bienfaisante aurore.
Mais ne retardons plus. Europe , observe-toi.
Déjà presse le tems en chaque Monarchie ;
L'une en insulte à l'autre & tranquille sur soi
Du poison dans son sein voit la source grossie.
Ce n'est qu'aux Princes seuls à purger leur état.
Ils peuvent des sujets gourmandant la mollesse
Sur leurs cœurs que souillait d'amour l'abjecte
ivresse

Et de leurs tables d'or la luxure & l'éclat,
Renouveler encor le sceau de la sagesse.
Quand serons-nous soumis à l'empire des mœurs ?
La décence en tremblant déjà rampe affoiblie,
Et devant sa rivale elle se cache en pleurs.
Sa rivale insolente & d'opprobre nourrie,
(F) C'est l'impudicité qui d'un ton solennel
Commandant des forfaits aux vertus nous enleve :
Marche avec un œil fixe ; & d'un front qu'elle
élève,

En défiant tout homme elle en insulte au Ciel.
Nous pouvons oublier l'art suprême de plaire.
La beauté met parfois ses appas à l'encan :
Les amants couronnés ne le font qu'à l'enchère.
Le vieillard aux mains d'or, est son plus cher tiran.

De-là le vice parle , & l'homme en sa carrière
 Courra de la justice abattre la barrière.
 Le peuple s'en indigne & voit le financier
 Toujours de sa sueur comme de son sang même
 Pressurer des trésors qu'en atroce usurier
 Il triple à l'affreux tems d'une disette extrême ,
 A peine sa lais veut de tout se payer.
 L'autre à cet humble ouvrier insolemment arrache
 Son épouse & sa fille encor chaste en son sein,
 Et trompant leur candeur par un don clandestin
 Sur leur front à jamais grave une infâme tache ,
 Et du nœud de l'inceste à ses sens les attache.
 La séduction prend l'accent de la pitié :
 Et rendant ses bienfaits de son crime complices ,
 De l'indigente vierge achète les prémices.
 L'ami fouillant le nœud dont son cœur est lié
 Infidèle aux vertus , mais fidèle à ses vices
 Entre indifféremment au lit de l'amitié.
 Les enfants confondus par autant d'adultères ,
 Emportent avec eux l'opprobre de leurs mères.
 C'est de leur jour natal le premier vêtement.
 Le père les déteste étrangers à son sang.
 L'épouse à la débauche est parfois adonnée
 Dut bientôt par l'excès avorter dans son flanc
 Le fruit qu'elle portait d'un second hyménée.
 Les riches par des mets à grands frais achetés
 De leurs corps épuisés vont réparer les forces ,
 Et dans des coupes d'or les vins les plus vantés
 Rallument du désir dans leurs sens les amorces.

Ces athletes d'amour aux vices sont appris.
 Même ils s'attachent tous à leur lâcher la rêne :
 Et d'un pupille aux jeux dissipant le domaine
 Qu'un père en expirant dans leurs mains a remis ;
 Leur plaisir est sans frein , du crime il est le prix.
 La foi dans les contrats est sacrilège & vaine.
 Le bienfait qu'arracha la misère à nos cœurs
 Dans la main du perfide est contre nous une arme ;
 Jaloux il nous en perce au sentier des honneurs ;
 Les loix civiles même inspirent de l'allarme ,
 Et le foible en reçoit des secours oppresseurs.
 La France attend sur-tout que par un beau génie
 Le code de ses loix se simplifie enfin ,
 (G.) Juste ombre Daguesseau ! tel fût ton grand
 dessein ;

Ton modèle en est fait. Sur ta tombe on l'oublie.
 Dans la poudre est perdu ton chef-d'œuvre divin ,
 Nous errons malgré nous dans un obscur dédale ,
 On n'en sort qu'a jamais de ses biens dépouillé
 Le scélérat toujours sur ces loix replié
 Opposant une fourbe à leur prudence égale
 Fuit loin de sa victime & s'échappe oublié.
 Le brigandage enfin se réduit en système
 Et la sagesse en suit les opérations.
 On ne veut qu'acquérir : toute voie est la même.
 Foibles & vils mortels en proie aux passions.
 Cependant dans leur cœur naît une sourde guerre :
 Le devoir les rappelle aux augustes vertus :
 Et le vice frappant leur force passagère

Vient les flétrir encor sous son joug abattus.
Je veux en vous au moins semer quelque sagesse ,
Mais je n'exige point d'incorruptibles cœurs.
Où peut-on les trouver , en fut-il même en Grèce ?
Non , elle nous vantait des rêves suborneurs.
Jadis pétri de feux & d'une impure fange
L'homme nâquit au bien , comme il nâquit au mal ,
Inévitable effet de ce double mélange.
Le poids du mal s'incline & devient inégal ,
L'équilibre rompu vers les vices l'emporte.
La raison dut baisser par quelques fils certains
La balance du bien & la rendre plus forte.
Hélas ! de siècle en siècle encor d'habiles mains
Veulent sous leurs efforts développer la flamme :
Et de l'impure fange attachée aux humains
Pensent de plus en plus débarrasser leur ame.
Sans doute quelque jour ce grand art prévaudra.
Ce n'est que par les mains de la philosophie
Que des vertus enfin sur vous qu'il régira ;
Le sceptre d'or s'étend & règle votre vie.
Mais je n'attendrais point : c'est chez vous qui vivez
Que je voudrais verser de saintes étincelles ;
J'inventai pour ce siècle : eh ! que sont mes modèles
Nous souffrons tous long-tems par l'erreur dépravés.
Ne vous croyez pas seuls aux désastres en proie ,
Esclaves d'un soudan , à vos prêtres vendus.
Par-tout la politique enfante ses abus.
C'est une mer sans fond où notre esprit se noie.
La rive fuit toujours nos pas irrésolus.

Vous dont le talent peut sur l'aîle du Génie ,
 S'élançer à son gré , si fortement s'appuie
 Dans le grand art des vers émules plus anciens ,
 Vous dont les chants altiers peuvent couvrir les
 miens

Et qui pincez toujours une immortelle lire ,
 Sécondez ma candeur , servez-moi de supports ,
 Rallumez dans mes sens votre savant délire.

Je sens qu'il coule en moi lorsque j'ai pu vous lire ,
 Je languissais toujours. Je repasse aux transports.

Qui courra dans les mains de la justice même

Emousser à ma voix les exécrables traits

Dont nous voyons percés les auteurs des forfaits ?

(H) Changerez-vous ces loix ? Leur rigueur est ex-
 trême ;

Le criminel encor a droit à la pitié ,

Et dans une ame tendre il trouve un sûr refuge.

Ce n'est que dans les pleurs que l'inflexible Juge

Au légitime arrêt le voit sacrifié ,

Jamais peut-on punir , si la grace est possible.

C'est se tromper sans doute & l'erreur est horrible.

Tandis que vous frappez dans son auguste nom ,

L'humanité pardonne & contre vous s'élève.

Sa douloureuse voix crie à la trahison ,

De la vertu bientôt redeviendra l'élève

Ce mortel qu'épargna le glaive de Thémis.

Le repentir commence & l'indulgence acheve.

Le sceau de la raison sur son ame est remis.

Comment de la torture encor chez nous louée

La France pourrait-elle envisager l'horreur ,
Et ne point déchirer son sein dans sa douleur ?
Non , l'atrocité n'est qu'aux enfers avouée ,
D'un monstre né jadis du crime & de l'erreur.
Au moins entendrons-nous la voix qu'un beau génie
Sur les affreux excès dans les peines portés
Fait encor raisonner du fond de l'Italie ,
Frémissons dès-lors tous de nos calamités ,
Même de l'innocent l'existence est proscrite
La torture aura-t-elle en ses sens limités
Apporté le tourment qui passe leur limite ?
C'est de physique même une loi trop écrite.
En vain , ô mon pays , en vain célèbres tu parais
De tes brillantes mœurs l'imposante élégance ,
Et que peut à son gré polir mieux la vertu.
Des lettres vante en toi l'auguste renaissance ,
Mais l'esprit de tes loix est encor faux & brut :
Et féroce toujours tient à la barbarie
Il est horrible encor ce qu'en tous tems il fût.
Je contemple l'Europe en ce siècle attendrie.
La moitié même & plus est humaine avant toi.
La question toujours est chez elle ignorée ;
Et l'indulgence seule y regne avec la loi.
La France en doit baisser une face éplorée
Et s'écrier : l'honneur n'appartient plus à moi.
J'étudiai vos maux & marqué leur remède ,
Nous pouvons les guérir. Gémirons-nous-encor ,
Le plaisir assidu nous rouvre son trésor.
A de plus doux penchans que notre douleur cède ,

Alors de la grandeur, d'un vil joug affranchis
Vous dans mon cœur portés par un penchant suprême
Et que je peux nommer du tendre nom d'amis ;
Vous pour qui simplement à chanter toujours j'aime ,
Chacun voit qu'à ses vœux sont constamment promis
Ces innocents plaisirs, qu'épanche la nature ,
Mais ne les moissonnez qu'avec sage mesure.
L'espoir doit éclairer & non pas éblouir ,
D'un œil content du sort contemplez ses entraves
Ou sujets d'un Monarque ou d'un despote esclaves.
Méditez chaque jour l'art simple de jouir.
Le bonheur sur-tout regne en une république.
L'amour y soutient seul le fardeau politique
Au feu sacré des loix il épure les mœurs ,
Vit dans les citoyens & fait brûler leurs cœurs
D'une antique sagesse & d'un divin courage.
Sous les traits d'un Monarque à son matin encor ,
Et toujours fécondé par un sage Nestor
De l'état désormais paisible & sans orage.
Le bonheur tient chez nous le gouvernail en main.
L'honneur est à jamais notre éclatant partage
Et chez nous aux vertus sert d'aiguillon soudain.
Jusqu'aujourd'hui trop bruts dans leur terreur muette
Les esclaves pourraient à l'inçu des soudains
Gouter dans l'Inde, en Perse, une douceur secrète.
Le bonheur sourit même à leurs nombreux enfants
Et de son éclair tendre anime leur visage ;
Il peut par-tout pour l'homme embellissant cha-
que âge

Ne se lasser jamais dans ses soins renaissants
La jeunesse par lui ceint les fleurs du printems ,
Et l'âge mûr un jour porte les fruits d'automne.
La vieillesse à sa voix tendrement s'abandonne ,
Et sous un feston verd presse ses cheveux blancs.
Encor sourirez-vous à l'aurore nouvelle ,
Où vous tombez peut-être en l'éternelle nuit.
De vos sens résolus la vie enfin s'enfuit
Et sa place à la mort chez vous se cede-t-elle.
Le crépuscule ainsi voit son dernier rayon
S'abîmer lentement dans la nuit qui s'avance ,
Et de son voile épais embrasse l'horizon.
On meurt. C'est du destin l'invincible sentence.
Abjurez dans vos cœurs le sacrilège vœu
De l'immortalité. Qu'est-ce que l'homme pense ?
On meurt douteux du jour & du genre & du lieu.
Ah ! la nécessité par sa loi vous condamne ;
La mort avec des fleurs sous des vents ennemis ,
Vient vous frapper sans doute & l'ombrageux platane ,
Et vous écrasant tous disperse vos débris ;
La terre dans son sein les embrasse & les roule,
Ils n'aspirent plus l'air & dans vos mains s'écoule
De vos biens reconnus le prodigue trésor.
Vous vous plaignez toujours que vos champs sont
 en friche ,
Et qu'au trépas certain l'on vous dévoue encor ,
Je les veux pleins de fleurs & d'émeraude & d'or ,
Qui ne rejetterait sur un sol aussi riche
Le déplorable don de l'immortalité. (I)

Quoi ? La vie est un jeu. Joueur le plus vanté
 Perd toujours la partie & demeure sans fiche.
 Subissez-vous la loi de votre humanité.
 Le sentiment survit en vous illimité. (K)
 Et peut-être s'étend jusqu'en vos frères restes,
 Jamais la raison même à des bornes funestes
 N'asservit des mortels la sensibilité.
 Dès-lors de la nature adorons le mystère.
 Vos enfants accourus sur votre monument (L)
 De leur plaintif amour entonnent-ils le chant,
 Peut-être remuée à cette voix si chère
 Votre cendre en éprouve un doux tressaillement.
 Peut-être le plaisir pour vous se modifie,
 Avec les propres corps, sous les voiles divers ;
 Où de votre dépouille un élément s'allie,
 Dans les flancs de la terre ou le torrent des mers,
 Et toujours participe à leur diverse vie.
 Par-tout la jeune vigne à l'ormeau se marie.
 Le chien porte dans soi les feux de l'amitié,
 La colombe d'amour. Voyez la sensitive
 S'échapper sous les doigts rétrécie à moitié.
 Toujours au son frémit une roche attentive.
 Le soleil, de l'Olimpe ou nous brûle ou languit.
 Le mouvement fatigue & dans l'espace unit
 Chaque atôme à des corps ; & le naturaliste
 Sous la lentille enfin qui sagement l'assiste
 Qu'apprit-il chez les fleurs ? Qu'est-ce qu'il dé-
 couvrit ?
 Cet hymen où le mâle au sein de ses femelles

CHANT TROISIEME. 171

Se penche tous les jours & verse avec ardeur
Tous les germes féconds des races éternelles.
Sujets aux mêmes loix dans leur froide langueur,
(M) Les minéraux entr'eux s'entrelaçant par elles :
Peuvent-ils de l'amour éprouver la douceur.
Dans les regnes divers le sentiment s'altère
Sans doute par nuance & par-tout se départ.
Qui de pleurs en mourant mouille encor sa paupière,
Et gaiement de la mort ne franchit le rempart.
Vous n'en fremirez plus, en touchant au fantôme,
Vous ne périrez point en entier. Chaque atôme
Peut-être sent encor & vit même en tous lieux ;
Soit réuni bientôt aux cedres sourcilleux
Pour ombrager le front des vénérables sages ;
Soit à de molles fleurs qui parfument le lit
Où la beauté s'asseoit pour de tendres usages :
Soit à quelques ruisseaux où lavant leurs visages
Et de plus grands trésors que l'œil jamais ne vit ;
Elle aime à s'exercer & se joue & bondit
A travers les flots clairs & teints par la verdure,
Soit en s'assemblant même avec la flamme pure
Dont toujours souffle & hout le coursier indompté.
Hélas ! qu'au loin s'étend la sensibilité. (N)
La nature pour nous ainsi contient peut-être,
Comm'un immense cœur & qui bat plus ou moins
Au sein de chaque monde & dans différent être.
Tout, homme, arbre, animaux, m'en sont de
surs témoins.

Je le soupçonne. Enfin par l'accent du génie,

Et l'amour des mortels qui gourmande ma vie
Je me crus inspiré. Soudain je résolus,
Par d'harmonieux sons sur ma lyre étendus,
De calmer les tourments où chaque jour vous
plonge

La terreur insensée aux déplorables soins.
Ma main voulut sonder vos plus secrets besoins.
Ah ! ne redoutez plus. Qu'à ce cruel mensonge
Succède dans vos sens la douceur du desir.
Votre mobile cœur veut-il poursuivre un songe.
Poursuivez donc mortels le songe du plaisir.

FIN du troisieme & dernier Chant.

NOTES

DU TROISIEME CHANT

DU

PHILANTROPE.

(A) L'homme peut savourer des douceurs dans la vie,
& les deux suivants.

LEs peuples sous la double tyrannie du despotisme & des superstitions peuvent encore prétendre à bien des plaisirs. C'est leur stupidité qui les en rend incapables, plus que la superstition & le pouvoir absolu qui tous deux à la vérité veillent à entretenir de concert cette stupidité. Mais si la voix de quelque sage ouvrait tout-à-coup les oreilles des hommes, ils entendraient qu'ils ont sous les mains plusieurs sujets de jouissance qu'ils négligent. Lorsqu'il est inutile de penser aux fieux qui les accablent, il faudrait agir ou en quitter toute pensée, & suivre le penchant encore assez naturel de tous les plaisirs particuliers & simples qu'on n'a pu leur ôter. Si l'avidité des Prêtres des fausses Religions & celle des tyrans est telle que les peuples n'aient pas même le pain nécessaire de leur subsistance, la rage dont on connaît les effets les retirera bientôt de cette joie illusoire pour se faire ren-

dre tous les droits de l'homme ou périr. Encore assez heureux durant ces instants de leur joie illusoire, parce que la métaphysique démontre que l'extrême illusion à laquelle se mêlent des réalités, ne diffère presque en rien de la réalité absolue. Le cercle de la vie de l'homme & de ses facultés individuelles, est étroit. Je vais donc ajouter ici à ce que j'ai dit ailleurs sur le même sujet. Ne peut-on pas dans les circonstances données même des plus grands malheurs apparents déterminer à un individu une somme relative de plaisirs; de même qu'un naturaliste dans son cabinet d'ornithologie composé presque en entier de ce qu'il y a de plus commun, brille réellement aux yeux d'un étranger en lui montrant deux ou trois colibris ou un condor, parce que l'amateur qui voyage n'a pas le tems d'observer le reste de sa misérable collection.

(B) Il jouit des chagrins que son penchant écoute.

Les peines du cœur sur lesquelles nous aimons tant à nous replier, sont nommées improprement des peines, & produisent chez nous beaucoup de plaisirs. Elles sont presque toujours formées par la privation d'un objet cheri, des parents, un ami, une maîtresse; ces objets qui n'ont autrefois entré dans nos sens qu'avec une multitude de sensations agréables, les remuent encore & les renouvellent, lorsqu'on se les représente, malgré l'absence ou la mort. Le seul instant de douleur & qui est celui d'une crise déchirante, est où se fait sentir l'évidence de la mort ou de l'absence. Il semble que nous perdions alors tout d'un coup & à chaque fois cette foule d'heureuses sensations. mais comme notre ame par sa mécanique est plus susceptible de sensations particulières que d'une seule

qui soit collective , celle de la mort de l'objet chéri s'exécute le plus rarement , & nos sens restent toujours frappés de toutes les autres agréables qu'il nous communiqua durant sa vie. C'est là le secret jusqu'ici inexplicable de la passion pour les idées tristes & tendres chez un homme affligé , qui cause ainsi un étonnement stupide , à l'homme froid & ignorant de cette opération de l'ame.

(C) Nous voyons de la joie une seule étincelle ,

& le suivant.

Un seul instant de plaisir dissipe toutes nos peines

Un seul instant de peine ne dissipe pas également tous nos plaisirs , sur-tout dans la jeunesse toujours si gaie , parce que malgré les pleurs de l'enfance à cause de sa faiblesse , les plaisirs des secours & de la nouveauté de toutes les choses ont accumulé chez nous en avance une grande somme de caractères agréables. Mais je remonte pour l'homme jusqu'à l'embryon qui sans doute était d'abord indifférent au bien ou au mal. Fœtus , il a déjà une leçon de plaisir dans le lait de la mère qui lui arrive par l'ombilib. Enfant , sa seconde & grande leçon est son éducation au jour ; ensuite vient l'éducation de sa nourrice & des choses. C'est ce nombre supérieur de caractères agréables qui forme son inclination naturelle à son bien-être , ou cette détermination invincible à toutes les actions par le sentiment de son bien-être : c'est là cet amour de soi , physique & incontestable sujet de notre esprit , comme se développent les deux immortels livres d'Helvetius. Si le plaisir ne s'offre jamais qu'en vain à quelque individu & que le chagrin l'y surmonte toujours , c'est que cet individu par une fatalité inouïe reçut dès le sein de sa

mère, de sa nourrice, sous la verge des précepteurs, de toutes les choses dont sa vie fut entourée, un plus grand nombre de caractères de cette affection prédominante du chagrin. Mais pour le commun des hommes, mettons d'abord au pair les deux classes de sensations; en songeant que la contiguité & la causalité doivent être deux liens beaucoup moins forts que celui de l'affinité, pour enchaîner nos idées les unes aux autres. Je ne conçois même pas que par la contiguité & la causalité, les caractères ou les éléments de nos idées ne conservent leur association, qu'autant qu'elle n'aura point été troublée par des caractères hétérogènes qui auront fait changer facilement la place aux premiers, parce que ceux-ci devaient être dans un état continu? d'incohérence. Car quel eût été le moyen de leur liaison. Si le frottement les avait fait pénétrer réciproquement, ils ne seraient plus aucuns ou du moins leurs qualités seraient bien défigurées. Mais dans les caractères d'affinité, je suis forcé d'y présumer des empreintes, analogues, de vraies formes peut-être de parfaits calibres, ou du moins plusieurs angles correspondants & similaires, qui doivent les faire engrener ensemble & les éloigner longtemps de toute dissociation. J'ai distingué les grandes fonctions du principe de l'affinité dans le système de nos idées, afin de pouvoir raisonnablement conseiller aux hommes de prendre cette précaution contre le malheur ou l'ennui. Ce dernier est peut-être le plus grand fleau de cette vie, & n'étant par lui-même qu'un vuide, nous laisse dans une disposition plus propre à recevoir d'agréables impressions. Voici la précaution pour chacun. Avoir des heures réglées ou plutôt choisies par l'instinct du moment, mais où sans manquer on présenterait ses yeux à des tableaux à des sites augustes ou rians?

ou à d'autres occasions variées de plaisir , & de jeux auxquels on se livrerait avec modération. Ceci observé deux ou trois fois par jour suffirait pour remuer tous les caractères analogues au plaisir & le fixer sur les organes. Lorsque le travail ou le chagrin ont abaissé les nerfs d'un homme , jusqu'au degré inférieur au ton de la vie animale , le poids de ces sensations contraires augmente avec chacune d'elles , en raison toujours multipliée de chaque instant. Les sensations agréables reculent , & les tristes ou les graves avancent. C'est ce qui jette dans un fréquent névrotisme. Le savant qui s'obstine dans des études pénibles & les mercénaires obligés d'outrer leur travail , pour gagner le pain de leur famille. La privation des sensations agréables tue encore plus de mineurs que les moustettes & un air jamais réparé.

(D) Le plaisir le respecte , & des sens aussitôt

& le suivant.

Les tems de la gestation de la femme paraissent bien des repos que la nature a marqué aux hommes dans les jouissances de l'amour. Cependant réfléchissons : n'avoir laissé à l'homme des desirs & une puissance continuelle , & à la femme des desirs à la vérité inutiles pour la conception , & même dang reux par les avortements , mais continuels & plus ardents dans certains progrès de la grossesse , restreindre les desirs ou mettre un terme très-court à la puissance même , au rath des animaux , lorsque la plupart des femelles n'ont pas d'aussi longues gestations , n'est-ce pas une contradiction évidente ? On répondra vaguement que ces desirs & la puissance par eux entretenue chez nous , ne proviennent que de la corrup-

tion de nos cœurs. Ce que nous sommes enfin , n'est que ce que nous avons pu être. La nature n'est jamais que l'assemblage de tous les individus sous quelques modes qu'ils soient. N'a-t-elle pas failli , il y a trois mille ans ? Son erreur commence donc aujourd'hui. La continence n'est pas moins nécessaire à l'homme beaucoup plus qu'à la femme , & jusqu'à un certain point à tous les deux. Si le mariage n'avait pas été autrement établi , la politique n'aurait pas moins dû l'imaginer & attacher l'honneur du mari à la fidélité de son épouse , afin qu'il lui fit goûter les sentiments toujours reproduits du cœur , en échange de l'ivresse passagère des sens & qu'il évitât ainsi la honte d'en être trahi. L'homme a-t-il une fois amené sa femme à l'aimer exclusivement , séparé tout le jour d'elle par ses travaux , le soir accablé de fatigues , il n'est plus si avide de jouir. La femme s'en passe , ils ont tous deux leur cœur & leurs enfants qui occupent & étendent leur réciproque affection. La prorogation du mariage doit avoir été le résultat d'idées fort complexes dans le cerveau du premier proposant. L'espèce autrement n'eut guère pu se conserver. Affirmer que ces raisons ont été pour faciliter l'éducation des enfants dans tous ses degrés ainsi que celles de la prohibition des incestes , sont pour préparer des races plus belles par le croisement , pour affermir le nœud social , pour éviter la honte de la séduction si facile dans la cohabitation des frères & des sœurs ; tout cela compose une certitude très-belle & très-judicieuse , mais qui ne peut jamais être prise que secondairement. Avant de faire des citoyens , de donner de la beauté à leur race & de la décence à leurs cœurs , il fallait garder des individus. Comment eut-ce été , si l'on n'avait

pas mis un frein aux desirs continuels des frères & des sœurs toujours ensemble & généralement des deux sexes , surtout dans ces heureux climats où la terre prodiguant tous ses dons par elle-même, les hommes n'auraient plus été distraits du penchant non interrompu qui nous entraîne vers les femmes par les soins de la chasse ou de la pêche ainsi que les sauvages ; encore les hordes ambulantes de ceux-ci même sont presque toutes composées de gens mariés. S'il y en a quelques-uns qui ne le soient pas , on doit les regarder comme des individus épars. En voilà assez pour prouver que la nécessité du mariage s'est faite sentir depuis long-tems. Le regarderait-on comm'un effet venu à la suite des propriétés ? Cela rentrera dans ce que je dis. Le tien & le mien auront précisément mis des hommes dans cette possession de superfluités qui les aurait entièrement laissés à l'amour. Unir un homme indissolublement avec une femme , a de trop bons effets , pour que ce soit un fait simple dérivé d'un autre fait simple. Le hasard ne trouve presque jamais les profondes combinaisons que doit revendiquer le raisonnement.

(E) Ses fils multipliés sur la terre & sur l'eau
occupent l'univers.

Un cutter du port de Douvres a été pris , par un corsaire américain , tout près de la côte. *Cour. de l'eur.*
mardi premier Juillet 1777.

Il est dit dans une lettre qui vient du cap de Bonne-Espérance , que quatre corsaires de force , Américains , y ont relâché : & les capitaines ont déclaré qu'ils allaient croiser pendant trois ou quatre mois dans les îles françaises , *jour. pol. & litté. du 15 Juin 1777.*

(E) Plie à son éclipse & devant eux s'incline.

Le désordre des saisons sensible depuis tant d'années & sur-tout par l'abondance des pluies inépuisables durant tant de mois de l'an dernier, 1777, a été comm' on le fait attribué par quelques Physiciens à un dérangement du globe ou à sa plus grande inclinaison à l'éclipse. J'ai cru pouvoir poëtiquement appliquer cette inclinaison du globe, à l'admiration qu'il éprouve devant le grand spectacle des insurgents aux prises avec l'Angleterre en plusieurs lieux des deux continents à la fois.

(F) C'est l'impudicité qui d'un ton solennel.

Le débordement des mœurs actuelles doit cependant avoir commencé par les hommes, sur-tout dans les climats tempérés. Nous avons mieux aimé dans notre brutalité jouir aussitôt en achetant que d'attendre en nous efforçant de plaire : la pudeur est un frein très-fort chez les femmes, & se renouvellera encore chez tous les individus de plusieurs générations. Car quand on considère d'abord la foiblesse du corps de la femme, l'élégance & la grace des formes, & qu'ensuite il lui faut toujours ou s'accroupir ou se renverser en entier à terre, pour se voir montée par l'homme dans l'amour à la manière des bêtes de bât, on sent combien cet exercice doit la rebuter dans le commencement & peut-être à toutes les fois. Si c'était la honte de la malpropreté qui l'arrêtât par le voisinage de l'organe de la volupté & de celui des fonctions excrétoires, nous serions soumis à la pudeur comm'elles. Mais elle n'est jamais chez nous qu'un objet de bienveillance de société. Si la pudeur était une vertu imprimée par la divinité à l'âme en naissant ou un mors mis par la nature à la fougue de nos sens contre le dé-

périssément prochain de l'espèce par les excès, comment dans ces deux cas, contredirions-nous tant aujourd'hui l'un ou l'autre de ces deux auteurs? pourquoi dans le premier cas ne cesserait-elle pas chez les deux individus, dès-que le Ministre saint en a fait un acte légitime & même ordonné. Mais on a vu les longues résistances de quelques nouvelles mariées. Pourquoi la pudeur se trouverait-elle aussi chez les femelles des animaux? C'est que la posture de celles-ci dans toutes les espèces, pour l'accouplement antérieur ou postérieur, par intromission ou par compression, est toujours avilissante & pénible. C'est que l'intromission est presque toujours douloureuse aux premières fois chez les femelles. On cite des peuples où les deux sexes cédant à la température brûlante du climat vont toujours nus, & où les femmes, comme celles du Thibet, &c. s'avancent d'elles-mêmes au devant des hommes & en sollicitent le dernier embrassement. Je ne vois pas qu'il appartienne aucunement à la pudeur de cacher des parties aussi nobles par leur destination, leur beauté, & le complément heureux qu'en reçoit la machine animale. Si les femmes provoquent là-bas les hommes, c'est que le tempérament est en elles plus fort que la honte. Il serait bon d'observer dans les mêmes contrées les femelles des animaux. N'y font-elles point également la moindre simagrée de refus pour l'accouplement? On doit conclure qu'une force physique y est supérieure à une autre force de même nature lorsque celle-ci l'emporte constamment sur la première dans les climats tempérés & froids. Les Législateurs & les Prêtres ont saisi ce sujet physique chez l'homme & l'ont fait, comme de bien d'autres, disparaître sous les modifications de l'entendement. Il n'en reste plus que le moral.

(G) Juste ombre, Daguesseau ! Tel fut ton grand dessein. On fait que les héritiers du Chancelier Daguesseau ont trouvé dans ses papiers un traité manuscrit de nos loix reduites à une grande simplification avec toute la sagesse & le discernement vaste qu'on pouvait attendre de ce grand homme.

(H) Changerez-vous ces loix ?

La France parmi tous les Royaumes qui figurent en Europe, est peut-être celui dont les loix criminelles sont le plus imparfaites. La question qu'on y maintient fait frémir tout homme qui pense ou qui sait seulement compter sur ses doigts. Il n'y a point de Juge qui ne doive avoir sur son bureau à côté des pieces des procès criminels, l'excellent traité des délits & des peines par le Marquis de Beccaria Italien, & le discours meilleur encore des loix criminelles par Mr. Servant. Qu'il y apprenne ce que c'est que la question & le juste terme assigné entre les droits de la cité sur les coupables, les coupables eux-mêmes & les punitions ; qu'il y apprenne ce que doit être toujours la loi ; qu'après il tempère au moins ses jugements, toutes les fois que cela n'emportera point une contradiction formelle de la loi, jusqu'à ce qu'un nouveau code remédie pour toujours aux épouvantables abus. Si l'on parlait aux Français de l'épreuve de l'adultère des femmes par l'eau chez les Juifs, ou de celle du fer chaud pour les divers crimes originaire des francs, ils s'écrieraient à la barbarie. Hommes aveuglés, c'est là précisément ce qu'est la question chez vous.

(I) Le déplorable don de l'immortalité.

Quel souhait de la part des hommes de vivre tou-

jours. Les grands & les riches malgré le changement continuels de plaisirs sur la même scène, éprouvent souvent un affreux ennui. La variété est nécessaire à l'homme dans cet état de notre organisation. C'est donc d'espèce & de scène qu'il faut changer, parce que les différentes parties de notre être, mêlées à des individus des deux autres regnes connus sur notre globe, ou à des espèces peut-être inconnues pour nous dans les autres planètes, participent tout d'un coup à une étrange série de combinaisons toutes neuves. Si la nature vous donne un jour l'immortalité de la vie actuelle, ce sera le don de la colère. Vous demanderiez qu'elle rendît cette même immortalité toujours voluptueuse ; vous demandez là qu'elle vous tue, puisqu'il faudrait changer vos organes. La mététempicoïse d'un individu démembré & dispersé tout d'un coup par elle dans l'univers, est sans doute la seule voix que la nécessité laisse pour votre bonheur continuels.

(K) Le sentiment survit en vous illimité.

Voyez d'abord à ce sujet la fin de la note précédente.

Je n'ai voulu ici contredire nullement le dogme de la résurrection des corps pour la vie éternelle. L'Eglise dit qu'ils ne rassembleront toutes leurs parties qu'au jour du jugement dernier. N'est-il pas clair que confiées à la nature dans cet intervalle, elles participeront à toutes les productions diversement modifiées. Si dans ces diverses modifications, elles éprouvent toujours une succession de sensation, je n'en découvre pour elles qu'une expérience merveilleuse de sensibilité extraordinaire & par laquelle elles pourront mieux goûter les délices des justes, ou endurer les tourments des coupables, une fois réunies dans leur premier corps.

(L) Votre cendre en éprouve un doux tréaillement.

Ne sentons-nous rien dans la tombe ? Si les restes inanimés des pères pouvaient sentir, ce serait sans doute aux cris jetés sur leur tombe par des enfants qu'ils ont abandonnés avec tant de douleurs.

(M) Les minéraux entr'eux s'entreliçant par elles.

& le suivant.

La découverte du mâle & des femelles dans les fleurs, en fait supçonner une pareille dans la généralité des minéraux. La nature a donc voulu que l'amour, son plus grand bienfait, appartînt à tous les Etres, avec les différences qui résultent de leur organisation. Car l'homme peut-il assurer que les mêmes opérations si délicieuses pour lui, laissent d'autres Etres dans un état passif ? Quelle prétention ? Le plus atroce des égoïsmes, est celui de l'orgueil, qui interdit aux autres des jouissances, même par-là n'ajoutant point aux siennes.

(N) Hélas ! qu'au loin s'étend la sensibilité.

La sensibilité ou les sensations variées à l'infini dans les divers individus des hommes, avec l'amitié dans ceux des bêtes, encore plus dégradées dans ceux des plantes, à son dernier terme d'atténuation dans ceux des minéraux, ne sont point sans doute anéanties à vos yeux éclairés dans les parties élémentaires de la matière. Si vous avez reconnu qu'extrêmement divisibles dans leur plus grande ou leur moindre agrégation, on était toujours obligé de les considérer dans leur unité & de les réduire au pur mouvement. Le grand cœur de la nature bat donc par-tout. Le philosophe qui mettant la main sur les différents corps, distinguerait infailliblement les

rappports de leur pulsation propre & qui en donnerait une table graduée seulement de différents genres, offrirait une leçon toute faite pour préparer les métémphysiques les plus avantageuses aux dépouilles de ceux que nous chérissions. Mais l'air qui est le vrai tiran de la nature, quoique le moyen de toutes les productions utiles aux hommes, descendrait bientôt dans le parterre où l'Amant aurait confié à la terre les restes de son Amante, pour lui assurer la vie des fleurs qui de toutes les espèces de vie paraît sans doute la plus douce & la plus analogue à la félicité simple des amours naturels. L'air emporterait avec lui dans l'infinité de l'espace les parties les plus subtiles de ce corps destiné à la vie des fleurs. Quelle valeur aurait donc cette table graduée des sensations de tous les êtres ? Celle d'une antique. Elle plairait beaucoup à la curiosité. Je finirai ces notes par cette considération. On ne peut trop acquérir dans les sciences. Mais pour les arts, serait-il avantageux de n'y plus découvrir ? On en trouve une raison de doute dans la simplification des machines de mécanique. Tant que les terres resteront dans cette monstrueuse inégalité de division, combien de non-propriétaires sans alimens si l'on apprend aux riches à faire exécuter toutes leurs fantaisies avec le moins de bras possible. D'ailleurs la nécessité du travail modéré tient chez l'homme à son bonheur. Des plaisirs continuels l'auraient écrasé dans peu. Peut-être périrait-il encore plus promptement de repos. Quelques-uns se plaignent de celui-ci comme d'un tems perdu, & de la mort comme d'un terme où le génie est obligé de se briser. Les hommes, en vérité, sont dans un délire accoutumé ; ils ne savent ce qu'ils veulent eux-mêmes, c'est parce qu'il ignorent ce qu'ils sont. Toujours vivants

& toujours veillants, élargiraient-ils l'espace ? A quoi leur sert de le mesurer, s'ils ne peuvent le remplir. Newton, en a assez fait là-dessus pour tous. Mais que dis-je ? le génie s'arrête-t-il ? Qu'est-ce qui l'enchaînera ? Il a son mouvement de réflexion sur lui-même, & extrêmement étendu en tout sens dans l'espace intellectuel qui n'est formé pour lui que par l'application successive de tous les objets physiques à ses organes. Comme la planète, les flammes qu'il répand le consumeraient, s'il s'obstinait à les renfermer, il est obligé physiquement d'éclairer l'univers. Pourquoi priver d'ailleurs quelques hommes de la plus grande intensité du plaisir ? Eh ! quel plaisir que celui de créer pour le bonheur de ses semblables ? Car les terres une fois partagées également, toutes les nouvelles inventions redeviendraient utiles aux hommes, parce que la mécanique, en accélérant le travail, ménagerait plus de tems de repos & de plaisir. Tous deux valent mieux que le travail. Le repos est-il assez prolongé pour réparer les forces ? On passerait aux plaisirs dont la durée pourrait se mesurer avec la simplicité & non pas avec la réalité ou l'intensité, comme quelques-uns l'ont dit fausement. Les nouvelles compositions purement intellectuelles nous fourniraient alors beaucoup de jouissances en faisant précéder le travail du corps par celui de l'esprit. L'esprit se reposerait dans le tems du travail du corps. C'est une chose déjà reconnue. Elle a probablement sa raison en ce que les instrumens de l'intelligence extrêmement déliés & chariés dans un fluide, n'éprouvent point le mouvement donné à tout le sang dans le labour par exemple, ainsi que dix ou douze globules en adhésion roulés avec une eau fort agitée ne sont point désunis & même du tout ébranlés. Des globes le seraient

dans la même eau : travail ou plaisir intellectuel , travail du corps ou indifférence de l'être encore mêlés d'agréables souvenirs dans ses petits intervalles , repos ou absolue indifférence d'être , plaisir physique , telle serait la division raisonnablement agréable de la vie de l'homme. Je ne vois plus de maux dans tout ceci. Mais on a besoin de gens de génie pour tirer un pareil ordre du cahos de nos constitutions d'aujourd'hui & de la plupart de nos préjugés de l'esprit. Qu'on ne s'avise donc point faussement dans aucune société , d'arrêter le progrès des sciences & des arts. D'ailleurs , ceux qui en font leur passion , seront toujours rares & vivent de peu. Leur luxe oisif ne mettra point les sociétés à contribution. Il suffira qu'une politique où l'on balancerait plus ou moins également entre les divers membres de l'État les plus grands plaisirs maintenant découverts & plus que suffisants au pouvoir physique des individus , soit l'objet d'un certain nombre de savants. Au reste , dans tout ceci je n'ai parlé qu'en philanthrope. Si mes idées sincères choquaient , contre mon dessein , quelques hommes illustres je pense encore qu'ils m'excuseraient en distinguant la droiture de l'objet. Je ne renferme dans la simplicité de mon cœur qu'un vœu , celui de la félicité du plus grand nombre des hommes.

FIN des Notes du troisième & dernier Chant.

DU III. E. P. D. R. I. N. K. I. H. A. R. K. I. X.

l'homme en nature est un être sensible, et par conséquent capable de sentir le plaisir et la douleur. C'est pourquoi on le regarde comme un être libre, et on le suppose capable de se déterminer par lui-même. Mais on ne peut pas lui attribuer une liberté absolue, car il est soumis à des lois physiques et morales. On ne peut pas non plus lui attribuer une liberté relative, car il est soumis à des lois de la nature. On ne peut pas lui attribuer une liberté absolue, car il est soumis à des lois physiques et morales. On ne peut pas non plus lui attribuer une liberté relative, car il est soumis à des lois de la nature.



